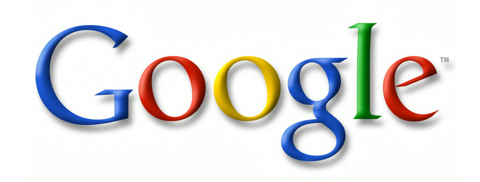
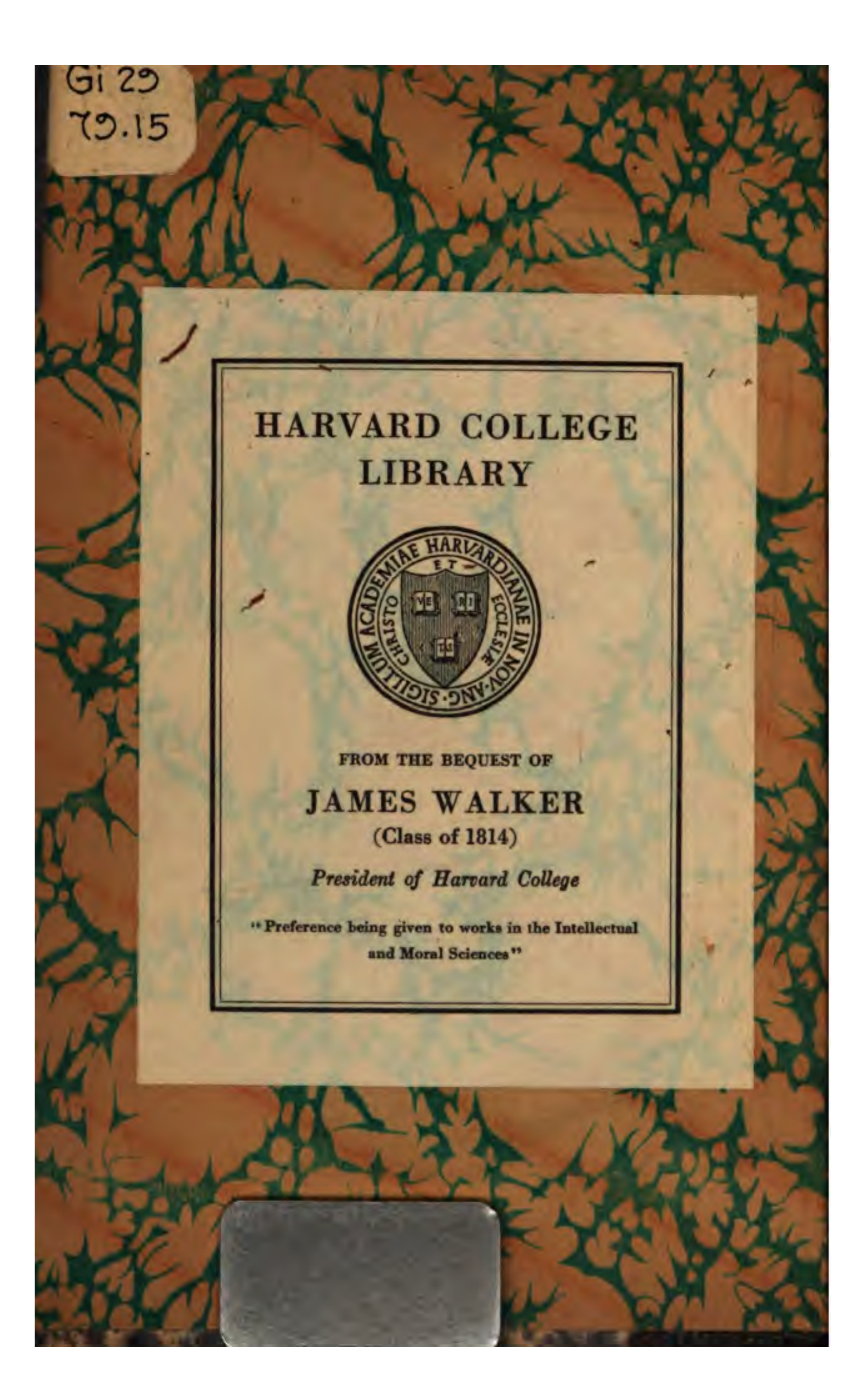
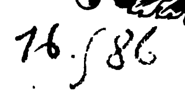










JULIEN
L'APOSTAT

PRÉCÉDÉ D'UNE

ÉTUDE SUR LA FORMATION DU CHRISTIANISME

PAR ÉMILE LAMÉ

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE

1861

JULIEN L'APOSTAT

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

JULIEN L'APOSTAT

PRÉCÉDÉ D'UNE

ÉTUDE SUR LA FORMATION DU CHRISTIANISME

PAR

ÉMILE LAMÉ

« J'étais en quartier d'hiver dans ma chère Lutèce, c'est ainsi que les Celtes appellent la petite cité des Parisiens... »
(*Julien*, p. 103.)

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, QUAI DE L'ÉCOLE

1861

JULIEN L'APOSTAT

INTRODUCTION[1]

Histoire du Verbe et de la formation du christianisme. — I. Le Nouveau Testament d'après l'école de Tubingue. — II. La question des races : Sem, Cham et Japhet. — III. Théologie de Platon et d'Aristote. — IV. Théologie alexandrine. — V. Apport de chaque race à la construction du christianisme. — VI. L'Hellénisme.

L'érudition allemande et l'érudition française se prêtent un secours mutuel dont bénéficie l'Europe et qui est le nœud de l'équilibre européen.

[1] En publiant en un volume mes articles sur Julien, j'ai pris le parti de réunir au commencement et à la fin tout ce qui a rapport à la théologie, afin que l'ouvrage lui-même apparût, non comme l'histoire de l'empereur Julien, mais comme la légende de saint Julien. Tout est légende au quatrième siècle; Ammien Marcellin, l'historien le plus sérieux de ce temps, comprenait l'histoire comme une suite d'anecdotes, mêlées de digressions morales et philosophiques et d'élans mystiques. Comment peindre une pareille époque avec les procédés raisonnables de la critique moderne?

Chacune d'elles est sans l'autre insuffisante et sans force de propagation. Celle-ci manque de principe, celle-là de forme. Il en est ainsi depuis le dix-septième siècle, et ce contraste suivi d'harmonie acquiert tous les jours une importance plus grande, à mesure que les Français redeviennent plus Français, c'est-à-dire plus Latins, plus centralisateurs et plus universalistes, et que les Allemands redeviennent plus Allemands, plus Saxons, plus Germains, plus féodaux, plus décentralisateurs dans les choses de la politique comme dans celles de l'esprit. La construction historique du christianisme en fournit une preuve récente. Cette construction, tout allemande d'initiative, ne devient et ne deviendra populaire même en Allemagne qu'à travers l'esprit français. En Allemagne, une foule d'écoles militantes à la fois théologiques et philologiques, qui se croient séparées par des abîmes, luttent à grand bruit les unes contre les autres, et qui ne semblent en France qu'un seul courant, qu'une seule école, dont les différentes parties ne sont séparées que par des nuances allemandes, c'est-à-dire imperceptibles à un œil français.

L'esprit allemand aime l'infini et l'esprit français le fini. Celui-ci n'accepte que ce qui est pro-

portionné dans tous les sens, achevé, accompli, parfait, net et compréhensible. Celui-là, au contraire, manquant du sentiment des proportions, n'est attiré que vers les principes incompréhensibles qui n'ont pas encore rendu sensible à l'âme la perfection. Celui-ci admire la statue déjà faite et sait la juger avec goût, celui-là aime à méditer sur le sable du moule, et à suivre de l'œil les circuits et les tourbillons du bronze en fusion. L'œuvre achevée, figée, n'a pour lui de prix qu'autant qu'il a saisi les lois de son engendrement.

Chez tous les grands hommes de l'Allemagne, et dans tous les genres, on trouvera ce même amour de l'inachevé et de l'infini, venant d'un certain dédain pour la perfection restreinte qui ne laisse plus rien à désirer à l'esprit, et qui ferme les voies à une perfection plus étendue. Qu'il s'agisse en religion du grand Luther, nous le verrons s'épuiser en efforts pour remonter jusqu'au temps de la première fonte du christianisme, et briser sans pitié l'édifice solide et savamment ordonné du christianisme latin. Ce que Luther a fait contre le catholicisme, Leibniz le fera contre le cartésianisme; à l'univers parfaitement machiné de Descartes où tout vient de Dieu,

seul principe actif, il oppose un univers où il n'y a que des âmes, des monades, des forces douées de volonté et éternelles montant vers un Dieu inactif, par le développement continu et infini de leur virtualité propre. En même temps, au *calcul des fluxions*, où Newton s'était efforcé de rapetisser et de limiter l'idée de l'infini pour l'appliquer plus commodément à la mécanique des astres, il oppose le vrai calcul infinitésimal, la conception de l'infinité des ordres d'infinis, parce qu'il ne se préoccupe pas des applications, mais seulement de la loi d'engendrement des infinis, et qu'en mathématique comme en métaphysique ce qui est irrévocablement fermé et achevé lui déplaît.

Dans sa manière de sentir le beau, Gœthe manifeste le même esprit. Né dans le Nord, et froid, il est attiré vers la beauté méridionale et chaude; mais il la goûte sans en jouir pleinement en enfant de la maison. Ce qu'il admire dans les chefs-d'œuvre de la poésie et de l'art grecs, c'est moins ces chefs-d'œuvre eux-mêmes que les lois qui ont pu réaliser dans le temps la civilisation grecque. Il croit qu'une fois qu'il aura saisi ces lois, il s'assimilera cette beauté; il ne veut pas jouir de l'art comme en ont joui Homère et Phidias,

mais devenir plus grand qu'eux. Pour la beauté antique, il ne renoncera pas à la beauté chrétienne, ni à la beauté moderne; il se fait fort de les posséder et de les manifester également toutes trois, et ces œuvres d'art sont si savantes. qu'elles ne sont plus des œuvres d'art, mais des traités d'esthétique universelle qui ne manifestent plus que l'idée spinoziste, celle d'une substance continuellement et infiniment créatrice.

Même en musique, le fleuron le plus étincelant de l'Allemagne, se manifestent ce même dédain pour la perfection, la proportion, les horizons fermés, ces mêmes aspirations vers les horizons infinis. Gluck et Mozart ne sont pas des Allemands, mais des Autrichiens, c'est-à-dire des Slabo-Ougro-Gréco-Latins[1], élevés par une cour toute française, où l'on ne parlait que français, où l'on ne prisait que les modes, le ton, les grands airs de la cour française, où l'on enseignait que Racine est le type du poëte et Louis XIV le type du roi. Tandis que les Italiens pur sang, énervés par la fausse

[1] L'élément allemand n'entre pas pour un quart dans le sang des peuples gouvernés par la maison de Lorraine. Si, depuis la mort de Marie-Thérèse, le gouvernement autrichien a quitté peu à peu toute saine tradition politique, et est parvenu à faire parler l'allemand (et quel allemand !) à la majorité de ses sujets, ce n'est qu'en ôtant à la maison de Lorraine tout équilibre stable et toute chance d'agrandissement vers l'Italie comme vers Constantinople.

dévotion et la fausse indépendance, sont en train de renier leurs aïeux, tombent dans le trille, la roulade, la cadence périodique, la gaieté creuse, la grandeur fausse et la passion banale, ces Italiens de contrebande, ces maîtres adorables, recueillent la saine et pure tradition de la Renaissance italienne, et à la savante harmonie, à la mélodie sereine des vieux maîtres italiens, ils ajoutent le dramatique français. Il n'y a dans ces hommes rien d'allemand, et toutes les races de l'Europe, sauf la race allemande, peuvent réclamer ces Homères. Pour Haydn, c'est un pur maître de la Renaissance italienne qui a rapetissé sa manière à la portée des princes dont il fut le domestique, et qui, abandonnant l'Église et le peuple, s'est complu à la musique instrumentale.

Beethowen seul est un vrai Allemand d'Allemagne, et aussitôt se manifeste en lui ce même esprit de Luther, de Leibniz et de Gœthe, cette même prétention de faire la synthèse de l'infini, cette même recherche de la loi universelle des engendrements, ce même dédain pour la joie limitée, pour les formes parfaites parce qu'elles sont finies. Élevé dans les traditions de la musique autrichienne, toute sa vie se passera à s'en dé-

gager; il faut briser les vieux moules et donner chaque jour un nouveau coup d'aile; et, jusqu'au jour où il mourra sous l'effort, il cherchera une musique qui, dégagée de toutes les traditions du passé, lui soit tellement personnelle, qu'elle ne puisse fonder une école dans l'avenir. Tous ceux qui voudront s'inspirer de lui ne seront que des caricatures.

Si tel est l'esprit allemand, toutes les traditions françaises au contraire rapprochent l'esprit français,—non l'esprit du peuple qui n'a pas de caractère bien précis, mais celui de tous les hommes de génie qui se sont succédé en France depuis la Renaissance, — de Molière, de la Fontaine, de Pascal, de Racine, aussi bien que des écrivains philosophes du dix-huitième siècle; — de l'esprit grec. Esprit qui, calqué sur le climat de la Grèce, n'a jamais goûté que les horizons bornés, pour lequel fini a toujours été synonyme de parfait et de divin, et infini de pas fini et de laid. Je vais essayer de montrer comment ces traditions françaises nous permettent de beaucoup mieux comprendre que les Allemands eux-mêmes les sciences exégétiques et philologiques qu'ils ont fondées depuis le commencement de ce siècle, de mettre dans leurs découvertes la proportion, l'harmonie,

les rapports simples, de faire une juste place à chaque ouvrier dans la construction de l'édifice chrétien.

I

LE NOUVEAU TESTAMENT D'APRÈS L'ÉCOLE DE TUBINGUE[1]

Les quatre Évangiles canoniques ne sont pas des œuvres spontanées, mais des compilations entre un grand nombre d'Évangiles primitifs, dans un but de conciliation entre la foule des sectes chrétiennes qui avaient paru dès les premières années du christianisme, et particulièrement entre l'Église purement juive (circoncie) de Jérusalem, dirigée par saint Jacques, frère du Seigneur, et saint Pierre[2]; les Églises juives hel-

[1] Cf. *Revue Germanique* du 31 août 1860, l'article de M. Stap, intitulé : *Saint Paul et les Judéo-Chrétiens*. Toutes les sources y sont indiquées, et les travaux de l'école de Tubingue y sont résumés lumineusement.

[2] Ce dernier n'a jamais été évêque de Rome, et n'est jamais venu en Occident.

lénisantes (incirconcies), fondées par saint Paul; et enfin les Églises purement hellénisantes de l'Égypte, plus particulièrement préoccupées de théologie, professant le dogme de la Trinité, faisant de Jésus le Logos incarné, et ayant enrichi la nudité première du culte chrétien de mystères et de sacrements.

Les Évangiles canoniques sont cependant très-anciens au fond, et font bien connaître le caractère de la prédication personnelle de Jésus; mais il faut y porter la critique pour distinguer les morceaux anciens des soudures plus récentes. Il faut y porter cette même critique qu'on peut appliquer aujourd'hui avec tant de sûreté à la Bible juive, aux œuvres d'Homère, d'Hésiode, et aux Hymnes védiques, qui, de même que les Évangiles, sont des fragments originaux soudés par des interpolations de rédacteurs successifs.

Les Épîtres de saint Paul sont les seuls morceaux vraiment originaux et spontanés du Nouveau Testament. Ces Épîtres n'ont pas été écrites par saint Paul dans un but d'enseignement général en vue de propager la doctrine chrétienne aux hommes de tous les pays et de tous les temps, comme il est de mode aujourd'hui de le croire chez les catholiques, qui ne les lisent guère, et surtout

se préoccupent peu de les comprendre. Chacune a été écrite sous la pression de certaines circonstances, dans un but spécial. Quel est ce but? quels sont ces faux frères contre lesquels s'indigne saint Paul, contre lesquels il se justifie et affirme qu'il a reçu mission directe de Jésus-Christ d'enseigner l'Évangile, bien qu'il ne l'ait pas connu pendant sa vie terrestre? Quels sont ceux qu'il appelle avec raillerie ceux « qui sont trop apôtres, » voulant parler de la supériorité qu'ils s'arrogent sur lui, parce qu'ils ont connu Jésus « suivant la chair » et que lui ne l'a connu que « suivant l'esprit, » par des visions? Ce sont saint Pierre, saint Jacques et leurs émissaires.

Saint Paul a été toute sa vie en lutte avec les autres apôtres, qui, siégeant à Jérusalem, continuaient à y pratiquer toutes les observances de la loi mosaïque, étaient vus d'un très-bon œil par la masse du peuple, et considérés par les pharisiens ou juifs orthodoxes comme des hérétiques et point du tout comme des apostats. Il était juste que les orthodoxes les considérassent ainsi et non comme prêchant une religion nouvelle, car ils étaient restés juifs dans l'âme; ils ne différaient de la religion judaïque de leur temps qu'en disant que Jésus était le Messie promis au peuple juif,

et qu'il allait bientôt descendre du ciel avec les légions d'anges pour établir sur la terre l'empire de Jérusalem. Comme les innombrables sectes juives qui pullulaient alors à Jérusalem attendant la venue du Messie, ils croyaient le Messie venu seulement pour les juifs ou pour les gentils circoncis et entièrement convertis à la pratique, à la loi et aux idées de Moïse. La résurrection des corps ne regardait que les anciens justes d'Israël.

Saint Paul, au contraire, Juif de race et très-fier, comme tous les Juifs, de la pureté de son sang, mais romain et grec d'éducation, avait compris le christianisme d'une façon toute différente. Homme d'hallucination, de méditation et d'action, comme tous les grands sémites, comme Abd-el-Kader, mais aussi membre de l'administration romaine et citoyen romain, il avait admiré, puis adopté ces idées universalistes des Latins, que la France représente aujourd'hui, et il avait rêvé dès son jeune âge une religion universelle fondée sur le monothéisme d'Israël, ayant pour Rome Jérusalem, mais débarrassé de toutes les pratiques mesquines des pharisiens. Sur les bancs des écoles grecques de Tarse, il avait compris la beauté du Dieu d'Aristote, dont l'essence, dont l'activité

unique, mais continue et éternelle, est de concevoir la conception, et qui continuellement réalise ainsi le monde, et le Dieu irascible de la Bible était devenu pour lui le dieu serein et pensif de la philosophie.

Cet admirable tempérament de saint Paul, plus poëte que savant, mais ouvert cependant à tous les grands résultats de la science, avant d'en faire non pas un des apôtres, mais l'*apôtre* du christianisme, devait en faire le persécuteur des chrétiens. Les yeux toujours fixés sur la ville sainte, sur cette Jérusalem dont il voulait faire la Rome céleste, la capitale spirituelle du monde, y faisant de fréquents voyages, cherchant dans les différentes sectes quelque trace de la venue prochaine d'un Messie, il avait été pris d'une hautaine colère et d'un souverain mépris pour ces chrétiens judaïsants aimés du peuple, sans cesse fréquentant le temple, qui, au lieu d'annoncer la délivrance de l'homme, ne savaient exploiter la grande idée du Messie que pour charger l'homme de chaînes plus lourdes que celles du pharisaïsme. Mais peu à peu, en fréquentant les chrétiens pour les persécuter, il avait vu à travers leur ignorance et leurs préjugés étroits l'image du Sauveur du monde se dessiner nettement devant lui.

Sur le chemin de Damas, il avait cru subitement comprendre que le Maître avait proportionné son enseignement aux hommes grossiers qui le recevaient, qu'il leur avait dit de pratiquer l'ancienne loi parce qu'il savait qu'ils n'étaient point capables de comprendre la loi nouvelle. Alors il eut une hallucination, et il entendit une voix qui disait : « Saul, pourquoi me persécutes-tu, moi qui ai pensé ce que tu penses, et qui t'ai destiné à réaliser dans le monde ma pensée? »

Aussitôt Saul se rend à Jérusalem, se fait recevoir dans la communauté des chrétiens, qui accueillent comme un frère puissant leur rude persécuteur, puis, sans prendre de repos, il part à la conquête des nations. Dans toutes les villes où il séjourne, il donne au Christ une nouvelle église; mais il ne dit point à ceux qu'il convertit, ainsi que l'aurait fait Pierre ou Jacques : « Soyez juifs pour pouvoir être chrétiens et entrer dans la nouvelle Jérusalem; la foi n'est rien sans les œuvres et les pratiques. » Paul leur dit : « Je vous annonce Jésus-Christ, je vous annonce la venue du Messie, sauveur du monde; croyez, et la foi vous éclairera sur les œuvres; vous qui n'êtes pas circoncis, ne vous faites pas circoncire, continuez à manger les viandes qu'on mange autour de vous,

adorez le Messie suivant l'élan de votre cœur. »

Dès qu'on connut à l'église métropolitaine de Jérusalem la conduite de Paul, les judéo-chrétiens s'émurent et on envoya à Paul des ambassadeurs à plusieurs reprises pour le rappeler aux saines doctrines. On essaya d'abord des deux côtés de concilier deux doctrines inconciliables ; Paul fit dans ce but plusieurs voyages à Jérusalem, et Pierre dans les églises fondées par Paul. Pierre se laissa même entraîner jusqu'à manger et vivre en communauté avec les chrétiens incirconcis. Mais Jacques, qui, en sa qualité de frère du Seigneur et d'ascète, avait la plus grande autorité parmi les Juifs, chrétiens ou non, lui envoya des Juifs qui exigèrent de lui une scission. Il se retira de la communauté des chrétiens incirconcis « avec hypocrisie, » au dire de Paul. Il y eut une scène violente où Paul osa résister en face à celui que Jésus avait établi pour être la pierre de son Église, et dès lors il y eut deux christianismes cherchant à se nuire et à s'arracher les nouveaux convertis, le christianisme juif et le christianisme hellénico-juif. C'est pour combattre les émissaires de Jérusalem, qui venaient jeter le trouble dans le cœur de ses disciples dès qu'il les avait quittés, que saint Paul a écrit ses Épîtres.

Dans la dernière année de sa prédication Paul essaya une dernière tentative de réconciliation; il fit dans ses églises une quête pour les pauvres de Jérusalem, et il alla porter le produit abondant de cette quête à Pierre et Jacques, afin qu'elle fût distribuée par eux et augmentât leur crédit parmi les Juifs. Mais il fut reçu « par les Juifs, » c'est-à-dire par le peuple admirateur des chrétiens, et par les juifs chrétiens comme un apostat[1]. Il causa un tel tumulte parmi eux, que la police romaine intervint. Retenu deux ans dans la prison de Césarée, il fut ensuite envoyé à Rome, où il fut probablement condamné à mort comme pertubateur.

Les travaux de l'école de Tubingue ne tarderont pas à être acceptés pour ce qu'ils ont d'essentiel, même dans les pays catholiques; en somme l'histoire de l'établissement du christianisme gagne singulièrement à ces révélations. Le dix-septième siècle avait compris les premiers siècles comme faits à son image, bien classés, ponctuels, et dansant des menuets solennels; d'un côté d'affreux païens, de l'autre de tendres chrétiens, tous confits en dévotion; entre les deux un abîme. Il

[1] *Actes*, XXI, 27.

avait fabriqué sur l'établissement du christianisme un roman parfaitement écrit, mais qui est devenu aujourd'hui un peu fade, comme les meilleurs de cette époque ; nous y trouvions trop de miracles à la jésuite et de mansuétudes à la Télémaque ; par l'opération de la divine colombe, les apôtres y passaient trop rapidement de l'état d'homme du peuple à celui de monsignor. Il se trouve aujourd'hui que les apôtres et les martyrs étaient des hommes comme nous, composés de bon et de mauvais, de préjugés et de nobles aspirations, qu'il y avait dans les premiers siècles comme aujourd'hui des partis à la fois politiques et religieux, qu'aucun d'eux n'était scrupuleux dans les moyens, mais que de la lutte, de la pondération libre qui s'est établie entre eux, est sortie une harmonie plus belle qu'aucun d'eux ne l'avait comprise. Ce qui nous permet d'espérer que nos partis politiques et religieux, tout en luttant chacun pour son compte, nous préparent un avenir plus brillant qu'aucun d'eux ne sait le comprendre, ni le rêver.

Un grand point se trouve aussi acquis aux destinées à venir du christianisme ; il était de mode en France de nous le présenter comme absolument invariable, il n'avait donc rien à faire

sur cette terre, et n'avait de séjour possible que le monde incompréhensible d'où il était sorti, car la science nous force de plus en plus à admettre que ce qui existe réellement, ce qui est une unité vivante, un individu, c'est ce qui est doué d'une force de variation continue ; l'homme, qui sera toujours pour les hommes le type parfait de l'individualité, reste le même individu depuis sa naissance, mais c'est seulement à condition qu'il varie d'une façon continue depuis le jour de sa naissance; et le jour où il cesse de varier, il meurt. C'est le sentiment de notre individualité qui nous fait accepter dans le monde extérieur des réalités; là où ce sentiment ne peut s'appliquer, nous ne distinguons que des fantômes incohérents et laids. Le christianisme ne nous apparaît plus comme un vilain fantôme, comme une unité abstraite, mais comme une unité réelle dès que nous le sentons animé d'une force de variation continue; loin que la variation soit sa mort, comme le croyait Bossuet, c'est sa vie. Et vouloir immobiliser une secte chrétienne, qu'elle soit le catholicisme comptant cent soixante millions de fidèles ou une secte américaine comptant cinquante fidèles, est identique à vouloir sa mort.

D'abord avec Jacques et Pierre il y a eu un christianisme purement juif et ne convenant qu'à des Juifs, puis avec Paul un christianisme juif grec. Quand le temps eut fait entièrement disparaître le christianisme juif, il était facile de prévoir que la pensée de saint Paul serait dépassée et qu'il y aurait un christianisme purement grec. C'est en effet ce qui est arrivé : il n'y en a pas eu un, mais deux, le christianisme orthodoxe ou athanasien, et le christianisme arien, parce que les Grecs de l'Égypte subissaient l'influence des idées égyptiennes, et ceux de l'Asie Mineure des idées chaldéennes. Quand le christianisme se fut développé chez les peuples de langue latine, il était facile de prévoir qu'il y aurait encore un nouvau christianisme : il y a eu en effet le christianisme romain ou catholique. Enfin, quand le christianisme se développa chez les Germains, il était facile de prévoir qu'il y aurait un christianisme germain : il y a eu en effet un christianisme germain, le luthérianisme. Celui-ci semble avoir été plus long à se manifester, parce que les Germains, avant de comprendre le christianisme qui leur convenait, avaient besoin d'être élevés par les Latins ; mais, si on en recherche les traces, on les trouve distinctes depuis la pre-

mière apparition du christianisme en Allemagne.

Si nous supposons que la caste sacerdotale de l'ancienne Égypte accepte le christianisme, il devra se former un christianisme copthe; c'est en effet ce qui a eu lieu! Que le christianisme réussisse dans les peuplades chaldéennes, nous avons les Maronites.

Nous voici donc forcés de faire entrer dans le christianisme, quelque universels que soient son dogme et sa morale, un élément qui seul peut expliquer la manière dont s'est formé le christianisme : la race. C'est vu de haut que le christianisme est universel; vu de près, il est une agglomération ici fortement soudée, là faiblement, de mythologies et de morales distinctes; c'est un essai continuel de synthèse entre les paganismes primitifs.

II

SEM, CHAM ET JAPHET

La question des races est une question inextricable, un problème insoluble, ou bien la question se répond à elle-même et le problème n'en est pas un, suivant le sens qu'on donne aux mots : race et espèce. Si on admet que l'espèce est une unité purement abstraite, et que la classification qui en découle est factice, est un aide-mémoire, tout s'éclaire; si on croit à la réalité des espèces tout s'obscurcit. Les savants s'imaginent qu'ils peuvent dans leurs classifications spéciales changer le sens vulgaire des mots et qu'il n'en résulte aucun désordre dans leur esprit et dans celui de leurs contemporains; il n'en est rien, et la plupart des questions sur lesquelles on discute avec le plus de vivacité et d'emportement dans les sciences biologiques ne sont que des questions de linguistique, et elles disparaîtront

de la biologie le jour où l'on aura fait, en remontant jusqu'au sanscrit à travers le grec et le latin, l'histoire des radicaux qui y sont le plus souvent employés. Cette histoire aura pour avantage d'en supprimer les trois quarts comme synonymes, et de montrer par exemple que les mots : espèce, forme, formule, figure, aspect, visage, spécifique, spécial et spécieux, sont tous la traduction exacte du mot ειδος, introduit autrefois par Aristote dans la physique. Si nous avons en français plusieurs mots là où Aristote n'en avait qu'un, ce n'est pas un résultat du progrès de la science, mais uniquement de la désorganisation du langage, venue à la fois et de la dissolution du latin en patois, et du mélange de ces patois entre eux, et avec le grec, et avec le germain, et avec le celte. Tous ces mélanges, en nous empêchant de saisir les radicaux primitifs, au nombre de douze au plus, qui ont suffi aux ancêtres des Européens pour créer par la conjugaison l'incalculable richesse et l'infinité des nuances du sanscrit, nous font croire que nous avons plusieurs idées distinctes là où nous n'avons qu'une seule idée confuse.

Il y a en Grèce, entre les mots ειδος et ιδεα, venant tous deux du radical ειδω, *video*, *voir*, la même différence qu'entre les mots *vue* (vision) et

visage. Si l'on s'arrête surtout à la pensée que nous voyons les objets, parce qu'ils nous envoient des rayons lumineux, ils nous manifestent leur visage; si l'on s'arrête au contraire à la pensée que nous voyons suivant la conformation de notre œil, que notre œil envoie aux objets des rayons visuels, nous concevons des visions, des vues des objets. Quand on étudie des êtres bien circonstanciés et de nature fixe comme les chevaux, les hommes, les cristaux, c'est le visage qui intéresse; quand on étudie des êtres généraux et de nature modifiable à l'infini, comme la masse, la vitesse, l'accélération, le temps, l'étendue, c'est au contraire la vue, vision ou idée de ces différents objets qu'il importe de bien concevoir, la vue générale, indépendante de toutes circonstances particulières. De même qu'on emploie à faux le mot idée toutes les fois qu'on ne peut le remplacer par vue, on emploie à faux le mot espèce toutes les fois qu'on ne peut le remplacer par visage.

Nul naturaliste n'a droit d'employer le mot *espèce* dans un sens qui ne lui permettrait pas de remplacer ce mot par un quelconque des mots synonymes d'ειδος, car il obscurcit à plaisir ses idées, ses vues et les miennes. Quand on dit, par

exemple, que deux animaux sont de même espèce quand ils peuvent donner des produits indéfiniment reproducteurs, on ne définit pas comme on le croit la notion d'espèce, qui est indéfinissable comme toutes nos vues primordiales, et en même temps on énonce une proposition fausse, parce que *produit* et *reproducteur* sont synonymes de genre, générer et régénérer. Ce qui revient à dire que deux animaux qui sont de même genre, qui obéissent à la même loi d'engendrement, sont nécessairement de même visage. Or la chèvre et le mouton sont et seront toujours pour l'homme des bêtes d'une espèce, d'un aspect différents, et cependant des chèvres accouplées avec des béliers ont donné des animaux indéfiniment reproducteurs, qui, au bout d'un certain nombre de générations, sont redevenus des moutons.

Toutes les classifications de la zoologie sont des abstractions sans aucune réalité; il faut donc que chaque savant emploie les mots dans leur sens vulgaire, afin qu'on puisse se débarrasser des abstractions qu'il a introduites dans la science, dès qu'elles deviennent gênantes après avoir été commodes pendant un temps.

Les espèces en zoologie sont des notes de musique; nous prenons pour *ut*, pour fondamentale, en

le voulant ou sans le vouloir, l'*homme*, parce que nous avons l'idée d'homme en naissant et bien avant de songer à classer les faits naturels. Si notre entendement et notre éducation n'avaient pas de limites précises, s'il nous était donné de pouvoir prendre pour fondamentale la mouche ou le papillon, de les connaître d'instinct comme nous nous connaissons, rien ne resterait debout de la zoologie passée. Nous prenons donc nécessairement pour *ut* l'homme. Puis nous divisons la corde donnant l'ut en parties aliquotes, et nous appelons ces aliquotes des races humaines, nous prenons aussi deux fois, trois fois, cinq fois, etc., la longueur donnant l'ut; nous appelons ces notes, ces espèces plus grandes qui sont comme les octaves graves de l'espèce humaine, des mammifères, des vertébrés, etc. Mais il faut bien se garder de croire que la nature ne connaît pas d'autres intervalles, ni d'autres accords que ceux qui entrent dans notre musique. Notre perception a des limites restreintes, mais la multiplicité et la divisibilité de la nature sont infinies, et notre contrepoint, nos procédés de classification, n'ont de valeur qu'autant qu'ils laissent paraître cette infinité. La fixité des espèces et des races est un non-sens, ce n'est pas une théorie zoologique,

c'est une faute de français, car les races et les espèces se superposent les unes aux autres et coexistent simultanément à l'infini comme les notes harmoniques dans la vibration d'une corde. Nous ne les classons qu'au fur et à mesure qu'un accroissement d'intensité, ou le soin que nous mettons à les écouter, nous les rend sensibles; mais il faut toujours admettre qu'en dehors de nos classifications en subsiste un nombre infini.

Il ne peut pas y avoir en zoologie et en botanique une classification dont les grandes lignes auraient été fixées une fois pour toutes par les maîtres, et qui n'aurait plus qu'à remplir ses cadres par le progrès de la science; ce progrès est sa décadence continue, puisqu'il l'éloigne sans cesse des principes; il faut tout effacer et dessiner des lignes nouvelles pour chaque nouveau problème physiologique qu'on veut attaquer. Il n'y a dans aucune science humaine de méthodes générales, mais seulement des idées primordiales.

Si un musicien fait vibrer avec un archet la corde d'un violoncelle, nous entendons d'abord une seule note; en nous approchant nous en distinguons une seconde, l'octave aiguë de la quinte (qui serait donnée par la corde de longueur $\frac{1}{3}$); en tendant encore notre oreille, nous distinguons

aussi la double octave de la tierce ($\frac{1}{5}$); puis bien plus faiblement l'octave et la double octave ($\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$). Enfin certaines personnes d'une ouïe très-fine distinguent aussi les notes qui seraient données par les longueurs de corde $\frac{1}{6}$ et $\frac{1}{7}$. La théorie montre que si notre oreille était douée d'une finesse infinie nous entendrions une infinité de notes, qu'une corde qui vibre, vibre non-seulement autour de ses deux points d'attache principaux, mais aussi autour de points d'attache relatifs, de nœuds situés aux extrémités de chacune de ses parties aliquotes. Si le musicien, tout en maniant l'archet de la main droite, met un doigt de la main gauche au tiers, au cinquième, à la moitié, au quart, etc., de la corde, aussitôt la note étalon devient insensible, et l'octave de la quinte, la double octave de la tierce, l'octave, la double octave, etc., dominent tour à tour. C'est cette propriété des vibrations qui permet de jouer du violon. C'est cette propriété qui explique tout le mouvement des races et des espèces.

La note étalon est l'espèce humaine qui se divise, par cela seul qu'elle existe, qu'elle vibre, en parties aliquotes, qui se superposent les unes aux autres jusqu'à celle qui n'est constituée que par un seul individu, leque i ıdividu est une

espèce à lui seul et peut être à son tour divisé en parties aliquotes à l'infini, ses organes. Virtuellement, à la première minute de l'apparition de l'homme sur la terre, apparaît l'infinité des races. La nature, c'est-à-dire la loi générale de développement de notre globe, est le musicien qui de la main droite frotte l'archet sur la corde, qui a créé et conserve l'espèce humaine, et, de la main gauche mettant le doigt sur une des divisions correspondant à l'existence de chaque race, les fait dominer tour à tour. Mais, quelle que soit la domination apparente qu'il donne à l'une d'elles, il ne peut supprimer aucune des races primordiales, qui sont en nombre infini, et il ne peut en ajouter aucune, car leur ensemble forme un tout indivisible. Il ne peut que les supprimer toutes à la fois, c'est-à-dire sortir de l'harmonie, changer la longueur de la corde étalon, créer une autre espèce que l'espèce humaine. Et c'est sans doute ce qu'il fait insensiblement, entraînant dans ces variations continues des intervalles, ces espèces plus grandes, mammifère, vertébré, animal, être organisé, être en général, dont l'espèce humaine n'est qu'une partie aliquote, une race et une sous-race, et qui vibrent en même temps qu'elle sur le globe.

Cette assimilation pythagoricienne de l'histoire naturelle à la musique ne permet pas seulement de comprendre que la classification générale des espèces et des races est impossible, elle permet de s'en passer, puisque les espèces se servent de races les unes aux autres à l'infini, et que les races se superposent par division les unes aux autres sans se détruire, jusqu'à ce qu'on arrive à un seul homme, qui est à lui tout seul son espèce. Quand on veut diviser l'espèce humaine en races, il ne faut le faire qu'au fur et à mesure qu'on en a besoin pour expliquer les faits, et toujours avec de petits nombres, en deux, trois ou cinq parties, seules divisions qui donnent des notes harmoniques facilement perceptibles, puis sous-diviser chacune d'elles de même au fur et à mesure que cela est commode, et changer ces divisions suivant le problème qu'on veut résoudre. Toutes étant également rationnelles, il faut chercher celles qui donnent à chaque problème la solution la plus simple.

C'est ainsi que pour trouver l'apport de chaque race à la construction du christianisme, nous partirons d'une partie aliquote de l'espèce humaine, qui, dans l'état actuel de l'ethnographie, doit rester nécessairement indéterminée, et que nous

diviserons dès le début en trois races; nous établirons par la suite dans deux d'entre elles des sous-divisions. Si nous avions à faire la construction du bouddhisme ou de l'islamisme, nos divisions seraient tout autres.

Les philologues allemands donnent en général aux trois races dont il faut dès l'abord tenir compte dans la formation du christianisme les noms bibliques de Sem, Cham et Japhet, qui ont sur tous les autres noms l'avantage d'être établis dans la tradition chrétienne; ce sont ceux que nous adopterons. Ainsi Noé, sans que nous ayons à tenir compte de déluge ni d'arche, sera l'espèce, partie aliquote indéterminée de l'espèce *homme*, qui nous sert de première note; et Sem, Cham et Japhet les trois tribus, d'abord toutes trois nomades, que nous admettons dès l'origine comme distinctes dans l'espèce Noé.

Le type de Japhet nous est donné dans ses proportions accomplies par les statues de Phidias : Japhet a la peau blanche et transparente, le nez dans le prolongement du front, les cheveux d'or. Parmi les Grecs, et les Brahmanes modernes, on le retrouve encore quelquefois dans toute sa pureté.

Le type de Cham nous est donné par les statues

égyptiennes. Cham a la taille haute, les cheveux noirs et crépés, la peau couleur de feu, les mains et les pieds plus grands que ceux de Japhet, mais aussi plus beaux; le nez aquilin et bosselé, d'une délicatesse excessive dans le haut, s'épate à la racine comme celui du lion; les lèvres sont épaisses et la bouche trop petite. Ce type est encore fréquent en Égypte, et surtout en Nubie.

Sem est intermédiaire comme proportions et comme taille entre Japhet et Cham; il a les cheveux noirs, le nez aquilin sans bosse, la peau blanc mat. Sem n'a jamais sculpté, mais il a fait mieux : il a conservé toute la pureté de son sang, en conservant la vie nomade. Toutes les grandes individualités arabes nous présentent encore aujourd'hui le type accompli de Sem.

Sem, Cham et Japhet se sont développés dès l'origine sous trois climats différents, qui leur ont inspiré trois religions, et par conséquent trois systèmes de langages différents.

Japhet s'est développé d'abord dans la vaste région qu'on est convenu d'appeler l'Arie primitive, parce que les Brahmanes s'intitulent encore les Arias, qui comprend la Tartarie, la Perse et l'Afganistan actuels. C'est un terrain très-accidenté, un climat changeant, sujet à de fréquents

orages, où des périodes de sécheresse sont brusquement remplacées par des périodes humides; les plaines étaient couvertes de lianes, d'ajoncs, de broussailles inextricables, analogues à celles des prairies américaines. Les Japhet y mettaient le feu et y semaient le grain sans autre préparation; la récolte faite, ils poussaient en avant, ne se fixant nulle part. Ils avaient aussi pour moyen d'existence la chasse au bœuf sauvage et la guerre; ils possédaient de nombreuses vaches et des chevaux.

Cham s'est développé d'abord au centre de l'Afrique, dans un pays tout couvert de lacs et de fleuves immenses, d'arbres fruitiers, de graines comestibles, d'animaux facilement domesticables avec lesquels Cham a toujours vécu sur le pied d'égalité, où il n'y a que deux saisons qui s'alternent à jour fixe, la saison d'été et la saison d'inondations. Il sortit de bonne heure de ce paradis, pénétra en Égypte, sur toutes les côtes de la Méditerranée, en Espagne et jusqu'en Gaule. Il abandonna le premier définitivement la vie nomade.

Sem s'est développé d'abord dans la Chaldée primitive, comprenant la Syrie, la Palestine, l'Arabie et le Kourdistan actuels. Il ne tarda pas

à pénétrer en Afrique par le détroit de Bab-el-Mandel et l'isthme de Suez. Le sol qu'il eut d'abord sous les yeux est généralement horizontal, coupé par des amas de roches cristallisées, qui jettent mille feux au soleil couchant. Le climat est aride, sans intempéries, le ciel toujours bleu, la rosée gèle la nuit ; la vie nomade y est presque indispensable. La végétation est rare et inégale, l'élevage des troupeaux y est presque le seul moyen de subsistance, excepté sur les rives des fleuves et dans les oasis.

Ces trois climats différents, demandant trois genres de vie différents, inspirèrent immédiatement à Japhet, à Cham et à Sem trois religions différentes.

Japhet arriva dès le début à la cosmologie suivante, qu'on trouve d'autant plus rationnelle et savante qu'on se rapproche plus de la première génération humaine par la critique des Hymnes védiques. Les Japhet n'admettaient dans l'univers que des volontés douées d'une possibilité éternelle de développement, des individus, des âmes ou animaux qui étaient de trois sortes : les animaux proprement dits ou analogues à l'animal homme, les végétaux et les dieux (ce que nous appelons aujourd'hui les substances chimiques

et les fluides impondérables). C'est le système des monades de Leibniz, moins cette monade suprême qu'il appelle, je ne sais pourquoi, Dieu, et qui ne sert à rien, qui est une pure abstraction moralo-scientifique, et non une réalité comme les autres monades. Leibniz ne se sert de cette monade suprême que pour arriver à la conception d'une harmonie préétablie. Or, dans un univers où on n'admet que des individus doués de volonté, indestructibles, l'harmonic ne peut pas être une cause première, mais une résultante générale, résultante nécessaire qui nous apparaît à chaque instant comme l'harmonie universelle, parce qu'en dehors de la résultante générale des forces notre esprit ne voit que chaos, laideur, et que le beau ne peut être à chaque instant que la réalité universelle.

L'erreur fâcheuse qui a empêché le grand Leibniz de s'élever jusqu'au sublime polythéisme de notre père Japhet, de renoncer à cette monade suprême qui fait de l'éternité de toutes les autres monades une fausse éternité, tient avant tóut à sa qualité de protestant, qui lui fit attacher une trop grande importance au dogme de la prédestination ou de l'harmonie préétablie, fondement du protestantisme, et aussi à sa qualité de baron

allemand, qui lui fit placer au sommet de la hiérarchie céleste le monarque qu'il voyait au sommet du saint empire romain.

Les Japhet distinguaient avant tout la divinité ou monade, qu'ils appelaient la générante ou le genre, la terre, l'humus, la substance, dont tous les végétaux sont à la fois les enfants, les poils et les cheveux, en forme de disque, encaissée de toute part par des montagnes inaccessibles dans lesquelles coule circulairement le fleuve père des fleuves et de toutes les eaux douces, l'Océanien. La terre se soutient en l'air comme l'oiseau qui plane par sa virtualité propre. Tous les autres dieux sont des gaz, des vapeurs, des fluides illuminant, calorifiant, électrisant, qui, par leurs différentes attitudes, leurs combinaisons ou mariages entre eux et avec la terre, leurs luttes, leurs mouvements de toute sorte, engendrent tous les phénomènes, toutes les passions, toutes les pensées. Il est bien entendu que ces puériles distinctions que nos langues imparfaites nous forcent de faire entre le monde physique, métaphysique et moral, leur étaient inconnues, et qu'ils s'élevaient spontanément dès l'enfance à cette synthèse plus haute qui est réservée de nos jours aux hommes d'élite après toute une vie d'efforts

contre nos préjugés. Pour faire une distinction entre la physique et la métaphysique il faut supposer une matière première inerte sur laquelle les forces viennent s'appliquer; or ils ne voyaient dans l'univers que des forces agissant directement sur des forces, comme notre âme agit directement sur celle de nos proches et de nos parents sans avoir besoin de leur donner des coups de poing; des âmes se servant volontairement de matière les unes aux autres. Pour faire une distinction entre la morale et la physique, il faut admettre qu'il existe dans l'univers d'autres êtres que les êtres moraux, des êtres qui ne cherchent pas leur bonheur continu et immortel, qui ne s'appliquent pas à acquérir les plus belles mœurs possibles, les mœurs qui leur permettent la manifestation parfaite de toutes leurs facultés; or c'est ce que les Japhet n'admettaient point du tout; réalisant dès leur enfance le type complet de l'humanité, chacun d'eux étant une harmonie, ils portaient dans toutes leurs conceptions cette harmonie parfaite, et toutes les forces de la nature avaient pour eux une voix, étaient comme l'homme des êtres moraux.

Il est bien entendu aussi qu'ils ne pouvaient adorer les astres, non plus qu'aucune autre race

primitive, car pour adorer les astres il faut croire que ce sont des corps solides, immenses, de nature fixe, qu'une circulation ramène tous les matins ou tous les soirs devant nos yeux. Or c'est ce que les peuples primitifs ne pouvaient point croire, se figurant la terre autrement que nous. Les Japhet croyaient que le soleil, la lune, les constellations, ne sont que les attitudes des fluides impondérables, attitudes que ceux-ci prennent et quittent volontairement par amitié pour les hommes.

Admettons qu'il n'existe en chimie que les quatre substances simples, qui entrent dans les végétaux et les animaux : le diamant ou carbone, l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, et appelons-les la générante, le vivifiant, le liquéfiant, l'irrespirable. Concevons-les comme des individus, et non comme des composés de molécules; admettons que ce sont des Dieux, c'est-à-dire qu'ils produisent avec conscience et volonté les phénomènes que nous leurs attribuons, ainsi que les substances organiques composées, qui, en se définissant nettement, deviennent des dieux comme leurs parents. Admettons qu'ils ont une seconde manière d'engendrer les substances, c'est de se présenter comme plusieurs substances par des atti-

tudes différentes, comme, par exemple, que le soufre, ainsi que beaucoup de chimistes le supposent, est un état particulier de l'oxygène. Joignons à ces quatre dieux élémentaires les fluides impondérables qui sont encore de mode dans notre physique : l'électrique, le calorifique, le lumineux, et donnons-leur la même propriété de diversification et d'animation à l'infini. Nous obtiendrons ainsi sept principes élémentaires qui pourront nous donner à peu près l'idée des sept ou huit radicaux primitifs[1] qui ont permis aux Japhet de créer par la conjugaison cette incalculable quantité de vocables, propres à exprimer l'infinité des nuances de la nature et de la pensée, que l'on trouve dans le sanscrit, le grec et le latin, et dont nous avons hérité des Latins et des Grecs.

La conjugaison japhétique telle qu'elle nous apparaît, bien que déjà en décadence, dans le sanscrit, est la plus merveilleuse, la plus profonde et la plus savante des inventions de l'homme; elle est la parole, le verbe, l'homme tout entier, parce qu'elle est le miroir parfait de l'univers infini et continuellement variable, incompréhensible dès qu'on veut le limiter et le fixer, compréhensible

[1] V. fin du volume.

et clair comme le jour si les classifications sont fondées sur son infinité, ses variations continues, ses individualités constantes, se superposant les unes aux autres à l'infini sans se détruire. Quand, dans une race, chaque enfant, dès l'âge de trois ans, sait se servir d'une pareille conjugaison, qu'il a les oreilles, les yeux et la bouche assez fins pour cela, il n'y a pas de science réfléchie possible et distincte de la poésie et du ravissement de l'âme, car l'univers apparaît en réalité au fur et à mesure que les sons sortent de la bouche. Aussi la seule forme possible et nécessaire de la conjugaison japhétique est l'hymne, dont le vers antique sans rime et à temps inégaux, avec des rhythmes multiples qu'on invente au fur et à mesure qu'on en sent le besoin, sans règles poétiques faites à froid, est la base. Les Japhet n'apprenaient pas aux enfants à parler, ils leur donnaient la religion qu'ils avaient, et cette religion était fondée sur une métaphysique si souple, si accessible à tous les progrès, que chacun inventait une langue nouvelle que personne n'avait parlée avant lui, mais si bien soudée à la nature des choses, qu'il était compris clairement par tous ceux de la tribu.

Pour comprendre ce qu'était à l'origine la conjugaison japhétique ou arienne, il faut d'abord

se rappeler que cette race ne savait point écrire, ni symphoniser, qu'elle avait le bonheur d'ignorer l'alphabet ou gamme de prononciation, la gamme musicale et le contre-point, et enfin la gamme grammaticale, ou parties régulières du discours classées avec une roideur fatale à l'intelligence. Les Japhet pouvaient donc, au gré des besoins de la parole, distinguer une infinité de nuances dans la prononciation, une infinité de nuances dans la sonorité, une infinité de relations et d'espèces dans les mots, infinité dont le système entier constituait la conjugaison.

C'est à Aristote que nous devons d'avoir fait triompher en Europe la théorie des dix parties du discours; avant lui, il n'y en a point de trace[1]. Dans toutes les langues où les rhéteurs n'ont point fait invasion, le discours est indivisible, il n'y a qu'une partie du discours, le verbe, et la manière plus ou moins belle dont il est conjugué fait la langue plus ou moins belle. Les noms ne sont que des participes et des infinitifs qui sont qualificatifs ou substantifs suivant leur emploi dans la phrase. La préposition n'existe jamais, car elle est remplacée par des cas ou des postpositions;

[1] V. fin du volume.

l'article, le pronom, la conjonction, font corps avec le mot verbal comme désinences. Ces béquilles que nous appelons les verbes auxiliaires sont absolument inconnues, les temps composés s'expriment en un seul mot, comme en grec.

Rappelons-nous l'admirable verbe grec et rendons-le beaucoup plus admirable, remontons à une époque où on n'apprenait pas la grammaire, où on inventait donc les voies, les modes, les temps et les cas à volonté, en se guidant sur une oreille qui distinguait les infiniment petits, en se servant d'une bouche qui savait les exprimer; où on ne conjuguait les verbes qu'en parlant et en chantant, dans l'instant de l'émotion qui rendait la parole un besoin, et qui s'identifiait avec la parole.

Au lieu des trois voies de la conjugaison grecque supposons dans chacune de ces voies trois autres sous-voies et ainsi de suite à l'infini, suivant les nuances présentes de la pensée; dans chacun des cinq modes, trois sous-modes, et ainsi de suite à l'infini. Supposons dans chaque mode quinze, vingt ou trente temps, suivant que le présent est long ou court, agréable ou désagréable, le passé et le futur rapprochés ou éloignés, ou plus rapprochés et plus éloignés que tel autre, ou que

le fait est en même temps et passé et futur, continu, nous aurons à peu près l'idée de ce qu'était un verbe dans la parole primitive de Japhet. Si nous nous rappelons maintenant que sa religion lui permettait d'engendrer à volonté tous les radicaux, tous les dieux, au moyen de huit ou dix radicaux ou dieux élémentaires, nous pourrons nous figurer ce premier hymne de Japhet à l'univers dont le Rig-Veda nous a transmis les échos[1].

Au contraire de Japhet, Cham, dont la civilisation ne s'est véritablement épanouie que sur la terre d'Égypte, ne voit des âmes nulle part, il ne voit dans la nature que des visages ou espèces et des notes de musique se superposant les unes aux autres à l'infini, mais dont il arrête la notation à la limite que lui fournissent ses sens. La pensée n'est pour Cham qu'une résonnance et un miroir des faits extérieurs, les seules forces premières sont les nombres qui établissent des proportions, des intervalles réguliers et des accords dans les sons et les espèces.

L'assimilation que nous faisions tout à l'heure entre l'histoire naturelle et la musique est la conception primordiale de Cham et le nœud de la

[1] *V.*, fin du volume, la traduction d'un hymne védique.

civilisation qu'il a fondée. N'ayant pas la belle bouche de Japhet, ayant au contraire des mains et des pieds plus beaux que son frère, il n'a pu distinguer dans la prononciation les nuances délicates et inventer un verbe comparable au verbe sanscrit; mais il a cherché immédiatement à y suppléer par la pantomime, la chirologie, la danse, et son attention s'est immédiatement fixée sur la mesure des distances et des temps, les proportions du corps humain, la fabrication des instruments de musique et la plastique, qui n'est en Égypte que de l'ethnographie et que la représentation de la pantomime et de la chirologie. La cosmologie primitive de Cham est une cosmologie de luthier, de sculpteur praticien et de maçon. Il arrive immédiatement à la conception de la molécule qui fait encore le fond de notre chimie, à savoir que chaque corps inorganique peut être considéré comme un édifice, un groupe des polyèdres très-petits et similaires. Il considère chacun de ces polyèdres comme l'individu des espèces inorganiques, de la même manière qu'il considère chaque homme comme l'individu de l'espèce humaine.

D'abord Cham conçoit dans l'univers une matière première, par elle-même inerte et répan-

due uniformément dans l'infini. Il se représente cette matière première comme le sable du désert réduit en poudre absolument fine, ce qui le rend absolument imperceptible tant qu'il n'a pas été groupé en polyèdres. Ces grains absolument fins sont ce que nous appelons en mécanique des points matériels. Les nombres, seules forces premières de la nature, vont modeler, proportionner cette matière première, y pratiquer des vides et des pleins, varier sa densité, la faire vibrer avec plus ou moins d'intensité et de rapidité; ils feront ainsi apparaître successivement les êtres inorganiques, puis les êtres organiques. Toute la physique de Cham est fondée comme la nôtre sur l'expérimentation et particulièrement sur les expériences d'acoustique. Il ne connaît pas seulement les points nodaux, fixés aux extrémités de chaque partie aliquote d'une corde vibrante, il connaît aussi les lignes nodales et les surfaces nodales, qui sont aux aires et aux volumes ce que les points nodaux sont à la corde, à la ligne. Si l'on fait vibrer, au moyen d'un archet, un disque de papyrus sur lequel on a répandu un sable très-fin, aussitôt le sable est chassé violemment et vient se fixer tout entier sur des diamètres, au nombre de deux et de trois si le disque est

petit, en nombre quelconque si le disque est grand, et tous équidistants les uns des autres, ce qui fait déterminer à leurs extrémités des poligones réguliers, sur lesquels le sable vient se dessiner, si on fixe leurs sommets au moment où on donne le coup d'archet. Si, au lieu d'un coup d'archet, on en donne une série, le sable se met à tourbillonner régulièrement autour du centre. A Cham, qui se représente la matière première comme un sable, cette expérience explique l'univers. Si l'on passe de l'aire au volume, du disque à la sphère, les lignes nodales deviennent des plans nodaux; les polygones réguliers, des polyèdres réguliers, et il n'y a que cinq polyèdres réguliers, la pyramide, le cube, l'octaèdre, le dodécaèdre et l'icosaèdre. Si donc les nombres font vibrer une petite sphère de sable, toute sa matière s'appliquera violemment sur quatre, six, huit, douze ou vingt plans, le nombre croîtra avec la grandeur de la sphère. Une première vibration dans le sable primitif a donc dû déterminer une infinité de molécules pyramidales, aux centres équidistants les uns des autres, et a supprimé la matière de tout le reste de l'étendue. Les molécules pyramidales dont la masse dessine un grand cube sont pour Cham le feu. Une seconde vibra-

tion a ensuite inscrit dans ce cube une grande sphère qui est le monde, puis une série de vibrations a fait tourner cette sphère régulièrement autour d'un de ses diamètres, qui est devenu l'axe du monde. Cette rotation a bientôt fait naître dans la sphère primitivement tout de feu les molécules des quatre autres formes polyédriques. Il s'est inscrit au cube total une sphère creuse, d'une matière analogue au granit poli et diamantin (le mica), construite de molécules dodécaédriques, dans laquelle sont des trous circulaires qui laissent voir le feu situé au dehors ; le plus grand trou est le soleil, ensuite vient la lune, qui change de place et de forme sur la voûte; les plus petits sont les étoiles. Cette sphère, dernière limite du monde, ne tourne pas sur elle-même. Dans l'intérieur de la sphère creuse de granit s'est formée la couche de l'air, construite de molécules octaédriques. Elle tourne en vingt-quatre heures sur elle-même. Il en est de même de l'écorce solide et sphérique de la terre, située au-dessous de la couche d'air et construite de molécules cubiques[1].

[1] Voyez, sur cette connaissance tout à fait primitive du mouvement diurne, le *Philolaüs*, et Cicéron, *Premières académiques*. Sem et Japhet n'auraient jamais pensé, sans le secours de Cham, que la terre était une boule ; ils en auraient toujours été à mille lieues. Cham au contraire le pensa dès le début, parce qu'il a modelé avant

Sous la croûte terrestre le feu est resté entier, il forme un grand cube au centre du monde, comme à son extrémité. L'eau, qui d'abord enveloppait sphériquement toute l'écorce de la terre au-dessous de la couche d'air, est construite de molécules icosaédriques, qui, à cause de leur grand nombre de faces, coulent en roulant facilement. Indépendamment de sa rotation diurne autour de l'axe du monde, la terre avec la sphère d'air qui l'enveloppe se meut parallèment à cet axe. On remarque en effet dans toute corde qui vibre, non-seulement un mouvement de rotation de chaque molécule autour de l'axe, mais un mouvement plus lent de va et vient entre les deux points d'attache; c'est ce mouvement de va et vient qui rapproche alternativement la terre de l'un ou l'autre des pôles, qui produit l'année, les saisons, en nous déplaçant par rapport à ce trou circulaire immobile que nous appelons le soleil.

Les molécules une fois créées, les nombres, en les faisant vibrer périodiquement autour de sys-

même que de penser, et que la tête humaine étant pour le statuaire la plus belle incomparablement des formes vivantes, il en déduisit que le monde était une tête immense symétrisée en boule. Le parallélisme entre la grande boule et la petite boule, entre le macrocosme et le microcosme, est toute la philosophie pythagoricienne.

tèmes d'axes, engendrent les espèces animales et végétales. L'isochronisme, la périodicité que la vue des oscillations des cordes vibrantes et des fils à plomb rend palpable, est une des observations premières de Cham; aussi conçoit-il immédiatement les périodes se superposant les unes aux autres sans se détruire comme les espèces vivantes et les notes musicales : période journalière, période lunaire, période annuelle, âges humains, âges géologiques et astronomiques, et enfin grande période cosmique qui ramène toutes les vibrations du monde au même état, après un long cercle de développement. Cette doctrine, que les Grecs ont appelée métempsycose, parce qu'ils mettaient l'âme partout, conduisit dès l'origine les Égyptiens à embaumer les corps des hommes et des animaux utiles, afin que les nombres, au retour de la grande période, pussent les ressusciter, les faire vibrer de nouveau.

La conjugaison de Cham est l'opposé de celle de Japhet; au lieu de faire de chaque verbe un arbre, ou plutôt une forêt, par des milliers de désinences et de redoublements, par des flexions si nuancées que souvent le radical semble se perdre (λαμϐανω, εἴλεφα), il ne voit dans le verbe que l'infinitif, tous les autres modes lui sont incon-

nus. Les infinitifs généralement monosyllabiques lui servent à la fois à désigner les actes et les qualités; *aimant, aimé* et *aimer* sont pour lui une seule idée. Tous les substantifs sont des infinitifs soudés à une particule, comme lorsque nous disons le-dîner, les-vivres. Au lieu de mode indicatif, il soude le pronom à l'infinitif *moi-marcher*. Au lieu de représenter le passé, le présent et le futur par des flexions du radical, il soude aussi à l'infinitif invariable des particules invariables; au lieu de *j'ai marché*, il dira *moi-marcher-déjà*. Aussi pour les nombres, les cas, les personnes, les genres, il procède toujours par accolement de particules invariables aux infinitifs invariables, et par accolement des infinitifs entre eux, infinitifs qui se commandent les uns les autres par des prépositions ou plutôt des postpositions. Il ne dit pas *je vais chercher de l'eau au fleuve*, mais *moi-chercher-le-couler-au-couler*, ou plutôt, comme il n'a pas besoin de la désinence *er*, *moi-cherch-le-coul-au-coul*. Cet accolement de monosyllabes, qui ferait pour nous une phrase, fait pour lui un seul mot, correspondant à un temps de verbe sanscrit ou grec, il n'y distingue pas de parties, il groupe les radicaux monosyllabiques sans se douter qu'il y ait des radicaux et des monosyllabes. La plupart

des rameaux de la race chamitique en sont encore là. Aussi leurs dialectes inféconds et incommodes sont-ils en train de disparaître devant l'arabe. Mais les Égyptiens arrivèrent bientôt, par leur religion, par le fait même de leur savante classification des espèces et des sons, à analyser la phrase. De cette analyse naquirent simultanément deux écritures : l'idéographie, qui, passant en Grèce avec Platon, est devenue l'algèbre[1], et la phonégraphie, qui, en passant en Phénicie, et, par les Phéniciens, dans le monde entier, est devenue la gamme de prononciation : l'alphabet. Ils représentent idéographiquement par une posture ou par un membre d'homme ou d'animal chacun de leurs infinitifs ; et les noms de nombres, de temps, de modes, les différentes particules, les infinitifs d'une

[1] Platon ne l'appelle pas, bien entendu, l'algèbre. Voici comment, au sixième livre de sa *République*, il définit la méthode algébrique d'une manière qui, depuis, n'a pas été surpassée. Après avoir parlé de la géométrie ordinaire, où, en raisonnant sur les dessins de figures particulières, on arrive à concevoir les relations générales des figures, il dit :

« Mais il est un autre procédé pour arriver aux concepts, c'est de s'en emparer immédiatement par la discussion, en faisant des hypothèses qu'on prend pour telles et non pour des principes, mais qui servent de degrés pour s'élever jusqu'à un principe exempt de toute hypothèse. Ce principe une fois énoncé, l'esprit s'en empare, en déroule toutes les conséquences et ne s'arrête qu'à la dernière, s'appuyant pendant tout le cours de la démonstration, non sur les données sensibles, mais sur les idées pures, par lesquelles la démonstration « commence, procède et se termine. »

moindre importance, par des notes ou chiffres ayant valeur de consonnes ou d'aspirées. En même temps qu'ils inventent la grande écriture hiéroglyphique pour être fixée par le ciseau sur la pierre et le granit, ils inventent la petite écriture abrégée, aux signes conventionnels, pour être fixée par l'encre sur le papyrus avec le calamus ou plume de roseau.

La métaphysique, la cosmologie et la conjugaison de Sem sont intermédiaires entre celle de Japhet et celle de Cham, comme le climat où il a paru est intermédiaire entre l'Afrique et l'Asie. Il a bien la conception de l'âme, de l'individu, de la force éternelle et consciente d'elle-même, mais il réunit toutes les âmes en une, qu'il appelle les Forces (Elhoim), et dont les âmes humaines sont seulement les reflets, surgissant et s'anéantissant comme des reflets, suivant que Dieu, qui est immédiatement pour Sem un nom propre, rayonne sur elle ou cesse de rayonner sur elle. Ce mot reflet n'est point ici allégorique : il n'y a point d'allégories dans les langues primitives parce qu'il n'y a pas de catégories. Dieu est le rayonnement lumineux et chaud, et le cerveau humain, le sable qui reçoit ce rayonnement, qui est chauffé et fondu par lui et le reflète par les yeux. La lumière

n'a jamais été pour Sem, n'est point encore pour les Arabes, un corps, les rayons sont des lignes mathématiques n'ayant aucune épaisseur, puisqu'ils traversent les corps transparents les plus denses; c'est l'âme ou l'énergie absolue et visible du point lumineux, de Dieu, premier centre de tout rayonnement: « Fermez un volet, a écrit Abd-el-Kader, tous les corps qui sont dans la chambre y restent, le rayon de lumière n'y est plus, » et il ne peut trop blâmer l'erreur de Japhet, qui donne un corps à la lumière.

Les amas de roches cristallines et les diamants qui abondent dans la Chaldée primitive, l'horizon plat que la rosée en gelant transforme le matin en plan de cristal, frappèrent au début l'imagination de Sem. De la vitrification puis de la fusion des silicates par la chaleur, il tira toute sa cosmologie, nue et grandiose comme la Chaldée est nue et grandiose. Le système que Sem a inventé au début d'une façon concrète est la métaphysique que Descartes a réinventée par abstraction, la substance pensante (concevante, engendrante, créatrice, mouvante) et la substance étendue.

Pour Sem il n'y a dans l'univers que deux objets: le point lumineux immatériel, et la silice, le roc, l'impénétrable, le matériel. Le point lumineux

est l'être, car c'est le rayonnement qui engendre tous les êtres; le roc est le *non-être*, le néant, car, étant incapable de se mouvoir et de se modifier par lui-même, il ne peut engendrer aucun être. S'il n'existait dans le vide qu'un point lumineux doué d'une force de rayonnement infini et pouvant émaner sphériquement à l'infini, tout serait à l'infini, perfection, unité, lumière, être, divinité, immatériel, sphère. Si le vide n'était comblé à l'infini que par un rocher, tout serait matière, obscurité, froid et néant à l'infini. C'est cette masse, ce roc qui n'a pas encore reçu l'action de la divinité que la Genèse appelle l'Impénétrable, ce mot qu'on traduit si mal par l'abîme, puisqu'il est le matériel ou le plein, et non le vide, qui ne pourrait s'opposer au sphérique, au rayonnement parfait. C'est la victoire continuelle et intelligente du point lumineux et chaud sur le roc froid, impénétrable, inerte, qui a engendré ou conçu le monde, le conserve et le dirige.

Un roc comblant le vide à l'infini, et d'autre part un point mathématique, non étendu et qui cependant, par le mystère de la continuité divine, engendre en se succédant à lui-même des sphères, des directions et des cercles, telle est la conception primordiale qui a servi à Sem à créer sa reli-

gion, sa langue et les systèmes des coordonnées, fondement de l'astronomie et de toute géométrie digne de ce nom. Car la vraie géométrie n'est pas celle de Cham, qui n'est que de l'arpentage, de la mise au point, qui ne mesure que les distances et les intervalles; c'est celle de Sem, qui mesure la continuité. Géa a signifié l'Engendrante avant de signifier le globe. La géométrie est la science qui mesure l'engendrement des directions et des rotations.

« Au commencement, dit le poëte, le Fort en-
« gendra le dôme et l'horizon. — L'horizon était
« caché et mouvant, la surface de l'impénétrable
« était encore obscure, une forte vapeur planait
« sur le liquide. — Le Fort dit : Rayonnement,
« sois; Rayonnement fut. »

Le rayonnement divin a vitrifié une partie du roc, et a fait un dôme de diamant, le firmament immobile. Il en a liquéfié une partie, et il a fait l'eau; il en a vaporisé une autre et il a fait l'air, l'esprit; le lieu où il a arrêté par en bas sa force de fusion est devenu le plan horizontal. Immédiatement au-dessus et au-dessous de l'horizon sont les roches cristallines et les minerais à moitié fondus.

Au delà de ce monde hémisphérique, le néant,

le roc primitif est resté entier. Dans ce système le soleil n'est point un corps, mais le point lumineux type, qui renferme en lui tout Elhoim, toutes les forces d'expansion de l'univers. A midi il est au-dessus de notre tête, il rayonne « sous la forme d'une sphère parfaite, symétriquement disposée autour de son milieu »[1]. C'est ainsi qu'il resterait toujours, immobile et éblouissant, s'il n'avait à lutter contre la matière, à la vitrifier, la liquéfier, la gazéifier. Cette lutte force le point type à se déplacer et en même temps à rendre son rayonnement ellipsoïdal, de parfaitement sphérique qu'il était à midi. C'est ainsi qu'il nous apparaît en se couchant. Dans le système sémitique où la terre n'est pas une sphère, mais un disque plat, le coucher du soleil est sa mort; en rayonnant sur tous les points de l'horizon et du dôme, en produisant à travers le cristal du dôme les eaux supérieures, à travers le sable du plan horizontal les eaux souterraines, en entrant dans les yeux des animaux, en faisant bouillonner leur sang, en faisant monter la séve des végétaux, d'*un* il est devenu *plusieurs*, il s'est réfracté à l'infini. Alors vient la nuit, qui n'est plus éclairée que par la

[1] Parménide; *V.* fin du volume.

lumière réfractée en une infinité de points sur le dôme de diamant, que par les étoiles, yeux du dôme céleste, qui, semblables aux yeux des animaux, ne brillent que pendant la nuit. A l'aurore Elohim commence à ramener à un seul point tous ses points dispersés, et il monte de nouveau vers le zénith pour dégeler ce que la nuit avait congelé, pour ranimer les plantes, les animaux et les hommes.

L'idée primordiale de Sem étant celle-ci : une âme unique, un point lumineux, conscient de lui-même, qui engendre toutes les surfaces, toutes les directions et toutes les circulations, et qui, par cet engendrement, se sépare en une infinité de points lumineux, astres, hommes, animaux, végétaux, etc., reflets de sa splendeur, jouissant à un moindre degré et suivant une infinité de degrés, de la force de figuration, de direction et de circulation qu'ils tiennent du point type, Elohim, centre des forces ; la conjugaison sémitique est telle qu'il est nécessaire pour développer cette conception toute géométrique. En géométrie un point mathématique qui cesse un instant de *devenir* une direction ou une courbe n'est plus qu'une abstraction ; les modes du verbe sémitique n'auront donc pas de présent, mais

seulement un passé et un futur; on ne dira pas en sémitique : *je marche*, *je mange ;* mais *j'ai marché* et *je marcherai*, *j'ai mangé* et *je mangerai*. Ou plutôt les modes sémitiques n'ont qu'un temps qui exprime le passage continu du non-être à l'être, et de l'être au non-être, d'un point mathématique pure abstraction, à un autre point mathématique pure abstraction, car il n'y a point de limites fixes aux choses, les mouvements n'ont ni commencement ni fin, mais ils se transforment les uns dans les autres par l'activité continuelle d'Elohim, qui ne serait plus que néant s'il cessait un instant de rayonner et de circuler. Sem ne pense pas : Je suis vivant, je suis souffrant; mais : Je deviens vivant, je deviens souffrant. Il n'y a pas dans les verbes sémitiques de mode infinitif, de mode hors du temps, parce que Sem ne croit pas au temps. Il ne croit pas comme Cham à des périodes régulières, à des intervalles égaux qui, en se multipliant par des nombres différents, produisent des temps et des distances différents. Sem ne croit ni au temps ni à l'étendue, ces deux idées ne sont pour lui que des abstractions étrangères à Dieu. De même que Dieu est le point mathématique qui engendre instantanément la sphère de rayon infini, il est l'instant mathématique qui

engendre immédiatement la simultanéité infinie, l'éternité. Le temps, comme l'étendue, est une qualité négative, une qualité de la matière qui n'est que néant, non-être.

Quelques radicaux exprimant les effets de l'augmentation du rayonnement, et considérés comme des attributs directs d'Elohim, et quelques radicaux exprimant la diminution de ces effets, et considérés comme des attributs directs de la solidité ou impénétrabilité de la matière ; radicaux exprimés généralement par deux lettres, consonnes et aspirées, jamais voyelles, et se conjuguant sobrement par un très-petit nombre de flexions, qui laissent toujours les étymologies transparentes, telle est la langue que Sem a parlée au début et parle encore partout où il n'a pas subi longtemps l'influence de Cham et de Japhet et n'a pas mêlé son sang avec le leur.

La souplesse incompréhensible pour nos oreilles modernes de la conjugaison japhétique, la conception qu'une âme, dès qu'elle est sortie du sein d'une autre âme qui la contenait virtuellement de toute éternité, devient une force primordiale au même titre que sa mère, permet aux Japhet de concevoir sans efforts les idées ou les dieux les nns par les autres, et d'exprimer à l'infini les

nuances de la pensée; mais, dès que le système de la conjugaison cesse dans les langues japhétiques d'être en même temps la théogonie, dès que Japhet croit voir, dans la nature, des êtres de deux sortes, les uns animés, les autres inanimés, dès que l'influence de Sem et de Cham lui donne l'idée d'une matière première inerte, lui qui concevait au début les âmes se servant volontairement de matière les unes aux autres, aussitôt le lien hiérarchique des radicaux se perd et les nuances font oublier les idées primordiales. L'histoire des langues japhétiques est celle d'une désorganisation sans limite. Sem au contraire meurt, on continue de parler comme a parlé Sem le jour où pour la première fois la lumière a ébloui ses yeux.

Nous avons divisé l'espèce humaine en trois grandes races, nous allons maintenant établir dans deux d'entre elles, dans Japhet et dans Sem, deux sous-divisions. Nous aurons ainsi toutes les divisions capables de rendre compte de la formation du christianisme. Japhet apparaît divisé de tout temps en deux races : Japhet-sanscrit et Japhet-iran.

La religion primitive de Japhet, qui était une alliance et une lutte entre des volontés éternelles, pouvait produire deux religions : le polythéisme

et le dualisme. Ou bien les luttes et les alliances entre les dieux et entre les hommes et les dieux pouvaient être conçues comme variant avec les circonstances de l'harmonie universelle, ou bien on pouvait concevoir les âmes se séparant pour l'éternité en deux camps. La première de ces deux conceptions, le polythéisme, fut celle de Japhet-sanscrit, père commun des brahmanes, des grecs et des latins. La seconde fut celle de Japhet-iran. Il divisa immédiatement les dieux en deux armées, les bons, les ignés, les souffleurs ou respirables, les féconds, les créateurs, et, d'autre part, les mauvais, les ténébreux, les froids, les irrespirables, les destructeurs. Iran est père commun des anciens Perses, des anciens Mèdes et des Germains.

La religion iranienne interdit toute organisation politique active, toute forte centralisation aux peuples qui la professent, car non-seulement chaque homme voit des ennemis dans les étrangers dont il fait immédiatement les alliés des puissances ténébreuses, mais aussi il ne peut se fier entièrement à ses concitoyens, il n'est jamais sûr de n'avoir pas devant lui un suppôt des mauvais anges, il est forcé d'exiger des garanties de ses supérieurs, de ses inférieurs, de ses égaux. Il ne connaît pas de libertés politiques, mais seulement

l'indépendance personnelle. C'est le caractère qu'avaient les Perses avant d'être soumis à l'influence sémitique, les Germains avant leur conversion au christianisme, caractère qu'on retrouve indélébile, quoique dissimulé, au fond de toutes les institutions allemandes.

Au contraire, la religion polythéiste des Japhet-sanscrits les amena, dans les deux rameaux qui ne débutèrent pas par soumettre des races inférieures, chez les Grecs et les Latins, à inventer la politique, la cité fondée sur une réunion d'égaux, à concevoir un grand animal semblable à tous leurs autres dieux, ayant pour membres les citoyens, et ayant une volonté à lui, la loi ou volonté générale, distincte des volontés particulières des citoyens, supérieure à ces volontés, n'en gênant point cependant la libre expansion, mais au contraire en étant le dieu protecteur, et ils assimilèrent immédiatement la cité à celui de leurs dieux qui leur paraissait les aimer davantage, les avoir comblés de ses dons.

Sem paraît aussi divisé en deux races : les sémites arabes ou bédouins, qui ont le mieux conservé l'ancien caractère sémitique, la vie nomade, le monothéisme, la conception de la lumière comme immatérielle, et qui sont aujourd'hui les seuls

vrais fils de Sem; les sémites chaldéens, babyloniens, araméens ou nabatéens, qui se sont rapidement convertis à la vie sédentaire. Outre ces deux grandes divisions, Sem s'est croisé rapidement avec Cham, tout en conservant le verbe sémitique, et ces croisements ont produit les Chananéens et les Phéniciens en Asie, en Afrique les Abyssins, et enfin cette population qui fait aujourd'hui le fond de la population égyptienne, ces fellahs cultivateurs du sol, qui sont encore aujourd'hui organisés en tribus, et dont les chefs ont conservé, quoique sédentaires depuis quarante siècles, les mœurs des nomades. Ils semblent toujours prêts à partir le lendemain pour retourner en Asie. Sous leurs tentes, dans leurs vastes cours entourées de colonnes, on respire l'air de la Bible. Leur rôle vis-à-vis du gouvernement turc est à peu de choses près celui des patriarches vis-à-vis des pharaons, comme le rôle des cophtes vis-à-vis des fellahs pour tout ce qui concerne les Écritures peut donner une idée des rapports des prêtres de l'ancienne Égypte avec les anciens sémites.

Parmi les sémites égyptiens se trouvèrent les Hébreux, la tribu des Bene-Israël. Ils se seraient rapidement abâtardis comme tous les fellahs par l'adoption des mœurs, des cultes, des femmes

égyptiennes, et la corruption du verbe sémitique, si, à une haute antiquité, un homme de génie, Moïse, pénétré de la supériorité de la race et de la religion de Sem, ne les avait ramenés en Asie presque malgré eux. Après avoir repris pendant quelque temps la vie nomade, ils se fixèrent en Palestine, mais devenus un nouveau peuple, marqués par le génie de Moïse d'un sceau ineffaçable, emportant de l'Égypte l'alphabet qui leur permit de fixer la langue et la religion primitives de Sem, altérées sans doute, mais non défigurées par l'influence égyptienne, et de fonder la Bible, les archives que tous les autres rameaux de la race sémitique sont venus tour à tour consulter, quand le vieil esprit de Sem et le dédain de Japhet et de Cham se réveillait en eux.

Les sémites chaldéens ne tardèrent pas à rencontrer dans les plaines de Babylone les iraniens mèdes. De cette rencontre, suivie d'une influence réciproque et bientôt de croisements, sortit l'astronomie qu'on appelle chaldéenne, quoique Japhet-iran ait eu une part aussi grande que Sem à cette invention, qui, entre toutes, a modifié les conceptions primitives de l'humanité.

Les sémites chananéens et phéniciens apportèrent à l'astronomie l'alphabet et la notation mu-

sicale de l'Égypte, sources de toutes les notations scientifiques du monde; les sémites pur-sang de l'Aramée lui apportèrent la langue sémitique, la seule où la géométrie soit instinctive et concrète, et non voulue et raisonnée, parce que cette langue est fondée tout entière sur l'idée du point et de l'instant mathémathiques, de la direction et de la rotation, et enfin de la continuité.

Sur ce fond solide, l'esprit iranien travailla. Les bons génies de l'Iran trouvèrent leur unité dans Elohim, les mauvais dans la matière première ou masse. Le monde fut conçu comme produit par la lutte éternelle du corps et de l'âme. L'âme, la pensée ou feu créateur fut conçu comme un éther, un fluide impondérable répandu partout, tourbillonnant en sphères s'emboîtant les unes dans les autres à l'infini, agitant la matière pondérable pour se la soumettre et l'ordonner, et se diversifiant ainsi en une infinité d'âmes distinctes, astres ou génies, animaux, végétaux, minéraux. La masse fut conçue comme la résistance à cette action, qui dans la lutte se transformait elle aussi en une infinité de corps, de formes distinctes. Anaxagore, dans son poëme de la *Nature*, a accommodé au grec cette doctrine chaldéo-iranienne, cette unité de la substance immatérielle

et ces tourbillons que notre Descartes a renouvelés [1]. Pour célébrer leurs bons génies, les astres, pour écrire l'histoire de leurs mœurs, les Iraniens, qui n'avaient reçu d'Égypte que le système de numération que nous appelons romain, se servirent des lettres de l'alphabet égyptien, pour base du plus admirable des systèmes de numération qui ait jamais été inventé : le système sexagésimal, qui a laissé des traces profondes dans notre astronomie. Ce système de numération, dont est sortie par une suite de décadences successives la numération dite faussement arabe, est fondé, en tant que notation, sur l'idée de lettre numérale et de valeur de position, et en tant que théorie des nombres sur la perfection du nombre soixante, double produit des trois premiers nombres premiers. Il permet de grouper à l'infini par soixante et de diviser à l'infini en soixante parties aliquotes les trajectoires des points [2]. C'est de l'emploi de la langue araméenne comme langue astronomique et de l'alphabet sémitique comme système de numération que sont sorties dans la suite toutes les théories dites chaldéennes et cabalistiques, qui

[1] *V*. fin du volume.

[2] Cf. sur les lettres numérales, les valeurs de position, le système sexagésimal : Wœpcke, *Sur l'introduction de l'arithmétique indienne en Occident*. Rome, 1859.

représentent les constellations comme des lettres numérales, et identifient la création du monde à celle de l'alphabet[1].

En même temps que les sémito-iraniens, fondateurs de l'astronomie, se servaient de l'alphabet sémitique pour leurs calculs et de la langue araméenne comme langue savante, ils inventèrent pour les dialectes vulgaires de l'Iran les alphabets cunéiformes.

Vers le temps de la naissance de Platon les observations astronomiques de Babylone commencèrent à faire corps, les sept planètes et le plan de l'écliptique étaient découverts.

Nous avons distingué les races et les religions primitives, voyons les phénomènes sortis de leur fusion.

[1] « L'infini (le feu créateur), en rayonnant et émanant, a fait les points (les centres de rayonnement). Il a combiné tous les points les uns avec les autres, jusqu à ce qu'ils devinssent des lettres à la ressemblance et image des décrets de sa sagesse bénie... Puis il a combiné chaque lettre de l'alphabet avec toutes les autres. Il les permuta, les retourna, les changea, *aleph* avec toutes les autres et toutes les autres avec *aleph ; beth* avec toutes les autres et toutes les autres avec *beth*, etc., etc. » (Zohbar).

III

THÉOLOGIE DE PLATON ET D'ARISTOTE

Le rameau de la race japhétique qui était devenu la race grecque, mis en perpétuel contact en Asie Mineure, dans les îles Ioniennes, dans les Deux-Siciles, avec Sem et Cham, les religions et les mœurs sémitiques et chamitiques ne tardèrent pas à s'infiltrer en Grèce. Cette infiltration produisit d'abord des résultats merveilleux. Pendant trois générations, d'Eschyle à Phidias, les Grecs bénéficièrent de tout ce qu'il y avait de meilleur dans Sem et dans Cham et donnèrent à l'humanité le modèle des plus belles mœurs auxquelles il soit donné à l'homme de parvenir. La Grèce eut Prométhée et Œdipe, frères de Job, plus grands que Job. Elle eut le Parthénon, frère des temples égyptiens, plus sublime que les temples égyptiens. Mais dès le temps de Socrate la décadence était commencée.

Toutes les langues japhétiques ne peuvent rester belles qu'en gardant la conception polythéiste de Japhet qui ne voit dans l'univers que des individus éternels, et considère les corps non comme des substances, mais comme des phénomènes secondaires, résultat de l'harmonie entre des âmes, ou mieux encore comme le langage des âmes, comme leur vibration éthérée. Dès que l'usage de l'alphabet se répandit, dès que la conception sémitique et chamitique d'une matière inerte fut introduite en Grèce, les radicaux dont chacun avait été la graine d'une conjugaison, arbre immense se bifurquant en une infinité de branches et donnant naissance à toute une forêt, devinrent des cailloux inertes comme les radicaux de Cham; la conjugaison devint roide et sans nuances comme celle de Sem, ou plutôt les mots n'eurent plus d'âme, ils ne purent plus pousser et marcher tout seuls, ils devinrent des tronçons d'arbres abattus par la hache qu'il fallut désormais scier, vriller, équarrir, numéroter pour en faire des phrases ayant le sens commun. Avant de distinguer avec Aristote dix catégories dans le discours on fut forcé d'en distinguer deux, le verbe (ρέμα) et le nom (ονομα), parce que tout radical ne pouvait plus indifféremment, comme à

l'origine, pousser en verbe et pousser en nom, exprimer, suivant les circonstances, l'action ou ses objets. Le langage qui avait été pour Japhet le chant inspiré du rossignol devint la leçon apprise du perroquet. La poésie devint la prose, le rhythme du vers fut remplacé par la grammaire. La théogonie qui avait été la synthèse parfaite de la métaphysique et de la physique se sépara en théologie, ou étude raisonnée des idées primordiales de l'homme, et en logique, ou étude raisonnée des procédés du langage et des méthodes en physique. Au lieu de concevoir instantanément le vrai, on discuta la nature du vrai, au lieu de savoir on discuta sur les bases de la science, au lieu d'avoir de belles mœurs on discuta sur la morale, au lieu de causer familièrement avec les dieux, d'entendre leur langage aussi clairement que le langage humain, de les sentir en soi, autour de soi, on chercha péniblement la divinité.

Ce malaise général, fruit de la confusion des langues et des idées primordiales, qui s'est étendu depuis sur toute l'Europe, et dont l'Europe ne sortira plus, car, pour en sortir, il lui faudrait redevenir polythéiste (croire que l'oxygène, par exemple, est un individu doué de volonté comme l'homme), a pris son expression première et par

suite sa plus complète expression dans Platon et dans Aristote. Les éléates et les pythagoriciens n'avaient fait qu'introduire en Grèce les uns la cosmologie sémitique, les autres la cosmologie chamitique, sans y rien changer d'important. Chez eux point de distinction tranchée entre la métaphysique, l'art, les sciences physiques. Avec Platon et surtout Aristote cette distinction apparaît nettement, quoiqu'ils s'imaginent pouvoir ensuite faire la synthèse de ce qu'ils ont séparé. Qu'on le sache ou qu'on ne le sache point, on ne peut désormais se soustraire à l'influence sourde, mais encore pleinement active de ces deux génies; les conceptions maladives qu'ils ont exprimées les premiers sont devenues le fond de l'état philosophique des Européens. Pour se débarrasser d'eux il faudrait penser en sanscrit aussi spontanément que les poëtes védiques, causer avec Elohim aussi familièrement que Moïse, savoir le cophte et manier l'algèbre égyptienne comme un prêtre de Thèbes. Il faudrait n'avoir dans la tête que trois conceptions primordiales, la conception des monades, d'un univers uniquement composé de forces éternelles agissant volontairement; la conception du rayonnement, du point mathématique doué d'une force d'expansion égale et infinie dans

tous les sens, et devenant instantanément la sphère d'un rayon infini; la conception algébrique des radicaux, des idées absolues, pures, infinitives, en dehors du temps et du mode, et engendrant les temps et les modes par simple juxtaposition. Puisque cela est impossible, et qu'un Européen moderne a une foule de conceptions qu'il ne saurait faire dériver de ces trois-là, Platon et Aristote seront toujours nos maîtres, parce qu'ils ont les premiers souffert du malaise dont nous souffrons, parce que pour eux les premiers, *parole* et *vérité*, *nature* et *divinité*, n'ont plus été termes synonymes, et on ne saurait trop chercher à comprendre ce qu'ils ont pensé, fût-ce pour se garder de penser comme eux. Tout le vocabulaire scientifique moderne, les mots idée, pensée, phénomène, forme, formule, loi, espèce, race, genre, fait, agent, substance, substantif, corps, matière, inertie, étendue, volume, propriété, masse, température, virtuel, puissance, force, physiologie, physique, etc., n'ont de sens qu'à travers Platon et Aristote. Faire table rase de Platon et d'Aristote, ce serait implicitement faire table rase de toute la science moderne, et déclarer que Galilée, Descartes, Leibnitz, Newton, Lavoisier, Cuvier et tant d'autres ne voyaient goutte, qu'ils nous ont

allumé un mauvais lampion que nous avons l'indulgence de prendre pour le soleil. Ce serait en revenir à la conception d'Eschyle et de Phidias, qui n'admettaient d'autres idées que les idées parlantes, les dieux, d'autre science humaine que la science concrète des poëmes, des temples et des statues.

Essayons de comprendre les idées primordiales de Platon et d'Aristote, car c'est d'un essai de synthèse entre eux qu'est sortie, que s'est successivement modifiée et se modifiera encore la théologie chrétienne, j'entends celle de tous les chrétiens, qu'ils professent leur religion ou s'en moquent, qu'ils se préoccupent de la Divinité ou ignorent le sens de ce mot, car c'est ici une question de race et de langue. Or, la race et la langue ne sont pas les vêtements de la pensée, mais sa réalité, et ce sont ceux qui ne s'occupent ni de race ni de langue, ceux qui croient inutile de connaître ce que leurs ancêtres ont aimé et dit il y a quarante siècles dans les plaines de l'Arie, qui obéissent le plus servilement aux préjugés qui leur viennent de la race et de la langue.

L'idée mère de Platon, la seule qu'il n'ait jamais abandonnée, — car pour toutes les conséquences qu'il en a tirées, elles ont singulièrement

varié avec les époques, suivant les fantaisies de cet esprit charmant qui ne prit jamais la science humaine au sérieux — est l'assimilation tout égyptienne du monde avec la tête humaine. Pour lui le monde est la sphère type dont les têtes humaines sont les copies plus ou moins parfaites. Pour comprendre les lois de l'univers, il faut étudier les lois cérébrales ; et réciproquement, puisque nous ne pouvons voir ce qui se passe dans l'intérieur de la tête humaine, il faut, pour connaître sa structure intérieure, regarder la structure de la tête universelle dans l'intérieur de laquelle nous vivons. Ainsi que Platon le dit dans son *Timée*, si outre le cerveau symétrisé en boule et par rapport à un point, n'ayant qu'une boîte osseuse et pas d'os intérieurs, nous avons un corps qui est plutôt un appendice de nous-mêmes que nous-mêmes, symétrisé par rapport à des axes, et ayant une charpente osseuse intérieure, c'est que nous sommes en relations continuelles avec d'autres êtres et que nous nous nourrissons des substances extérieures. Mais le monde rumine éternellement, il se nourrit de sa propre substance sans que rien s'en perde et sorte de la circulation, il n'y a, de plus, en dehors de lui aucun être avec lequel il puisse entrer en communication ; la

forme d'une sphère parfaite est donc la seule qui lui convient. S'il a des yeux et des oreilles, ces yeux regardent non les espaces extérieurs, mais le centre; ces oreilles n'entendent que les battements de sa circulation. Le monde est terminé par une boîte osseuse impénétrable, sphère creuse dont la surface intérieure est polie comme un granit égyptien :

« En lui vivent tous les animaux, soit mortels, soit immortels; il en est rempli. C'est l'animal visible qui renferme tous les animaux visibles, c'est Dieu devenu accessible aux sens, c'est l'image complète du Dieu qui n'est que concevable; Dieu très-grand, excellent, beau, parfait, achevé, unique et individuel [1].»

C'est de cette idée mère, de ce parallélisme entre le cerveau (ἐγκέφαλόν) et le monde, que Platon va tirer à la fois sa logique et sa physique s'éclairant l'une l'autre. Avant tout Platon est l'introducteur en Grèce de l'idéographie égyptienne, de l'algèbre. Ce qui le frappe dans cette idéographie, c'est la possibilité, inconnue jusque-là aux Grecs, de représenter chaque radical, chaque verbe à l'infinitif, chaque idée pure en dehors de toute

[1] Fin du *Timée*.

indication de temps et de dimension, de circonstances spéciales, par un symbole, par un hiéroglyphe, note conventionnelle, ou dessin d'animal, puis de conjuguer ou combiner ces radicaux sans les altérer, comme en grec, par des désinences et des redoublements, de manière à exprimer toute une série de pensées dont la loi d'engendrement reste parfaitement claire et où toutes les erreurs sautent aux yeux. Il distingue donc dans le *Logos*, dans le langage, soit parlé, soit écrit, deux éléments, les radicaux ou verbes à l'infinitif, immobiles, absolus, purs, qu'il appelle les idées, les vues, et la conjugaison ou combinaison, dont il appelle la cause, la force : le Νοῦς. Le Νοῦς a pour manifestation immédiate la *νόησις*, la parole, la pensée, l'engendrement, la conception, la création, toutes idées identiques pour Platon, qui assimile entièrement les créations du cerveau et les créations de la nature. Par suite de cette assimilation, il se représente la conjugaison, la conception ou *νόησις*, comme un système de vibrations, et le *Nous* ou *Logos* comme le système de forces qui produit ce système de vibrations.

L'étude des lois de la tête humaine, de la logique, a permis à Platon de réunir en un seul mot *Nous*, correspondant à l'Elohim de Sem, les

forces qui gouvernent la nature; maintenant l'étude de la nature, les regards jetés sur cette tête immense que nous appelons le monde, va lui permettre de se figurer les mouvements cérébraux.

La sphère totale du monde, l'intérieur de la sphère creuse de granit poli est divisé en trois couches concentriques. Au centre est la sphère de la terre immobile [1], environnée par la couche d'air. A la limite supérieure de cette couche d'air commence la couche de feu, l'empyrée, qui s'étend jusqu'à la boîte osseuse. C'est dans la région du feu que l'âme du monde a toute son énergie. La couche de feu est animée d'un premier mouvement de circulation générale qui la fait tourner sur elle-même en vingt-quatre heures; cette circulation générale se combine avec sept circulations partielles, de rapidité et de rayons différents, correspondant à la course mensuelle de la lune, annuelle du soleil, et aux révolutions des cinq planètes. Ces sept astres sont eux-mêmes des tourbillons de feu. Toutes ces circulations, en se combinant et se choquant, envoient le feu, la chaleur et la lumière, jusqu'au centre du monde, et

[1] Il paraît, d'après Aristote et Plutarque, que Platon savait aussi arranger son système avec la supposition de la rotation diurne de la terre; il s'était rangé dans sa vieillesse à l'opinion égyptienne adoptée par Philolaüs et Nicétas.

créent la variété infinie des phénomènes naturels qui sont les pensées de l'âme du monde. Mais dans toutes ses manifestations, dans toutes ses pensées, l'âme du monde agit comme l'âme humaine, d'après un modèle, les idées, les verbes à l'infinitif, les radicaux, les hiéroglyphes. La conjugaison ou circulation céleste a pour effet d'empêcher les molécules de feu de se répandre uniformément dans le ciel, elle les groupe autour d'une infinité de centres secondaires, il s'y forme des pleins et des vides, des figures s'y dessinént comme sur un sable vibrant. Ces figures (les constellations) sont les dessins parfaits de tous les radicaux du langage, de toutes les idées pures. Un démiurge, un divin architecte, les a mises au point dans le ciel pour l'éternité, comme l'architecte égyptien à mis au point, sur la muraille du temple, des sphinx, des phénix, des lions, des mains, des yeux, et tant d'autres symboles des types infinitifs.

Placé sur la terre dans une atmosphère brumeuse et orageuse, l'homme ne peut voir ces dessins célestes dans leur beauté parfaite, et il est sourd à la musique des astres, mais autrefois il a vécu dans la région du feu. N'ayant qu'un corps de feu, il suivait les rotations des astres. Il

a pu admirer les dessins parfaits des concepts ou des types absolus, entendre la symphonie exécutée par le principe qui les conjugue. C'est d'après les souvenirs de cette vie antérieure, souvenirs plus ou moins exacts suivant les individus, que nous raisonnons et agissons.

Tel est dans son ensemble le système à la fois physique et logique, non des platoniciens, mais de Platon lui-même, si toutefois il est permis de dire que Platon se soit jamais donné la fatigue de soutenir un système. Dans la prose de Platon, la métaphysique est encore spontanée et sœur de la poésie. Cet admirateur enthousiaste de Cham et de Sem, ce grand renégat de la religion japhétique, est tout plein encore du souffle de Japhet; il a beau vouloir chasser les dieux de la nature, il les y sent malgré lui. Les dieux qui autrefois venaient causer familièrement avec Japhet ne daignent plus venir causer avec lui; il essaye de s'en consoler en les plaçant dans les constellations.

Autre est Aristote : tout ce qui chez son maître était fantaisie brillante devient chez lui système arrêté. Bien plus japhétique que Platon par le fond de la doctrine, il l'est bien moins par le sentiment. Les trois idées primordiales d'Aristote sont : 1° celle

de son maître Platon, l'idée du monde comme étant un animal immense réduit à sa tête par sa perfection même, se nourrissant de sa propre substance sans en rien perdre, ne pouvant voir que soi, entendre que soi, concevoir que soi, puis qu'il n'y a rien en dehors de lui ; 2° la superposition des espèces ou visages se servant de races les unes aux autres, dans les deux sens, à partir de l'espèce humaine, la limite supérieure de la hiérarchie étant le visage de l'être en général, et la limite inférieure les espèces des quatre corps simples ou éléments : terre, eau, air, feu ou calorique ; 3° identification de l'idée de force avec l'idée de matière ou d'impénétrabilité, et par suite négation de l'inertie.

Le monde ou être universel d'Aristote. Le monde d'Aristote diffère en plusieurs points de celui de Platon, mais c'est en les rapprochant qu'on comprend celui-là. Platon admet, comme les Égyptiens et les pythagoriciens leurs élèves, que les cinq éléments ou corps simples sont différentiés par la forme polyédrique de leurs molécules ; ces molécules ont été créées par des vibrations au sein de la matière première, vibrations qui ont eu pour effet d'y établir des vides et des pleins. Aristote n'admet aucun vide dans l'inté-

rieur du monde, aucune porosité ni discontinuité, et selon lui les éléments sont différenciés non par des molécules ni des densités, mais par des mouvements naturels différents, qui seuls constituent leur essence. Celui du feu est la tendance à s'éloigner du centre de la terre, celui du solide terreux la tendance à s'en rapprocher, celui du liquide à se mettre sur le solide, celui de l'air à se mettre sur le liquide et sous le feu. Enfin, le cinquième élément des Égyptiens, le corps de granit poli et composé de molécules dodécaédriques, est transformé par Aristote en pur diamant, d'une eau merveilleuse et inaltérable, à la façon chaldéenne. Ce cinquième corps, qui paraît à Aristote si supérieur aux autres qu'il ne l'appelle pas élément, qu'il n'admet son existence que dans le ciel et ne le fait pas entrer dans la composition des êtres sublunaires, est disposé autour du monde en huit sphères creuses concentriques; il a pour mouvement naturel la rotation autour du centre occupé par la terre immobile. Ces huit sphères constituant le ciel, sont séparées les unes des autres par de vastes couches d'air; dans la sphère creuse la plus rapprochée de nous est fixé, est pris dans un anneau le globe de la lune, qui est en diamant comme celui de tous les astres, et qui

dépasse par en haut et par en bas de la plus grande partie de sa sphéricité; dans la suivante est fixé de même le globe de diamant appelé Vénus, puis viennent celui de Mercure, du Soleil, de Mars, de Jupiter, de Saturne; enfin, à la dernière sphère sont fixés en nombre infini les petits globes des étoiles fixes, dont la sphère creuse n'est animée que d'un seul mouvement de rotation, le mouvement diurne. En tournant, les sphères creuses passent sans les déranger entre les deux couches d'air entre lesquelles elles sont comprises; mais au lieu où est fixé l'astre il y a un choc continuel, l'air choqué choque l'air à son tour, se transforme en feu, et de choc en choc la lumière arrive jusqu'à notre œil C'est surtout le passage du soleil, plus gros à lui seul que tous les autres astres réunis, qui produit par le choc la lumière et la chaleur; aussi le soleil est-il pour Aristote le grand régulateur, générateur et destructeur de toutes choses.

L'idée d'espèce dans Aristote. Quoique Aristote ait fortement combattu les pythagoriciens, qu'il ait supprimé de la science l'idée de molécule et de vibration, et toutes les théories musicales, il comprend l'espèce à la façon égyptienne, comme la fait comprendre une corde vibrant à la fois autour de chacune de ses parties aliquotes, et pou-

vant toujours être considérée comme la partie aliquote d'une corde plus grande. Il n'admet, *à priori*, comme réelles que les deux existences que tout philosophe est bien forcé d'admettre sous peine de se taire, sa propre existence et celle du monde extérieur considéré dans son ensemble, de l'immense animal dont tous les êtres particuliers sont les phénomènes. Entre le monde et le philosophe, il y a la série des espèces qui les unissent. En multipliant l'idée de lui-même, il arrive à la famille, à la cité, à la nation, à l'homme en général, au mammifère, au vertébré, à l'animal, à l'être simplement vivant, enfin à l'espèce suprême, qu'il appelle Dieu, dont l'animal, le végétal et le minéral ne sont que des races, et qui les contient toutes sans être aucune d'elles. En se divisant lui-même en espèces plus restreintes, il arrive au système cérébral ou logique, système osseux, sanguin, etc., et en subdivisant chacune de ces espèces en espèces plus restreintes, il trouve au fond de toutes les quatre espèces élémentaires différenciées par un mouvement naturel spécial. Au-dessous de l'idée des quatre espèces élémentaires, il n'y a plus que la matière première absolue, les points matériels formant un tout continu et immobile, auxquels

ne serait appliquée aucune force. L'existence de pareils points est-elle admissible? En ôtant à un point matériel toute virtualité propre, ne le faisons-nous pas rentrer dans le néant? L'idée de matière n'est-elle pas une simple abstraction? et si elle est une simple abstraction, quelle est la réalité dont nous l'avons abstraite?

L'idée de matière dans Aristote. — Pour saisir l'idée d'Aristote sur la matière, il faut se rappeler que non-seulement matière (ὕλη) signifie, en grec comme en français, matière logique et matière physique, matière de nos discours, de nos pensées, et matière de la nature; mais que ces deux sens, qui pour nous ne sont pas tout à fait identiques, sont en grec complètement identiques. Cela tient à ce que νόησις veut dire à la fois pensée, engendrement, création, comme en français le mot *conception*. Pour Platon et Aristote, qui se figurent le monde comme le cerveau type, comme l'animal parfait réduit à sa tête, cette identité est nécessaire. Enfin, il faut se rappeler que le mot δύναμις doit être traduit indifféremment en français par force, pouvoir, possibilité, possible, vertu, virtualité.

Selon Aristote, toutes les fois qu'un être, un objet réel, animal, végétal, substance chimique, se

présente à nous, nous ne pouvons le saisir en lui-même : tout ce que nous saisissons c'est l'effet qu'il nous produit. C'est cet effet que nous représentons, en lui attribuant un visage, une espèce. L'espèce est la manifestation de cet être en nous, son action sur nous. Mais en même temps nous sentons que cet être existe en dehors de nous, qu'il reste ce qu'il est sans nous, que son existence est possible indépendamment de l'effet qu'il nous produit actuellement ; c'est cette idée que nous représentons en lui attribuant une matière. Matière, espèce, pures abstractions; les êtres sont parfaitement uns et indivisibles, la matière est l'être en possibilité, en force, en virtualité, en puissance δύναμει ; l'espèce est l'être en effet, en action, en exercice, en actualité, en activité, en manifestation, ἐνεργεια. Mais en considérant un même objet nous y découvrons toute une hiérarchie d'espèces, nous y découvrons donc aussi toute une hiérarchie de matières, à chaque nouvelle espèce que nous lui attribuerons correspondra une nouvelle matière. Enfin, quand nous arrivons à l'espèce suprême, à Dieu, et que nous nous demandons quelle matière il faut lui attribuer pour qu'il devienne à nos yeux l'être suprême, la réalité suprême, le monde, nous comprenons que cette

matière est la matière première. Dieu est l'être suprême en activité, en actualité; la matière est l'être suprême en puissance, en virtualité, c'est la force première, abstraction faite de son effet nécessaire, de l'effet immédiat sans lequel elle ne serait pas la force première.

Le dieu d'Aristote. — Aristote se demande ensuite en quoi consiste essentiellement cette activité de l'espèce suprême, de Dieu. L'activité divine ne peut être autre que la conception, νόησις (pensée et création), mais vers quel but tend cette conception? Dieu, qui est la continuité des points matériels et l'éternité, la simultanéité infinie, est au-dessus du temps et de l'étendue, qu'il n'engendre que médiatement. Il ne conçoit pas à notre façon des phénomènes et des êtres distincts les uns des autres en des points, en des instants séparés. Il ne conçoit qu'un phénomène et qu'un être éternel lui-même, lui le νόος, le principe concevant, et il se conçoit constamment et invariablement. Tous les phénomènes et êtres secondaires s'ensuivent médiatement, sans qu'il les connaisse et s'en préoccupe en aucune façon. Dieu conçoit, dit Aristote, et sa conception est *la conception du principe concevant* (νόησις νοῦς).

IV

THÉOLOGIE ALEXANDRINE

La théologie alexandrine, fondée sur le dogme de la trinité, qui est devenue la théologie chrétienne dès que le christianisme judéo-hellénique de saint Paul devint le christianisme purement hellénique, est sortie d'une synthèse ou plutôt d'un synchrétisme entre Platon et Aristote, accompli sous l'influence de plus en plus dominante de la cosmographie et de l'astrologie.

Le cinquième corps d'Aristote devint le corps surnaturel, le corps divin, le corps indivisible; par opposition aux corps naturels et sublunaires divisibles en leurs éléments; il fut assimilé à l'empyrée pythagoricien, au fluide éthéré des Chaldéens, et fut appelé l'Ame ou Esprit universel. Hipparque ayant découvert la précession des équinoxes ou mouvement propre de la sphère étoilée, on fut forcé d'admettre, au delà de la huitième

sphère ou huitième ciel aristotélique, une neuvième sphère entièrement invisible et cause première du monde. Ce type premier des mouvements célestes fut appelé le Premier, l'Un et le Père. Il fut assimilé d'une part au Parfait de Platon, ou Dieu concevable et non encore accessible aux sens, et d'autre part au dieu d'Aristote qui se conçoit lui-même, puisqu'il n'y a au delà et au-dessus du neuvième ciel aucun principe de mouvement. Par cette conception (νόησις) continuelle de lui-même, le Père conçoit le *Nous*, le Logos, le Verbe, qui est à la fois le système des mouvements du ciel et des mouvements de la parole, le principe conjugant. Père, Fils, Esprit, ces trois dieux n'en forment qu'un, car l'Esprit ou corps indivisible et surnaturel n'est autre que la substance commune au Père et au Fils.

La sphère des constellations, le huitième ciel où Platon avait vu les symboles des types infinitifs de nos idées, des concepts, des concevables (νουμενα, νοητα) devint le monde des puissances et des vertus célestes, des dieux intermédiaires ou anges, divisés en deux grands ordres susceptibles des sous-divisions; ceux du zodiaque, qui restent toujours au-dessus de l'horizon, et les démiurges, qui, suivant l'ordre des temps, parais-

sent ou disparaissent du ciel. Le premier ordre, qui est le plus élevé, préside plus spécialement aux mouvements célestes, l'autre à la génération sublunaire, à la mixture des éléments, à la naissance et à la mort des animaux et des hommes. Ptolémée, dans son livre des *Significations*, nous a laissé un témoignage de l'importance que les alexandrins accordaient aux démiurges, grands ouvriers des choses d'ici-bas.

Cette théologie est commune aux Pères de l'Église [1] et à ces philosophes mystiques tels que Iamblique, Porphyre, Julien, Salluste, que nous appelons si bizarrement des païens, sous prétexte qu'ils ont lutté contre le christianisme. Si le paganisme est le polythéisme, ces mystiques croyaient en un seul Dieu en trois personnes. Ils étaient même en ce qui concerne la trinité plus orthodoxes que les ariens, car ils croyaient en trois personnes égales, et Julien assistant au concile de Nicée eût voté avec les athanasiens. Si le paganisme représente l'idée des cultes populaires et locaux, des cultes de pays, dans leur opposition à l'envahissement d'une doctrine universelle planant au-dessus des différences de nations et de cli-

[1] *V.* fin du volume les traductions comparées de Julien, de saint Athanase et de saint Basile.

mats, ces mystiques ont rêvé toute leur vie de mettre aux pieds de la très-sainte trinité les innombrables dieux des nations, transformés en dieux intermédiaires, en anges, en démiurges.

Nous nous servirons, dans le courant de cet ouvrage, non des mots païens et chrétiens avec lesquels il est impossible de rien comprendre aux révolutions du quatrième siècle, mais des mots dont se sert Julien ; nous dirons les galiléens et les hellènes, indiquant par là non les habitants de la Galilée ou de la Grèce, mais ceux qui s'appuyaient sur les Évangiles, et ceux qui faisaient leur Bible d'Homère, d'Hésiode et d'Orphée.

On donnait dans les premiers siècles le nom de chrétiens à une foule de sectes, telles que les manichéens, que nous n'appelons plus chrétiennes, et le mot chrétien aussi bien que le mot païen prête à mille confusions.

V

APPORT DE CHAQUE RACE A LA CONSTRUCTION DU CHRISTIANISME

Nous avons maintenant réuni tous les éléments qui permettent de distinguer l'apport de chaque race à la formation du christianisme. Nous pouvons le construire historiquement.

Apport de Sem. — Le seul des enfants de Sem qui ait influé directement sur le christianisme est Israël. Les Israélites ne sont point des sémites pur sang, ainsi que le prouve leur nez de mouton, si différent de celui des émirs bédouins, seuls sémites pur sang. Les filles de Cham ont passé par là. Dans ses mœurs et sa religion comme dans son visage, Israël a subi l'empreinte de Cham à une haute antiquité. Mais c'est cette empreinte qui a fait sa grandeur, car il a su s'assimiler l'élément chamitique, réagir à temps contre lui, et ne pas perdre l'esprit de Sem, tout en bénéficiant de

l'écriture, de la conception des espèces, de l'agriculture et de tant d'autres inventions chamitiques.

L'apport d'Israël au christianisme se réduit exclusivement au dogme du Messie. Le Messie israélite tel que l'ont compris les prophètes et tel que le comprennent encore aujourd'hui tous les Israélites intelligents est d'ailleurs entièrement différent de celui des chrétiens; c'est sous l'influence palestinienne et chananéenne, et non judaïque, qu'il est devenu peu à peu le Messie chrétien.

Le Messie des prophètes n'est pas un homme, il n'a pas un corps de chair; c'est un type divin, c'est l'idée d'Israël triomphant et de Jérusalem devenant la capitale spirituelle du monde. Ce dogme s'est formé très-clairement et très-simplement, comme tout ce qu'enfante Sem.

Ce fut pour Moïse et les autres chefs des Bene-Israël une rude besogne que de persuader à la tribu de quitter la grasse terre d'Égypte pour aller chercher en Asie un avenir incertain. Le gros des Israélites se plaisaient fort dans le plus beau pays du monde et au milieu de la plus splendide des civilisations. Payer l'impôt et la corvée leur était léger. Ils aimaient à fréquenter les temples ma-

gnifiques, à y adorer les statues d'or du dieu Apis, à y entendre les orgues et les symphonies. Ils se plaisaient à voir danser sur un rhythme savant les chastes Nubiennes couleur de feu, et ils les prenaient pour épouses. Ce fut justement pour arracher leurs enfants et leurs serviteurs aux séductions de la vie égyptienne que les chefs israélites, entraînés par un homme de génie, décidèrent le retour de la tribu en Asie. Ils voyaient autour d'eux les chamites et les sémites se croiser, et les deux races s'abâtardir l'une par l'autre, les langues, les idées, les cultes devenir informes et confus ; ils renoncèrent au présent en but de l'avenir; ils reprirent pendant quarante ans la vie nomade, quittant le Nil pour le désert aride où le Tout-Puissant seul pouvait leur donner de l'eau. Il leur en donna, et dès lors l'hégire israélite devint à jamais, pour tous les Israélites bien pensants, le gage d'une alliance particulière et spéciale entre Dieu et Israël, la preuve de l'incontestable supériorité d'Israël, non-seulement sur Cham et Japhet, mais sur tous les autres rameaux de la race sémitique. Israël seul écrivait, possédait dans l'arche les archives de Sem, le dogme de la lumière immatérielle et du rayonnement parfait. Aussitôt le monothéisme se transforma en dithé-

isme, Israël devint le fils et l'apôtre de Dieu, seule image, seul reflet complet de son père. Les juifs n'ont jamais connu d'autre fils de Dieu. Plus Israël fut humilié, bafoué, asservi, traîné en captivité, plus les gentils coupèrent sa robe en morceaux et se la partagèrent, plus l'enthousiasme des voyants (des prophètes) augmenta. Contre Ninive, Babylone, Antioche et enfin Rome, étendant sur mille peuples une domination toute brutale, ils célébrèrent Jérusalem, temple du Très-Haut, et Israël initiant à la religion de Sem tous les peuples à genoux devant son incontestable supériorité.

Tel est le vrai Messie des prophètes; mais une telle religion ne convient qu'à des héros. Dès qu'Israël de tribu nomade devint une nation agricole et florissante, la plupart des Israélites abandonnèrent la pureté des croyances primitives, mélangèrent leur langage et leur sang avec les Chananéens. Seules quelques familles de la tribu de Juda conservèrent et conservent encore le feu sacré, attendirent et attendent encore le jour où l'humanité tout entière se rangera volontairement à la loi de Moïse. Dans les bourgades de la Palestine, et pour le plus grand nombre des Israélites, le Messie était devenu, dans le premier siècle

avant notre ère, un Dieu incarné, un nouveau David, un nouveau Machabée, roi des Juifs, chef militaire devant faire passer l'empire du monde de Rome à Jérusalem. Bien que le Messie tel que l'ont compris les chrétiens soit bien différent du vrai Messie israélite, on peut dire cependant que c'est le Messie israélite qui est le fondement seul invariable du christianisme et sa caractéristique, car, dans le Messie tel que l'ont compris les prophètes, est l'idée nettement exprimée de la distinction du temporel et du spirituel, est l'idée qu'en dehors et au-dessus de l'État, il y a une association libre entre les hommes : l'Église, qu'en dehors de la société civile et des engagements avec les hommes, il y a la société religieuse et les engagements avec Dieu.

Apport de Cham.—Le principal apport de Cham est la légende de la résurrection des corps et de la fin du monde, qui en se soudant à la légende du Messie fut tout le christianisme judaïsant. C'est Cham qui a apporté partout l'idée d'espèces se superposant les unes aux autres sans se détruire, s'engendrant l'une l'autre, espèces vivantes, notes de musique, périodes astronomiques ; c'est là la conception primordiale de Cham. Appuyé sur des calculs chronologiques plus ou moins exacts, le

bruit se répandit en Égypte, dans le premier siècle avant notre ère, que la grande période cosmique, dont nous avons parlé, était achevée et que les momies allaient commencer à ressusciter. Dans l'état de malaise où se trouvait alors l'Orient sous la domination romaine, cette croyance se répandit rapidement hors d'Égypte, en Syrie, en Palestine, puis dans tout l'empire, en se diversifiant à l'infini dans le détail.

Outre la résurrection des corps et la fin du monde, Cham a apporté au christianisme tout le culte, tous les mystères et les sacrements. On ne trouve ni dans le Rig-Véda, ni dans Homère, ni dans les parties anciennes de la Bible, dans toutes les œuvres pures de Japhet et de Sem, rien qui puisse être comparé à des cérémonies comme celles, par exemple, de la semaine sainte. On n'y trouve que le culte simple et tout extérieur qui convient à des nomades ou à des héros à moitié nomades, qui ne connaissent ni l'écriture ni la gamme, ni l'architecture ni la sculpture monumentales. Au contraire, dès le début, Cham écrit, note, sculpte, bâtit des temples immenses, creuse des cavernes pour y célébrer des cérémonies mystérieuses à la lueur des cierges. Japhet débute par la poésie parfaite, Sem par la poésie impar-

faite du psaume: tout le culte primitif n'émeut que l'esprit; tout le culte chez Cham, qui parle mal, est destiné à émouvoir les sens. Cham, qui a fondé toute sa civilisation sur les symboles dessinés, sculptés, mimés, a inventé nécessairement le premier tous les grands symboles religieux, les mystères et les sacrements. Toute la religion égyptienne se réduit comme son écriture à faire passer devant les yeux des fidèles une série d'hiéroglyphes, d'énigmes, de pantomimes; en dehors de la symbolisation, nulle métaphysique abstraite: le symbole fait si bien corps avec l'idée que celui qui n'a pas vu les symboles ne peut comprendre les idées. A l'entrée des temples et des cavernes est le sphinx, symbole de la perfection obtenu par la soudure des trois plus belles espèces animales, homme par la tête, taureau par l'encolure, lion par la croupe et la griffe. Dans l'intérieur, on adore le taureau-type, le dieu Apis, symbole de l'agriculture, et par suite de la fécondité, du Nil qui engendre la fécondité, de l'équinoxe qui amène l'inondation du Nil; on adore Osiris à la tête d'épervier, symbole du rayonnement solaire et de la période annuelle, de l'alternative des travaux agricoles et des saisons; on représente par la pantomime l'histoire de l'épi, son semage,

sa germination et sa moisson ; on raconte la naissance d'Osiris à l'équinoxe d'hiver; sa vie est l'été, sa mort est l'automne; alors Isis, sa mère et son épouse, reine des moissons et des fruits, l'appelle et le cherche en pleurant. Puis viennent sa descente sous terre et sa résurrection. Les mystères égyptiens, exprimant tous des alternatives de ce dieu universel qui s'appelle la vie, sont aussi nombreux dès le début que les signes hiéroglyphiques qui couvrent les murailles égyptiennes ; ce sont ces signes et leurs multiples groupements en mouvement et faisant spectacle. Les fidèles qui assistent à ces mystères y sont à la fois spectateurs et acteurs, s'agenouillent et se lèvent ensemble, baisent les symboles, se les passent de main en main, reçoivent des sacrements. Les mystères et les sacrements égyptiens, qui dès les premiers contacts entre Japhet et Cham passèrent dans les pays grecs, où ils reçurent le cachet riant et poétique du polythéisme grec, passèrent dès le premier siècle dans le culte chrétien, soit directement, soit sous leur forme grecque, où ils reçurent le cachet surnaturel, anthropomorphiste et spiritualiste propre au christianisme. Les mystères qui jusque-là n'avaient célébré que la naissance, la mort, la descente sous la terre et la

résurrection de la vie universelle, célébrèrent la naissance, la mort, la descente sous la terre et la résurrection de Jésus-Christ, Verbe incarné; les sacrements, qui jusque-là n'avaient initié les fidèles qu'aux mystères de l'âme du monde, les initièrent aux mystères de l'âme humaine.

Apport de Japhet-Hellen. — Nous avons vu que tout ce qui dans le christianisme est trinité, théologie, et généralement scolastique et science raisonnée, vient des Grecs. L'esprit hellénique enfanta aussi un dogme d'abord tout philosophique, mais qui dans le christianisme est devenu populaire : le péché originel. Les juifs ne savent trop s'étonner des conséquences énormes que les chrétiens ont tirées de la fable de la pomme, légende d'origine égyptienne imitée du mystère d'Isis, qui aux yeux des juifs n'a pas plus d'importance, dans l'ensemble de leur religion, que la fable de Proserpine jetée aux enfers pour avoir cueilli la fleur du narcisse n'en avait autrefois dans l'ensemble de l'ancienne religion des Grecs, qui l'avaient prise à la même source. L'idée que cette vie est une chute et une punition, et non un adorable bienfait dont il faut remercier Dieu chaque jour, n'entrera jamais dans la tête de Sem. Elle n'a pas pu se souder à l'islam, bien qu'elle y soit entrée

officiellement. C'est là une conception toute philosophique, et il n'y a eu jusqu'ici de philosophie dans l'espèce humaine que chez Japhet, et parmi les rameaux de la race japhétique que chez les Grecs, la philosophie de tous les autres peuples européens n'étant que le développement, sans renouvellement de base, de la philosophie grecque, à moins qu'elle n'en soit la caricature.

C'est Platon qui le premier, pour expliquer commodément l'origine des idées, a eu recours à la supposition d'une vie antérieure de l'âme dans l'empyrée; il présente cette vie antérieure comme supérieure à la vie présente, mais sans trop y croire; c'est pour lui affaire de dialogue élégant et de méditation riante, une hypothèse à laquelle il renoncera demain pour une autre qui lui agréera plus. Mais les néo-platoniciens d'Alexandrie ont peu à peu alourdi l'idée du maître, à mesure que la vie devenait moins agréable dans la société romaine, les langues plus confuses, les cerveaux plus faibles. Ils sont arrivés peu à peu à cette doctrine désolante et laide que la Divinité nous a donné une vie qui est un non-sens, qui ne peut être en aucun cas un épanouissement et une joie continue, quelque sage, juste, intelligent et bien portant que nous nous efforcions d'être, et

qui doit nécessairement être suivie d'une contre-partie dans une région chimérique et qu'il nous est impossible de concevoir. Cette doctrine, en se soudant à la légende chrétienne, devint un des fondements du christianisme par sa liaison étroite avec le dogme de la rédemption, et on ne peut l'éviter qu'en acceptant le dogme de la prédestination.

Apport de Japhet iran. C'est l'esprit iranien qui a apporté dès l'origine au christianisme le germe du dogme de la prédestination, qui avec Luther est devenu tout le christianisme allemand. On le trouve déjà tout entier dans les doctrines obscures du manichéisme. C'est une transformation de l'ancienne religion iranienne dans ces trois rameaux, perses, mèdes, germains; une transformation de la lutte éternelle du bien et du mal, des bons et des mauvais génies; en naissant l'homme est déjà élu ou réprouvé.

Apport de Japhet latin. L'esprit latin n'a pas plus inventé en théologie et en métaphysique qu'en poésie et en art, il a tout dérobé aux Grecs, après le bon le mauvais, mais il a apporté au christianisme l'apothéose, qui y est devenue la canonisation, et les patrons, c'est-à-dire l'idée de transformer peu à peu les anciens dieux païens

protecteurs des cités, des quartiers, des *pagus*, des eaux thermales, en saints, par de légères transformations dans leur culte, leur légende et leur nom, afin de concilier la religion nouvelle avec les habitudes anciennes. Enfin l'esprit latin a apporté au christianisme l'idée catholique, l'idée de l'Eglise romaine remplaçant l'empire romain, ayant ses légats, ses préfets, ses sous-préfets, ses prétoires, son droit écrit, ses juges, son monarque absolu, son sénat, et ses armées de religieux marchant à la conquête du monde.

VI

L'HELLÉNISME

Après avoir exposé la formation du christianisme, il me reste peu de chose à ajouter dans cette introduction sur l'hellénisme, qui fait le sujet de ce livre. Je dirai seulement ici que cette religion ne différait ni par le dogme de l'incarna-

tion, ni par celui de la rédemption, ni par la morale, ni par la théologie du christianisme athanasien, qui depuis est devenu le seul christianisme orthodoxe. C'était ce christianisme moins le nom du Christ, ce christianisme où le Verbe incarné s'appelait Iacchus et Attis, et cela sans que l'hellénisme ait eu besoin de copier le christianisme, mais parce qu'il était sorti du même ensemble de circonstances linguistiques et politiques.

Pour le dogme de l'Incarnation et de la Rédemption, je renvoie à la citation de Salluste qui est à la fin du volume et aux dernières paroles de Julien, tirées de son discours sur la *Mère des dieux*. Pour la morale, ce qui nous empêche d'ordinaire de voir l'identité de la morale galiléenne du quatrième siècle avec la morale hellénique de ce même siècle, c'est que nous disons : *La morale apportée au monde par le christianisme*. On n'apporte pas de morale au monde dans un livre, on n'accomplit pas de révolution en morale par le triomphe d'une doctrine ; la morale d'un temps n'est pas susceptible d'une création idéale, c'est une résultante de l'ensemble des mœurs. La morale qui éclate dans les tragédies d'Eschyle est la justice héroïque, parce qu'au temps d'Eschyle Athènes était une cité libre et une cité héroïque.

La morale qui éclate dans l'*Exode* et le *Livre de Job* est la simplicité sublime, parce que la vie des nomades ou des peuples qui, déjà sédentaires, ont conservé toutes les habitudes des nomades, est simple et sublime. La morale qui éclate dans tous les livres des premiers siècles, sans distinction de sectes, est touchante et mesquine, parce que tous les cœurs étaient attendris et brisés par la dureté des temps, les cerveaux malades, les langues et les idées confuses, et qu'au lieu de l'héroïsme antique qui évite le martyre en triomphant des faits qu'il sait juger, on ne savait plus comprendre que la vertu qui se résigne à les subir sans les juger.

Enfin pour l'identité de la trinité de l'hellénisme avec celle du galiléisme, je parle bien entendu de l'identité du dogme de la trinité tel que le concevait Julien l'Apostat et tel que le concevait saint Athanase, tel que celui-ci l'a fait triompher et rendu orthodoxe au concile de Nicée, tout cosmographique et frais encore du synchrétisme de Platon et d'Aristote[1]. Car depuis, la trinité catholique a changé deux fois, une fois avec saint Thomas d'Aquin et une fois avec Malebran-

[1] *V.* fin du volume.

che, cette seconde transformation n'ayant eu d'importance qu'en France, puisque la plus grande partie du clergé italien, et entre autres notre saint-père actuel, est restée thomiste.

L'ignorance monstrueuse du moyen âge en cosmographie, l'éclipse totale de l'arithmétique et de la géométrie anciennes, ne tardèrent pas à rendre incompréhensible le dogme de la trinité. Le christianisme s'était réduit à l'adoration de Jésus-Christ, de Notre-Dame et des saints, tous dieux de chair; aucune idée pure à adorer. Thomas d'Aquin ayant eu entre les mains les ouvrages quelque peu défigurés et incomplets d'Aristote y trouva les racines facilement saisissables de la trinité chrétienne. Dieu, l'essence ou substantif suprême, est composé comme toutes les autres essences d'une matière et d'une forme ou espèce; sa matière, son essence en possibilité, en virtualité, est le Père; son espèce, son essence en activité, en manifestation continue, est le Fils; enfin le lien mystérieux et toujours présent qui unit cette matière à cette espèce, cette virtualité à cette activité, pour en faire le corps surnaturel, est l'Esprit.

Quand Galilée eut supprimé la physique et la logique scolastiques, la trinité chrétienne se trouva entraînée dans le naufrage. Descartes, par la

forte réaction monothéiste qu'il fit en philosophie comme en physique, vint à son secours. Pour Descartes il n'existe au monde qu'une force, c'est la volonté de Dieu, faculté tellement omnipotente qu'elle précède tout en Dieu, même la raison: « Si les angles d'un triangle sont égaux à deux droits, dit-il, et si deux et deux font quatre, c'est que Dieu l'a voulu. » Malebranche, élève chrétien de Descartes, adoucit la doctrine de son maître pour en reconstituer la trinité. La volonté de Dieu fut le Père, la raison ou loi universelle fut le Fils, l'amour divin qui avait réalisé cette loi dans l'univers fut l'Esprit.

C'est donc à la trinité d'Athanase seule qu'est identique la trinité hellénique.

Mais si l'hellénisme n'était inférieur, ni par la morale, ni par le culte, ni par la théologie au christianisme, d'où vient qu'il n'a pu lutter avec lui?

Cela tient à deux causes secondaires en apparence, capitales en réalité : 1° La religion hellénique était la religion officielle de l'empire, attachée à l'empire et comprise par tous ses membres comme telle, n'ayant d'autre souverain pontife que l'empereur; elle devait vivre et périr avec l'empire, et l'empire romain devait périr. Cet hellé-

nisme du quatrième siècle qu'on appelle si improprement paganisme, fut au contraire tué par les *pagus* qui voulaient réagir contre l'unité factice de l'empire, reconquérir leur individualité propre, et qui trouvèrent dans le culte des saints chrétiens un moyen facile d'adorer de nouveau leurs anciennes idoles locales, à la place des dieux aristocratiques de Virgile et des dieux parfaits d'Homère. 2° Les chefs du néo-hellénisme, qui interprétaient Homère et Hésiode avec la même subtilité que les Pères de l'Église mettaient à l'interprétation de la Bible[1], initiés au vrai sens de l'hellénisme par le recueil des hymnes orphiques, qui, depuis les beaux temps de la Grèce, n'avait jamais été interrompu, et qui était comme un miroir des transformations de la mythologie grecque, surent bien y trouver le monothéisme mais non l'évhémérisme : ils se refusèrent toujours à adorer le Verbe incarné dans la nature, comme un personnage historique.

Or l'évhémérisme est une conséquence fatale de la corruption des langues. Pour les hommes primitifs, pour notre père Japhet, comme pour Sem et pour Cham, qui savent qu'il n'y a au fond

[1] V. fin du vol., dernière note.

de la parole humaine qu'une douzaine de radicaux qui, en se développant et se mariant, arrivent à exprimer toutes les nuances possibles de l'âme humaine, il n'y a dans l'univers d'autres réalités que les idées-mères; au contraire les corps visibles, celui d'un homme, d'un chien, d'un arbre, ne sont qu'une réalité accidentelle et sans intérêt, due au mouvement et à la virtualité des idées-mères. Les hommes du moyen âge, au contraire, c'est-à-dire les peuples qui, comme nous, ne savent plus parler, s'imaginent que les corps visibles sont les seules réalités et qu'au contraire les idées génératrices et destructrices des existences sont des abstractions, ils ne peuvent donc plus adorer les idées. Mais comme l'idolâtrie est le fond du cœur humain, leur cerveau malade se tire du dilemme en adorant des corps humains dans lesquels ils rêvent que les idées sont incarnées. Leur dieu s'évanouit s'ils ne sont sûrs, qu'il a vécu sur la terre à un certain moment, dans un certain pays.

Cette tendance évhémeriste, cette transformation des types en prophètes et en saints, est universelle, on en note le progrès chez chaque peuple à mesure que son langage se désorganise, et lui fait croire qu'il y a d'autres parties du dis-

cours que les verbes. C'est elle qui du bramanisme a fait sortir le bouddhisme, du judaïsme, le galiléisme et plus tard l'islamisme.

En ne voulant pas se soumettre à cette loi, les chefs de l'hellénisme se sont condamnés à l'insuccès; mais c'est ce parti pris qui les élève au-dessus de leurs rivaux.

JULIEN L'APOSTAT

I

L'AMOUR PLATONIQUE, LA GRANDE DAME, L'EUNUQUE

Mort de Constantin. — Massacre des Flaviens. — Civilisation gréco-orientale ou byzantine.—L'art, les costumes, les mœurs au temps de Julien. — Digression sur l'amour platonique, différence capitale entre l'homme de la cité antique et l'homme moderne. — L'eunuque précepteur, l'eunuque favori, l'ennuque pourvoyeur. — Constance, son caractère; influence des eunuques sous son règne. — Mariage de Constance avec Eusébie.

Constantin le Grand aimait ses neveux et il avait dessein de les admettre avec ses fils au partage de l'empire. Il semble qu'il ait compris que l'empire romain était trop grand et trop hétérogène pour conserver l'unité de son administration comme de son gouvernement, et qu'il fallait le partager, d'après la diversité des nationalités et des langues, en un grand nombre de royautés distinctes, unies seulement par

une religion commune, ainsi que cela eut lieu au moyen âge. Mais, par une inconséquence bien naturelle, en même temps qu'il désirait pour l'avenir cette division, il crut que de son vivant la civilisation romaine pouvait prospérer et se conserver dans son unité, et il n'accorda à ses héritiers futurs que des titres et des honneurs sans puissance réelle. Aussi, dès que la nouvelle de sa mort se répandit dans Constantinople, Constance, le seul de ses trois fils qui se trouvât alors dans la ville; excita sourdement les fureurs des soldats qui, pour prévenir les guerres civiles et pour assurer aux enfants du grand empereur la succession paternelle, envahirent les maisons des Flaviens et les massacrèrent au nombre de neuf, tant neveux que frères de Constantin.

Deux membres de la maison impériale, deux frères, Gallus et Julien, furent seuls exceptés; leur jeunesse les sauva. Tous les deux devaient un jour faire repentir Constance de sa *générosité*, et lui montrer qu'il avait agi avec imprudence en ne les comprenant pas dans le massacre général de sa famille. De tels massacres, en effet, étaient devenus une *nécessité* à l'avénement des empereurs. Pour laisser vivre à côté de lui, sans danger pour l'État, des princes de son sang, il eût fallu au souverain une grandeur et en même temps une habileté surhumaines. Leur emprisonnement, la confiscation de leurs biens, les persécutions qu'ils subissaient, en faisaient les chefs naturels de tous les mécontents; et si, au contraire, le monarque

leur donnait un gouvernement et des honneurs dignes de leur rang, il fallait qu'il eût un passé de gloire derrière lui et une franchise continue de procédés qui leur ôtassent toute idée de rébellion, en leur ôtant toute crainte pour leur sûreté personnelle et toute espérance de succès.

Telle était la position qu'avaient faite aux empereurs les réformes de Dioclétien et de Constantin. Ils avaient tué les formes républicaines; ils avaient augmenté le prestige du trône en l'environnant de domestiques hiérarchisés; ce prestige devait tourner au profit des princes du sang. En faisant de la cour des Romains une cour d'Orient, ils avaient soumis l'empire aux exigences des monarchies d'Orient.

Ces réformes et la fondation de Constantinople n'avaient fait du reste que constater la révolution accomplie depuis longtemps dans les mœurs. A la civilisation gréco-romaine des Antonins succède la civilisation gréco-orientale. L'idéal des princes s'est déplacé. Tandis que les Antonins agissaient avec le sénat comme les dictateurs de l'ancienne république, chargés d'un despotisme temporaire pour le salut de l'État, tandis qu'ils s'efforçaient de faire revivre les Scipions et les Fabricius, l'idéal des monarques byzantins sera le même que celui des Ptolémées et des Antiochus : la magnificence dans les divertissements, les habits, les domestiques et la protection des lettres inoffensives. Les mœurs publiques ont achevé de disparaître; tous ceux qui se mêlent de gouverne-

ment et d'administration ne sont plus que des employés, des gens en place. Le pouvoir, moitié civil, moitié religieux, des pontifes païens et chrétiens, conserve seul quelque chose de l'ancienne dignité municipale.

En même temps les mœurs privées sont devenues, non plus chastes et plus dignes, mais plus douces et plus tendres. La vieille dureté romaine n'est plus nulle part dans la famille; exceptionnellement les haines et les crimes se rencontrent chez les grands; mais en général les rapports du mari avec sa femme et du père avec ses enfants ont acquis ce charme et cette intimité que les anciens Romains eussent trouvés honteux. Marc-Aurèle seul avait su unir l'héroïsme ancien au sentiment de la famille moderne. Après lui on ne trouve plus que des apologistes prétentieux du passé, ou des hommes de mœurs nouvelles auxquels l'ancien esprit est complétement étranger.

L'esprit nouveau emporte tout et se traduit dans les arts et les coutumes avec une force irrésistible. C'est d'abord l'architecture énorme, surchargée, disparate. Les maisons étagées sur les collines de Constantinople, l'immense palais des empereurs présentent, sans nécessité pour la construction, des façades de colonnes pillées à tous les temps et à tous les pays. Ici, la grâce simple de l'attique; là, les ciselures admirables de Palmyre; à côté, des blocs à peine dégrossis, des monolithes de granit et de porphyre, des marbres

veinés, rouges, jaunes et verts, surmontés de chapiteaux d'or mat, des dômes bariolés, des frises et des plafonds surchargés de lourdes rosaces, des lits et des siéges à colonnes en spirale, lourds comme des monuments. Et, partout rappelée, à l'intérieur, à l'extérieur, la sphère bleue étoilée, symbole de puissance et de perfection. En sculpture, en peinture, les figures apocalyptiques, les griffons, les taureaux à tête d'homme, les oiseaux fantastiques, les personnages disproportionnés remplacent le type humain, qu'on méprise et que bientôt on ignore. Le buste et la médaille, rendus jadis avec un modelé si sûr, interprétés avec tant de largeur, deviennent des portraits exacts, d'une ressemblance désobligeante, puis des ébauches informes et des profils enfantins.

Les monstres et les ornements géométriques envahissent aussi les habits. Les princes portent des tiares assyriennes où sont fixés des nimbes d'or; aux étoffes de lin et de laine, teintes d'une seule couleur, succèdent des étoffes de soie légères comme le crêpe de Chine, couvertes de grosses perles rondes, et brodées du haut en bas avec une richesse et une invention bizarres. A. Marcellin dit des grands seigneurs de son temps : « Ils mettent leur honneur dans la hauteur insolite de leurs carrosses et dans la richesse de leurs habits. Ils succombent sous le poids d'un manteau qu'une seule agrafe retient au cou, si léger cependant que le souffle le ferait voltiger. A tout moment ils le relèvent, surtout du côté gauche, pour

faire voir les larges bordures de leur tunique et les formes variées des animaux qui y sont brodés. » On essaye en tout de ressembler aux femmes, on se met des perruques poudrées d'or, on a horreur de la barbe, on s'épile des pieds à la tête. De vieux sénateurs, fardés et les yeux peints, dans des poses nonchalantes, roulent à toute bride par les rues, entourés d'eunuques, de musiciens et de marmitons, poursuivis par la canaille qui célèbre leur bonne mine et leur munificence, et qui implore une invitation pour le prochain festin, ou au moins des reliefs à dévorer dans les cours et sous les portiques.

Cette imitation des parures et des allures de la femme indique l'admiration croissante pour le type féminin. Les anciens ne l'avaient admiré et adoré qu'autant que par sa force musculaire et ses aptitudes logiques il se rapprochait du type masculin; les modernes lui trouvent d'autant plus de charme qu'il s'en éloigne davantage. En même temps que la femme avait acquis dans la famille un charme plus intime, une influence plus continue et plus pénétrante, elle avait perdu son ancienne dignité de matrone. Sa mauvaise influence croissait avec la bonne. La séparation, si tranchée au temps de Démosthène, entre la femme légitime qui donne des enfants à l'État et garde la maison, et la courtisane qui satisfait les sens, n'existe plus. L'adultère, presque inconnu chez les républicains de l'Italie et de la Grèce, ou présenté avec un caractère fatal, va devenir le sujet favori des

légendes amoureuses. La femme a pour l'homme un prestige autrefois inconnu, elle devient l'idéal de ses sens, de son esprit et de son cœur. La grande dame sait confondre et combiner avec art ces trois genres de séduction; la conscience de l'homme se trouble et il ne sait auquel il s'est laissé prendre. A ce mélange hétérogène entre le sens du beau et le sens de la volupté, la volupté seule gagne et l'homme devient inhabile à jouir des beautés simples et franches. Dans l'ordre des beautés intellectuelles comme dans l'ordre des beautés physiques il lui faut du vague, de l'indéfini, du demi-voilé, il se défie de la vigueur de son imagination, il a peur que son idéal ne lui échappe en se précisant. A mesure que son imagination se dérègle, il acquiert le sentiment de l'indécent, et il trouve plaisir à ce qui est indécent. Quand Phryné, à la tête de Neptune, entrait dans la mer à la vue de tout le peuple, et en sortait tordant ses cheveux, les Athéniens éprouvaient à la voir un plaisir tout artistique, plus vif, mais du même ordre que celui qu'on éprouve à voir manœuvrer un beau cheval ou voguer un cygne. Quand Théodora, quittant ses riches vêtements et ses tissus de perles, représentait devant le peuple de Constantinople la fable de Léda ou du jugement de Pâris, il n'y avait plus qu'une satisfaction puérile donnée au libertinage d'une race énervée.

Ce type de grande dame intrigante, libertine, pleine de séduction de tout genre, dirigeant tout

dans l'État et embrouillant tout, régnant sur des peuples entiers, prenant au piége les rois barbares et les menant comme des enfants, pleine de sang-froid dans sa puissance, ne meurt en Orient qu'avec la venue des Turcs; en Occident, on le retrouve encore vivace au dixième siècle. Les mêmes causes qui avaient amené l'empire l'avaient fait naître, et il date d'Auguste, comme le remarque Montesquieu; toutefois, dans le haut empire, l'influence de la grande dame est encore en lutte avec un vieux reste d'héroïsme et d'orgueil patricien, ou, quand elle domine, c'est avec un caractère brutal et simple qui est encore antique par un certain côté; mais depuis la fondation de Constantinople, elle règne en souveraine; l'eunuque seul peut quelquefois lutter contre elle. Les races héroïques, les Grecs du beau temps, qui étaient Grecs non-seulement de langage et de nom, mais de sang, ne connaissaient pas ce type; il ne pouvait naître chez eux, ils l'auraient eu en haine et en mépris profond. Il diffère entièrement du type de ces femmes dont Aspasie est la personnification la plus célèbre et que les Grecs appelaient des *amies*. Démosthène dit expressément qu'elles donnent les voluptés de l'esprit, et il l'oppose aux courtisanes, qui donnent celles des sens. Quand Socrate les fréquentait, il ne cherchait auprès d'elles aucun libertinage, mais un charme pareil à celui qu'il trouvait auprès des jeunes gens. Leur éducation était calquée sur celle de l'éphèbe, expertes comme lui dans la gym-

nastique, dans les danses guerrières et sacrées, et dans ce que les Grecs appelaient la musique, c'est-à-dire dans la musique proprement dite, la poésie, la morale, la politique, l'éloquence; elles savaient comme les jeunes Grecs discuter sur l'origine des choses et leur nature intime. Ce type était une anomalie dans la société grecque, d'une rareté extrême. Platon, dans sa naïveté sublime, nous montre que de son temps l'idéal était généralement ailleurs que dans les *amies*. On le cherchait dans l'éphèbe, dont celles-ci n'étaient le plus souvent qu'une copie incomplète.

De nos jours on a abusé ridiculement du mot *amour platonique*. La passion moderne pour la femme, quelque spiritualisée qu'on la veuille, n'a rien de commun avec lui. L'amour platonique, dans le sens moderne de cette expression, suppose je ne sais quoi de vague et d'incertain, c'est une exception sans importance. Celui-là, au contraire, éclate au grand jour, en plein soleil, avec une précision et une sûreté de but qui en font la force sociale la plus utile à la cité, le plus grand excitant au bien et au beau. Le rêve de toute cité antique avait été de soumettre les cités voisines et d'étendre peu à peu sa domination sur l'univers. La profession des armes avec tout le développement poétique qu'elle comporte fut donc d'abord le seul idéal de l'homme libre. Mais cette conquête universelle qu'il fut donné aux Romains de réaliser, aucune cité grecque ne pouvait l'accomplir,

« à cause de la foule de petites peuplades analogues resserrées dans un étroit espace, qui, par des alliances, contre-balançaient l'influence d'une cité prépondérante. » Aussi, tandis que l'accroissement des richesses par la conquête et les querelles de leur partage furent, jusqu'à l'époque de l'influence grecque, la seule occupation et le seul idéal du citoyen romain, le citoyen grec, ne trouvant plus dans la guerre une occupation et surtout un idéal suffisant, fut contraint de s'en créer un autre. Les Grecs commencèrent donc à aimer et admirer, d'un amour désintéressé, les vertus propres au guerrier et au citoyen : l'énergie, qui fait supporter le froid, le chaud et les longues fatigues, et qui fait dompter les passions; l'héroïsme qui fait sacrifier la vie avec joie; le bon agencement des muscles qui unit la souplesse à la force; l'éloquence qui rend maître des esprits,— comme belles et bonnes en elles-mêmes indépendamment de toute utilité immédiate. Ils conçurent alors pour l'homme possédant ou faisant espérer qu'il posséderait toutes ces vertus, pour l'éphèbe habile aux arts du gymnase et à ceux des muses, une adoration qui acquit tous les caractères de l'amour et qu'ils nommèrent de ce nom. On voit déjà des traces de cet amour aux temps homériques, dans l'amitié de Patrocle pour Achille, dans l'annihilation volontaire de sa personnalité devant celle d'un être plus beau et plus grand; mais cet amour ne put devenir un sentiment général qu'au temps de Périclès, lorsqu'il devint une

nécessité. L'amour pour les vertus héroïques se complète alors par l'adoration du jeune homme pour celui qui lui a ouvert le monde des idées, le monde des formes invisibles dont les beautés visibles ne sont que l'image grossière. Alcibiade raconte ainsi pourquoi il est amoureux de Socrate : « En l'écoutant, je sens palpiter mon cœur plus fortement que si j'étais agité de la manie dansante des corybantes, ses paroles font couler mes larmes..... Je me suis souvent trouvé ému au point de penser qu'à vivre comme je fais ce n'est pas la peine de vivre.... C'est un homme qui me force de reconnaître que, manquant moi-même des biens essentiels, je néglige mes propres affaires pour me charger de celles des Athéniens. Il me faut donc malgré moi m'enfuir bien vite en me bouchant les oreilles pour échapper aux sirènes, si je ne veux pas rester jusqu'à la fin de mes jours assis à la même place auprès de lui. Pour lui seul dans le monde, j'ai éprouvé ce dont on ne me croirait guère capable, de la honte en présence d'un autre homme : or il est le seul devant qui je rougisse. J'ai la conscience de ne pouvoir rien opposer à ses conseils, et pourtant, de n'avoir pas la force quand je l'ai quitté de résister à l'entraînement de la popularité. Je le fuis donc; mais quand je le revois j'ai honte d'avoir si mal tenu ma promesse; et souvent j'aimerais mieux qu'il ne fût pas au monde, et cependant si cela arrivait, je suis bien convaincu que je serais plus malheureux encore, de sorte que je ne sais comment faire avec cet homme-là.

« ... Nous nous trouvâmes ensemble à l'expédition de Potidée, et nous y fûmes dans la même chambrée. Dans les fatigues, il l'emportait non-seulement sur moi en fermeté et en constance, mais sur tous nos camarades. S'il nous arrivait d'avoir nos provisions interceptées et d'être forcés de souffrir de la faim, comme c'est assez l'ordinaire en campagne, les autres n'étaient rien auprès de lui pour supporter cette privation. Nous trouvions-nous dans l'abondance, il était également unique par son talent pour en user : lui qui d'ordinaire n'aime pas à boire, s'il y était forcé, il laissait en arrière tous les autres buveurs; et ce qu'il y a de plus surprenant, nul homme au monde n'a jamais vu Socrate ivre... Fallait-il endurer la rigueur des hivers qui sont très-durs dans ces contrées-là, ce qu'il faisait quelquefois est inouï. Par exemple, dans le temps de la plus forte gelée, quand personne n'osait sortir du quartier, ou du moins ne sortait que bien vêtu, bien chaussé, les pieds enveloppés de feutre et de peau d'agneau, lui ne laissait pas d'aller et de venir avec le même manteau qu'il avait coutume de porter, et il marchait pieds nus sur la glace plus aisément que nous qui étions bien chaussés; au point que les soldats le voyaient de mauvais œil, croyant qu'il les voulait braver. » Alcibiade parle ensuite d'une qualité fort estimée des anciens, celle de rester parfaitement immobile pendant vingt-quatre heures, occupé à résoudre quelque problème philosophique ou scientifique; puis du courage avec lequel

Socrate lui a sauvé la vie, et du sang-froid qu'il montra dans la déroute de Délium. L'enthousiasme, la tendresse que ressentait un jeune Grec pour celui qu'il voyait doué d'éloquence, de philosophie et d'héroïsme, était si grand, que son affection avait toutes les délicatesses et toute la vivacité de celle que la femme seule nous inspire aujourd'hui; elle en avait donc aussi la jalousie, l'égoïsme et les folies. On voit dans le *Phèdre* que les amants aimaient à isoler celui qu'ils chérissaient pour en jouir davantage, à le détacher de ses parents et de ses amis, qu'ils trouvaient un plaisir dans l'embarras de ses affaires et dans ses infortunes, car c'était alors qu'il avait besoin de leur dévouement et qu'il s'attachait à eux davantage.

L'amour que le jeune homme ressentait pour l'homme fait doué de grandes qualités se changeait avec l'âge, quand lui-même était arrivé à la complète virilité, en amour pour les jeunes gens, soit que l'homme fait fût porté par un attrait irrésistible, comme l'était Socrate, à communiquer aux autres le feu sacré dont il brûlait, à dresser ces corps et ces âmes vierges aux grandes choses et aux grandes idées, soit que les formes grêles et veloutées des adolescents, leur esprit et leur sourire indécis éveillassent en l'homme fait des espérances illimitées, qu'il voulût par eux jouir d'une seconde fleur de jeunesse, qu'il désirât voir arriver ces jeunes êtres à la beauté physique et intellectuelle qu'il n'avait pu

atteindre, et qu'il refît en eux le rêve d'idéal qu'il avait cru autrefois pouvoir réaliser lui-même. On voyait alors des hommes de mérite, déjà comptés dans l'État, faire pour un jeune homme des folies ruineuses, dépenser leur patrimoine en chiens, en chevaux, en festins et en fêtes de toute sorte pour s'attirer la reconnaissance de l'aimé. Je dis l'*aimé*, car les Grecs avaient établi en principe dans ces sortes d'amour la distinction entre l'aimé et l'aimant qui existe toujours plus ou moins dans toutes les affections : une des deux personnes aimant raisonnablement sans exclusion d'autres intérêts, par bienveillance et reconnaissance, et l'autre par passion irréfléchie. Platon loue Achille de son extrême douleur, à la mort de Patrocle, parce qu'il était l'aimé, et qu'il n'y a qu'une âme parfaitement belle qui puisse être touchée à ce point de l'affection qu'on lui témoigne.

A l'admiration du type masculin succéda l'admiration du type féminin, c'est la différence capitale entre l'homme de la cité antique et l'homme du Bas-Empire, parce que cette différence résume toutes les autres et les suppose, et il importait d'y insister. Pour Platon, la femme est un homme manqué; plus laide que l'homme, moins bien proportionnée que lui pour la course et la lutte, elle lui est également inférieure dans les excursions et les luttes idéales. Pour l'homme du Bas-Empire, la femme l'emporte sur l'homme en beauté, en grâce, en esprit; elle com-

plète encore plus son âme que sa famille. En vain il ira s'ensevelir aux déserts pour échapper à ses séductions infernales; absente, il la verra, malgré les prières et les macérations. Le disciple de Platon, lui, reste à la ville, la voit familièrement sans qu'elle trouble sa sérénité, aussi peu ému de ses mines et de son babil que de ceux d'un enfant. L'amour platonique, qui est tombé avec les mœurs publiques, devient ridicule et infâme, alors l'antiquité est bien morte.

Avec l'importance que prend la femme au quatrième siècle, et la chute de l'amour platonique, coïncide l'importance que prennent les eunuques. Comme on voit l'ouïe et le toucher se développer chez les aveugles d'une façon merveilleuse, comme on voit les sourds-muets saisir sur les physionomies les nuances les plus fugitives et acquérir une pantomime expressive, il semble que la disgrâce de ces êtres malheureux leur accorde certains priviléges; leur voix acquiert une pureté séraphique; leur esprit, dans tout ce qui est abstrait, acquiert une limpidité plus grande. Ils se distinguèrent bientôt dans tous les genres. Ils étaient entrés par trois côtés dans la société romaine. Une charmante et odieuse anecdote du *Satiricon* nous montre quel danger un enfant courait auprès de son précepteur; aussi, dès le milieu du troisième siècle, les jeunes gens de la haute classe ont pour précepteurs des eunuques esclaves. Ces eunuques ne les quittent point, ils leur

font apprendre par cœur les classiques, ils les conduisent aux cours des rhéteurs, ils leur font répéter les différents chapitres de l'enseignement. Beaucoup de ces eunuques étaient des gens instruits et spirituels qui s'entendaient fort bien à orner la mémoire d'un adolescent, à l'ouvrir aux choses de l'esprit, à le morigéner, à le contenir et à guider ses premiers pas dans la vie. Une fois leur élève devenu homme, ils conservaient sur lui un grand empire, et dirigeaient sa maison par une influence analogue à celle qu'avait conservée sur Louis XV le cardinal Fleury. Vers la même époque, les eunuques étaient entrés dans l'empire comme favoris des grands seigneurs et des princes. A mesure qu'on appréciait moins les qualités héroïques, politiques et philosophiques, ces sortes de passions avaient remplacé l'amour platonique. Le plus souvent elles étaient innocentes et non infâmes comme les amours d'Héliogabale, mais elles n'en sont pas moins honteuses pour la société où elles se produisaient, parce qu'elles indiquent l'appauvrissement du sang. A des jeunes gens musclés et pleins d'éspérance, dont l'affection, le commerce, les questions élevées eussent été pour eux un stimulant aux grandes luttes de la vie, les sénateurs et les Césars énervés préféraient des flatteurs, donneurs d'humbles conseils, des confidents toujours attentifs dans le sein desquels ils épanchaient des cancans de femme, les soucis mesquins, les terreurs continuelles d'une vie sans gloire. Une fois devenus indispen-

sables, ces amants pitoyables s'entendaient mieux que des femmes à exploiter à leur profit les terreurs, les haines, les faiblesses d'un maître, et leur vanité gonflée par l'impuissance jouissait avec délices des flatteries de toute sorte dont leur pouvoir les rendait l'objet. Enfin Constantin avait introduit les eunuques à Byzance pour un troisième office qui souvent se confondait avec les deux premiers : pour diriger, servir et recruter son sérail. Les sérails en effet ne datent pas à Constantinople de la venue des Turcs, car l'usage de Constantin fut suivi par la plupart des empereurs chrétiens. Le goût de Constantin pour les femmes n'avait fait que s'accroître avec l'âge, il le soumit aux eunuques; ce fut eux qu'il chargea de l'éducation de ses fils.

Constance, élevé par les eunuques, n'avait pas hérité de la beauté ni des grandes qualités de son père, mais il n'avait pas hérité non plus de son libertinage; il chérissait les eunuques, mais seulement comme conseillers et comme ministres. Leur influence n'en était pas moins grande, « il ne sut jamais résister à leur voix pointue. » Vaniteux et glorieux à la façon des enfants, cruel quand il avait peur et facile à terrifier, paresseux et inappliqué, il aimait à se reposer sur des domestiques du soin des affaires. Il était surtout dirigé par son ancien précepteur, l'eunuque Eusèbe. Les eunuques acquirent sous son règne des richesses immenses, soit par le pillage des temples païens, soit par les pots-de-vin qu'ils recevaient de

leurs créatures auxquelles ils donnaient les provinces à pressurer, soit par les confiscations qui suivaient les procès pour crime de lèse-majesté. Ils n'avaient en effet qu'à accuser quelqu'un auprès de Constance d'aspirer au trône, pour que celui-ci perdît la raison, et, oubliant sa modération habituelle, poursuivît les prétendus coupables avec une atrocité qui surpassait, dit A. Marcellin, celle de Caligula, de Domitien et de Commode, inventant des tortures inconnues avant lui et rendant la mort aussi lente que le permet la nature. Toutefois, Constance était un chrétien et un arien fervent, fort scrupuleux sur les mœurs et un époux fidèle et amoureux; aussi l'influence d'Eusèbe n'était pas la seule à laquelle il obéit. Sa femme, l'impératrice Eusébie, l'emportait souvent sur le parti des chambellans. C'était une femme belle et distinguée. Fille d'un personnage consulaire, élevée à Thessalonique par sa mère, elle avait reçu une instruction de rhéteur; savante en astronomie et en géométrie, collectionneuse de livres, elle se plaisait aux doctes entretiens, mais sans pédantisme, et elle n'en était pas moins femme ni moins habile dans les intrigues de palais. Eusébie était la seconde femme de Constance, il l'avait épousée étant déjà maître de tout l'empire, seul auguste : « C'est après ses nombreux triomphes, dit Julien dans son éloge d'Eusébie, qu'il célébra cet hymen dans des fêtes où il convia des cités, des nations entières, et les muses. Est-on curieux de savoir avec quelle pompe la nouvelle

épouse, accompagnée de sa mère, fut amenée de la Macédoine, quel fut le cortége, et quel le nombre des carrosses et des équipages enrichis d'or, d'argent et de bronze précieusement travaillés? » Et après s'être excusé d'en faire la description : « Nous encourrions le même blâme en nous engageant à décrire les habits somptueux, les présents variés, et à donner la longue liste des colliers et des couronnes envoyés de la part de l'empereur, à peindre la joie et les acclamations des peuples qui se portèrent en foule à la rencontre d'Eusébie, et les réceptions brillantes qui lui furent faites sur toute la route. » L'impératrice, ainsi accueillie et aimée, avait cru pouvoir soumettre les eunuques, puis s'en débarrasser entièrement et diriger seule son mari, mais elle fut stérile. Elle devait attendre en vain toute sa vie la naissance d'un enfant qui eût affermi définitivement sa puissance, et elle était contrainte de disputer à Eusèbe et à son parti l'autorité qu'elle avait espéré exercer seule.

Telles étaient les mœurs des Romains, tel était l'état de la cour quand Julien arriva à l'âge d'homme. Disons maintenent quelle éducation il avait reçue.

II

CHRÉTIEN ET PAÏEN

Éducation mi-païenne, mi-chrétienne de Julien, de saint Basile, de saint Grégoire. — L'indifférence en matière de religion, caractère de la haute classe au quatrième siècle. — Séjour de Julien et de Gallus à Marcelle, contraste entre les deux frères. — Rêverie de Julien devant la nature. — Mariage de Gallus; retour de Julien à Constantinople; il fréquente les écoles. — Force respective des galiléens et des hellènes au moment où Julien paraît sur la scène.

Constance ne pouvait prendre le parti ni de laisser vivre ses jeunes cousins ni de les faire périr. Quand il considérait qu'il avait confisqué leurs biens, qu'ils étaient jeunes et seuls, que lui n'avait pas d'enfants, il s'intéressait à eux et aux progrès de leurs études, il voulait les approcher de sa personne, leur servir de précepteur et corriger leurs exercices. Comme il se croyait un grand orateur et un grand poëte, bien qu'il n'y entendît rien [1], il leur envoyait des sujets de

[1] A. Marcellin.

discours. Mais si les eunuques inventaient quelque conspiration, quelque menée dans les provinces, il envoyait brusquement des contre-ordres, les faisait transporter d'une ville à l'autre et les trouvait dangereux partout.

Julien avait environ six ans et Gallus douze ans lors du massacre des Flaviens. Constance sépara les deux frères, il envoya Gallus en Ionie, Julien à Nicomédie. L'évêque de Nicomédie était alors Eusèbe, un des chefs de l'arianisme; il était parent de Julien par les femmes; il s'occupa avec amour de l'éducation de l'enfant. Il voulut en faire le modèle de l'Église, le défenseur de ce qu'il regardait comme les saines doctrines, et il résolut de l'initier à tous les secrets de la foi et à toutes les intimes délices de la vie mystique[1]. L'enfant passa successivement entre les mains du diacre qui *purifie* et du prêtre qui *illumine*, afin de devenir digne d'arriver par degrés aux pieds de l'évêque qui *perfectionne*, qui lave l'esprit du chrétien des dernières souillures, et l'admet dans la cohorte des initiés, de ceux qui suivent avec les prêtres tous les exercices de la haute piété et partagent avec eux la plénitude des faveurs spirituelles. Le diacre *l'engendra spirituellement;* il le prépara à la vie par la lecture des saints livres. Il lui apprit comment l'homme avait violé le précepte d'Éden, et, cédant aux frauduleuses suggestions du serpent, avait échangé

[1] C. F. Saint Denys l'Aréopagiste : *Hier. eccl.*, *Hier. cel.*, et Léon Montet : *Pseudo-Denys*.

la mort contre l'immortalité; comment le monde alors, privé des grâces célestes, avait été livré aux esprits des ténèbres que l'homme avait adorés comme des dieux et auxquels il avait élevé des autels. Mais Dieu, par un conseil de sa miséricorde infinie, tira de sa pure substance un être qui, prenant toutes nos misères, sauf le péché, s'unit à notre bassesse, et qui, conservant toutefois sans altération aucune tous les attributs de Dieu, combattit la troupe rebelle des esprits immondes, et la renversa; « il inonda de lumière notre obscurité, il orna de ses grâces notre difformité, il affranchit la maison de notre âme des souillures hideuses, » et nous apprit à monter vers le ciel et à mener la vie divine en l'imitant. Le diacre montra à Julien comment les livres saints sont pleins de Dieu, et qu'ils sont sa forme; comment chaque mot contient pour celui qui sait le lire les promesses encore secrètes des grâces infinies que le prêtre doit donner un jour à l'initié. Puis le diacre présenta Julien à l'évêque qui l'interrogea et, satisfait de ses réponses lui imposa les mains. Le diacre délia la ceinture du catéchumène, et l'évêque le plaça en face de l'Occident pour qu'il prononçât les paroles d'abjuration, puis, l'ayant fait descendre dans la piscine, il le baptisa par la triple immersion de l'eau.

Le prêtre alors, remplaçant le diacre, apprit à Julien les secrets de la hiérarchie céleste, dont l'Église est l'image visible sur la terre et le symbole : institution sacrée qui célèbre suivant des règles fixes les

mystères de l'illumination, échelle de Jacob, qui va de la créature à Dieu, où chacun est purifié et purifie à son tour, de telle sorte que chacun a son mode d'imiter Dieu, et que chaque être renvoie au degré inférieur la clarté qu'il a reçue d'en haut. Cette hiérarchie est séparée comme l'Église en trois ordres. Immédiatement auprès de Dieu, reproduisant par leurs splendeurs originelles les choses qui sont en Dieu, sont les séraphins; dans le second, les puissances et les vertus; dans le troisième, les anges et les archanges. Ces trois degrés qui mènent à Dieu, l'homme peut les monter par les sacrements, symboles de l'invisible appropriés à notre faiblesse. Le premier, le baptême, nous donne la science des choses sacrées et la justesse d'esprit qui nous fait discerner les dons de Dieu de ceux du diable. Le second, la sainte cène, nous fait entrer en communication directe et continue avec le Verbe de Dieu. Le troisième, la perfection hiérarchique, nous rend semblables aux séraphins qui, dans l'éternel repos, contemplent Dieu, font partie de Dieu, ne sont qu'un avec lui. Le mouvement même des divines pensées, que le Verbe avait sollicité en nous, s'arrête[1] et nous jouissons de toute la plénitude d'une immobile et béate contemplation.

Dans les riches basiliques de Nicomédie, Julien

[1] C'est là le grand point de séparation entre les ariens et les athanasiens.

chantait des hymnes sacrées dont la musique était empruntée au culte païen, ou bien il entonnait ces longues psalmodies en prose, horreur des païens, auxquelles se mariaient les sons de l'orgue. Cet instrument égyptien faisait alors fureur dans la société romaine. Il n'était pas employé seulement dans les cérémonies du culte; ce timbre, qui nous paraît aujourd'hui si sévère, résonnait aussi dans les festins et accompagnait les danses. Les dévots païens n'en aimaient pas le profane usage dans leurs temples et leurs mystères. Ils n'y voulaient que des chants à l'unisson ou des récitatifs en vers pour une seule voix, accentuant savamment suivant d'antiques préceptes, autour de laquelle les accords prolongés des lyres faisaient comme un grand silence.

Mais tandis que Julien était dressé aux visions célestes et aux pratiques minutieuses du christianisme oriental, il recevait ailleurs une éducation toute différente qui, en se combinant à la première, devait créer cette singulière individualité. Constance s'était bientôt décidé à faire jouir Julien de l'héritage de sa mère Basiline; un esclave gouverneur, l'eunuque Mardonius, faisait partie de cet héritage. Mardonius était déjà avancé en âge; c'était lui qui avait fait l'éducation de Basiline; il devait dresser Julien suivant la vieille méthode, sans sacrifier à l'esprit nouveau, ni en morale, ni en rhétorique, ni en musique. Il lui apprit à jouer non de l'orgue, mais de la lyre; il lui dit que les maîtres classiques avaient établi les

règles de l'art dans leur perfection depuis huit cents ans, qu'il ne fallait point de mélange dans les chants lyriques. « Il s'emportait contre quiconque en altérait les modulations, en troublait la mesure et voulait y substituer des ornements désavoués par les préceptes anciens. » Il lui faisait prononcer le grec à bouche ouverte, sans iotacisme, sans langueur, sans bredouillement et en scandant. Le maître savait par cœur Homère et Hésiode d'après les meilleures versions; l'élève les sut bientôt. Quand Mardonius conduisait Julien, à travers les rues de Nicomédie, aux leçons du diacre chrétien, ils récitaient tous les morceaux de leurs poëtes favoris, et les commentaient d'une façon qui eût fort étonné ces poëtes. Le maître disait à l'élève qu'Hésiode et Homère étaient des hommes animés du Saint-Esprit, comme Moïse et les prophètes, qu'ils étaient même plus clairs, plus explicites, plus conformes à la vraie nature des choses, et qu'on trouvait en eux toute science et toute sagesse sous des formes allégoriques. Julien sut que la création et la lutte primitive des éléments, qui ne sont qu'esquissés à grands traits dans la Genèse, se trouvent avec tous leurs détails dans Hésiode; que le Dieu Éros, qui féconde le chaos et en fait sortir l'éther et le jour, est la parole de Dieu, disant que la lumière soit; que le règne d'Uranus est la période édénique; que le règne de Cronos et l'invasion des maux par l'imprudence de Pandore correspondent à la chute de l'homme et à l'imprudence d'Ève; que la

mutilation d'Uranus et la naissance d'Aphrodite sont les détails du déluge; que Jupiter est la loi inexorable de la nature qui confond dans la même protection le juste et le pervers, et leur distribue indifféremment les biens et les maux, et que Prométhée est la vertu qui résiste à la nature. Jupiter la persécute ici-bas, mais il la recevra dans son sein au jour de la réconciliation, quand son fils Hercule la lui amènera. Mardonius lui dit que les dieux sont les forces de la nature, qui luttent entre elles pour produire l'harmonie. Il lui apprit ce que sont la balance, où Jupiter pèse la destinée d'Hector, la chaîne d'or qui joint la terre au ciel et les filets de Vulcain, et quels enseignements cosmogoniques se cachent sous les adultères d'Aphrodite. Tandis que les diacres chrétiens disaient à l'enfant que l'homme souillé et déchu, abandonné aux démons, ne peut de lui-même, sans l'intermédiaire de Jésus-Christ, ni connaître le bien ni tendre vers lui, Mardonius lui disait que les lois de la justice et de la beauté sont écrites au fond de la conscience des dieux et des hommes; que le mal n'est qu'une apparence, sans existence réelle; que l'homme n'a qu'à vaincre ses passions pour contempler le bien face à face dans toute sa pureté abstraite. Tandis que les prêtres chrétiens plaçaient au-dessus de la vertu la béatitude immobile de celui qui contemple l'essence divine, l'eunuque lui présentait la vie comme un rude sentier, où il faut remplir des devoirs multiples, fatigants envers soi-même, en-

vers sa famille, envers ses amis et envers la république, sans attendre aucune récompense extérieure.

L'éducation mi-païenne, mi-chrétienne, que recevait Julien n'était pas une exception. Au quatrième siècle et jusqu'à la fin du cinquième, les fils de famille étaient le plus souvent élevés ainsi, dans un égal respect pour les mythologies juive et grecque. Au même temps où Julien grandissait à Nicomédie, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze recevaient une éducation très-analogue. Les enfants ainsi élevés, une fois devenus hommes, prenaient parti pour ou contre le christianisme, si un goût irrésistible les entraînait vers les spéculations théologiques ; mais la plupart de ces jeunes gens de la haute classe, une fois sortis des écoles, se mêlaient franchement à la vie active, n'attachant qu'une médiocre importance à tout ce qu'ils avaient appris dans l'adolescence. Ceux-ci restaient toute leur vie indifférents entre le paganisme et le christianisme; également prêts, suivant qu'ils le jugeaient utile à leur influence dans la province et à leur crédit à la cour, à briguer les fonctions de pontife païen ou chrétien. On n'a pas assez insisté sur cette indifférence religieuse dont Constantin est l'exemple le plus célèbre, et qui était le caractère général de la haute classe au quatrième et au cinquième siècle, et par conséquent des évêques. Le bruit des discussions théologiques nous a empêché de comprendre combien était petit le nombre de ceux qu'elles intéressaient en elles-mêmes; combien était

grand en ce temps-là, comme de nos jours et comme de tout temps, le nombre de ceux que les soucis de la vie journalière absorbaient entièrement, et qui étaient disposés à adopter toute secte triomphante par raison politique intéressée ou désintéressée. Il y avait certainement la moitié des évêques présents au concile de Nicée, anciens généraux, anciens préfets, anciens préteurs et consuls qui se préoccupaient peu de savoir si le Fils était égal ou inférieur au Père, et qui eussent été incapables d'expliquer ce que voulait dire cette infériorité ou cette égalité.

Julien allait avoir quinze ans quand Constance, repris d'une terreur subite, relégua ses deux neveux en Cappadoce, à Macelle, château royal qui devait leur servir de prison. On ne sait quel motif détermina l'empereur et les eunuques à cette mesure. Les deux frères, qui n'ignoraient pas les malheurs de leur famille et la part que Constance avait prise à la mort de leur père, purent craindre un instant pour leurs jours. Depuis près de dix années ils ne s'étaient pas vus, et la prudence les avait empêchés de correspondre; la persécution les rapprochait; ils conçurent l'un pour l'autre une amitié qui ne se démentit jamais, et à laquelle Julien resta fidèle jusqu'à l'injustice, après la mort de Gallus. Il était difficile cependant de trouver deux frères plus différents de caractère, avec une grande ressemblance de visage. Tous deux, sauf le front, rappelaient leur grand-père Constance Chlore : ils étaient engoncés avec ces

grands yeux vifs, ce fort nez droit proéminent et cette bouche bien dessinée mais lippue qui, chez Constance Chlore, exprimait la bonté, chez Gallus la sensualité, chez Julien un dédain suprême, non sans pédantisme pour les femmes et les ignorants. Gallus, peu soucieux de toute science profane, chrétien fervent, mêlait au christianisme, non la superstition savante des théurges et des astrologues, mais, comme dit Ammien au sujet de Constance, la superstition des vieilles femmes. Il avait, du reste, avec son oncle plus d'une analogie : c'était la même sympathie pour ses domestiques et pour tous les inférieurs disposés à flatter sa beauté et ses vertus, à écouter ses vanteries. Bon par nature, cruel par faiblesse et par peur, sa superstition devait le livrer aux prêtres, et sa sensualité aux femmes. Il passait sa vie à Macelle fort agréablement au milieu du luxe princier dont Constance avait entouré ses neveux dans leur prison. Il ne s'apercevait pas que ses domestiques étaient une troupe d'espions; il ne leur communiquait que des colères enfantines et des pensées niaises, peu de nature à inquiéter le souverain. Il fréquentait le tombeau de saint Mamas, martyr de Césarée; il donnait de l'argent aux chrétiens pour élever ou décorer des églises; il jeûnait et veillait aux vigiles, chantait aux fêtes, s'enivrait ensuite, et, sous prétexte d'aumône, donnait des repas à la canaille, avec jeux de cirque, ballets, pantomimes et farces licencieuses. Le reste du temps il mettait et ôtait des habits précieux et

des robes d'or, et se faisait admirer de ses valets et de ses femmes. Il en voulait toutefois à son oncle de ce qu'il ne mourait pas, lui, Gallus, étant l'héritier le plus proche du trône, et tout à fait digne de briller sur un plus grand théâtre.

Quoïque Julien fût de six ans plus jeune que son frère, il était en réalité plus vieux que lui. Il avait eu dès l'enfance l'esprit très-ouvert et très-avide, et on l'avait surmené. Il semble n'avoir vécu que par le cerveau. Il voulut et sut toujours dompter ses sens, il ne connut jamais d'autre passion que l'amour, ou plutôt la folie, de la science et de la sagesse, des hautes discussions. Il fuyait le cirque et le théâtre comme une grossièreté. Il avait la tête pleine d'une foule d'auteurs, de vers, de prose, de dissertations morales; il commençait à s'occuper des anges. Il aimait à parler parce qu'il parlait facilement et suivant les règles. S'il écrivait, ses lettres intimes comme ses discours publics ou philosophiques n'étaient que des enchaînements de périodes faits moins pour convaincre l'esprit que pour charmer les oreilles et l'imagination par des antithèses, des comparaisons, des rapprochements singuliers. C'était le goût du temps, la leçon des maîtres. Un écrivain qui voulait passer pour habile ne devait laisser échapper aucune occasion de raconter une anecdote édifiante ou merveilleuse sur un personnage de l'antiquité, de faire des citations d'œuvres anciennes sur la mort, la sagesse et la vertu. On aimait à s'appuyer en tout sur des autorités. L'art

suprême était celui des digressions. Heureux qui pouvait introduire dans ses discours, sans trop de disparate, la description d'une éclipse de lune ou de soleil, ou celle d'un tremblement de terre, ou une virulente peinture de la corruption des mœurs! Julien ne devait trouver le naturel et l'éloquence que dans la polémique : « Pendant les six années que nous passâmes dans une terre qui ne nous appartenait pas, dit-il plus tard en parlant de son séjour à Macelle, on nous gardait comme si nous eussions été prisonniers des Perses. Aucun de nos amis n'avait permission de nous aborder. Nous ne pouvions nous livrer à aucun entretien libre ni à aucun genre d'étude. Au milieu d'un domestique nombreux et magnifique, nous étions réduits à n'avoir pour camarades que nos esclaves et à faire nos exercices avec eux. Les jeunes gens de condition libre ne pouvaient nous approcher... Si mon frère a eu dans l'humeur quelque chose de brutal et d'inculte, il le tenait en partie de cette éducation rustique. » — Ce qui l'avait le plus indigné, ce dont il se souvient ici avec le plus de colère, c'est qu'il n'avait auprès de lui personne avec qui causer et philosopher, car pour Mardonius, depuis longtemps il n'avait plus rien à lui apprendre. On lui refusait tout autre livre que les livres sacrés des chrétiens. Il prenait en haine la religion qui lui était imposée par ses persécuteurs; il faisait venir en secret des livres païens. Il commençait à prendre quelque notion des théories alexandrines, et il devi-

nait ce qu'il n'en connaissait pas. Il avait saisi l'idée mère des spéculations de cette époque, cette opinion que l'ordre physique et astronomique est la représentation et le symbole de l'ordre logique. Macelle était incliné sur le versant est du mont Agée, Julien trouvait en face de lui les derniers plis du mont Taurus. Ces contrées, autrefois si fertiles, avaient déjà quelque chose de cet aspect grandiose et désolé qu'elles présentent de nos jours. La dépopulation, et avec elle l'aridité, envahissait tout. Quand il portait son regard sur la campagne, dans de longues journées de solitude et de rêveries forcées, il y voyait des aqueducs interrompus, des colonnes solitaires, restes de temples païens pillés par les eunuques et enlevés par morceaux pour servir à l'ornement des palais et des églises. A quelques lieues de Césarée, les champs cultivés cessaient, le sable avait recouvert la terre végétale par larges bandes qu'interrompaient des bouquets de palmiers, de dattiers et d'oliviers sauvages. Quand il voyait la lumière du soleil se jouant sur la vaste étendue, quand il étudiait ses effets bienfaisants et terribles, il y trouvait le symbole du Verbe, du soleil intellectuel qui nous donne la conscience de nos pensées, comme le soleil réel donne à chaque objet sa forme et sa couleur. Alors il se levait et il adorait le Dieu, les bras étendus : « Je n'avais pas encore de barbe au menton, nous dit-il dans son épître sur le Soleil-roi, que déjà je désirais passionnément les rayons de l'astre divin. Ravi de l'éclat de sa lumière,

je ne pouvais en détacher mes yeux; puis la nuit, quand le ciel était serein, je quittais tout pour aller contempler au dehors la beauté des astres qui lui font cortége, au point de ne plus entendre ce qu'on me disait et d'ignorer ce que je faisais moi-même. Et cependant, par les dieux! aucun livre d'astrologie ne m'était tombé entre les mains, et j'ignorais toute cette science. »

Cependant le caractère enfantin de Gallus avait paru aux eunuques digne de leur protection et favorable à leur fortune. Il s'agissait pour eux de conserver jusqu'à la fin de leurs jours les richesses qu'ils avaient amassées. Constance n'avait pas encore épousé Eusébie; il n'avait pas d'enfants de son premier mariage, et les eunuques le détournaient d'en contracter un second; une femme nouvelle était pour eux un inconnu dangereux. Sans doute Constance était robuste et bien portant, mais il fallait prévoir l'éventualité de sa mort. Lui mort, la félicité des eunuques était à la merci de son successeur. Si l'empereur futur était un homme vieilli dans les camps, curieux de voir tout par lui-même, inaccessible aux charmes des eunuques et de leur douce voix, arrivé sans eux à la souveraineté, il était probable qu'ils payeraient leur passé. Si, au contraire, c'était un second Constance, inappliqué et vaniteux, et de plus leur créature, surveillé depuis longtemps et entouré de domestiques et de prêtres choisis, ils pouvaient espérer qu'il n'y aurait de changé dans l'empire que le nom de l'em-

pereur. Les chambellans résolurent donc de faire de Gallus un César; on représenta à Constance que la révolte de Magnence, qui s'était emparé des Gaules, le forçait de conduire la cour à Milan, qu'il lui fallait un associé en Orient pour maintenir les Perses pendant la guerre d'Occident, et qu'il n'en pouvait choisir un plus convenable que son neveu. Constance adopta le projet des domestiques, mais il y fit une addition qui devait déjouer leur prudence. Il décida que Gallus en devenant César épouserait Constantine.

Constantine, sœur de Constance, avait épousé en premières noces l'Annibalien, neveu chéri de Constantin, que celui-ci avait fait de son vivant roi de Pont, et auquel il destinait après sa mort un royaume indépendant. Constantine s'était vue reine, puissante à la cour; son père l'avait décorée du titre d'Auguste; elle avait espéré faire un Auguste de son mari, avoir non-seulement le titre, mais la puissance, puis tout à coup la mort violente de l'Annibalien l'avait réduite au veuvage et à une vie mesquine et privée. Constance croyait, en la donnant au nouveau César, auquel il destinait plus tard le trône d'Orient, réparer les torts qu'il avait envers elle. Mais celle-ci ne devait apporter dans sa nouvelle dignité que ses rancunes et une ambition insatiable. C'était une grande et belle femme, brune, déjà mûre et fort libertine; elle s'entendait à mener les hommes, et était elle-même menée par les femmes. Dès qu'elle fut arrivée à Antioche, d'où le César devait gouverner l'Orient, elle charma et

subjugua entièrement son jeune époux, qui jusqu'à sa mort ne vécut plus et surtout ne pensa plus que par elle, et elle ne cessa de chercher une occasion favorable pour faire proclamer Gallus Auguste et détruire Constance. Julien, qui connaissait la légèreté de son frère, n'avait pas vu sans inquiétude son élévation; il ne le laissa pas partir de Macelle sans lui avoir tenu les discours les plus étendus sur les devoirs des rois, sur la honte qu'il y avait pour un honnête homme à se laisser mener par les femmes, et sans lui avoir mis sous les yeux les exemples de tous les grands princes de Rome. Il lui recommanda surtout une extrême prudence dans ses propos les plus intimes et dans ses rapports avec Constance : il se doutait que la bonne intelligence de César et d'Auguste ne devait pas être de longue durée. Gallus lui fit des promesses qu'il ne devait pas tenir, mais en revanche il profita des épanchements plus ou moins sincères de la réconciliation et des fêtes de son élévation et de son mariage pour obtenir de Constance que Julien quitterait sa prison de Macelle et viendrait à Constantinople achever ses études.

Il y avait alors six ans que Julien était en Cappadoce et que sa pensée s'y dévorait elle-même faute d'aliments, six ans que sa science ne faisait pas de progrès. Il partit pour Constantinople avec une joie extrême, décidé à regagner le temps perdu et à devenir un savant universel. Il arriva dans la ville avec Mardonius, vêtu d'un grossier manteau, et il alla voir le

célèbre Libanius, qui tenait alors école à Constantinople. Sans doute Julien avait déjà lu en secret quelque écrit de ce rhéteur, avec lequel il a une grande analogie de style. Ils conçurent l'un pour l'autre une amitié ou plutôt un amour platonique, enthousiaste et respectueux de la part de Julien, plein de dignité de la part de Libanius, lequel ne fit que s'augmenter jusqu'à la mort de Julien, et auquel Libanius resta fidèle après la mort de son jeune ami, qu'il considéra toujours comme un saint. C'est à Libanius que Julien écrivait plus tard la lettre suivante, qui dans ses quelques lignes contient toute la manière d'écrire de l'auteur et montre en même temps les grâces affectées qui étaient alors à la mode :

« Puisque tu es oublieux de ta promesse (car voici le troisième jour et le philosophe Priscus n'est pas venu, il me mande même qu'il tardera encore longtemps), je te remets ta dette en mémoire avec instance. Elle est de celles, tu le sais, qu'il t'est aussi facile d'acquitter qu'il m'est agréable de les recevoir. Envoie donc ce discours avec ce symbole sacré, et promptement, par Hermès et la muse! — Sache bien que je suis brisé de ces trois jours passés loin de toi; le poëte sicilien dit vrai : un seul jour d'absence vieillit deux amants. S'il en est ainsi, illustrissime, et cela est certain, tu as triplé notre vieillesse. J'ai dicté pour toi ceci, plein d'inquiétude. Je ne pouvais écrire moi-même, je trouvais ma main plus lente que ma langue, ma langue elle-même devient plus lente,

parce que depuis longtemps déjà je ne l'exerce plus.

« Adieu, frère très-charmant et très-aimé. »

Mais à peine Julien avait-il pris quelques leçons de son nouveau maître que les évêques représentèrent à Constance qu'il était dangereux de livrer un prince du sang à un ennemi du christianisme. Libanius était en effet un païen, ou, comme on disait alors, un hellène fervent et pratiquant. On défendit donc à Julien d'écouter ses leçons, et on lui fit suivre celles d'un rhéteur qui faisait profession de christianisme, Écébole. Les craintes des évêques étaient chimériques.

En ce qui concernait l'éducation, les païens pouvaient différer des chrétiens; mais en tout ce qui concernait l'enseignement public, maîtres païens et chrétiens donnaient exactement le même. Grégoire de Nazianze et Basile, qui suivaient alors les leçons de Libanius, n'en furent pas moins des chrétiens et des saints, et le christianisme d'Écébole ne devait pas empêcher l'abjuration de Julien. Il est même probable que Julien, ne pouvant aller à l'école de Libanius, dont l'enseignement public n'eût eu rien de commun avec les questions religieuses, entretint dès lors avec lui un commerce secret, et qu'il l'interrogea sur les cérémonies et les mystères du paganisme. Écébole était du reste un esprit fort accommodant sur les matières religieuses; quand il avait vu le christianisme devenir religion officielle, il s'était fait chrétien; il retourna au paganisme quand

pillés et brûlés par le peuple et les eunuques, sous Constantin et surtout sous Constance; mais ces faits eurent toujours le caractère de la violence et de l'exception, et non celui d'une mesure légale et universelle. Les principaux oracles fonctionnaient encore, les chrétiens venaient les consulter comme les hellènes[1]. Les fêtes en l'honneur du soleil, d'Adonis et de Bacchus, attiraient partout le même concours de peuple que sous les Antonins, et les populations chrétiennes les célébraient avec autant d'ardeur que les helléniques. Les prêtres galiléens s'efforçaient d'en déshabituer le peuple en enrichissant le type du Christ de tous les attributs des anciens dieux, mais ils n'y étaient pas encore parvenus.

Les galiléens étaient donc encore au temps de Julien en très-faible minorité dans l'empire; car je ne compte pas pour galiléens sérieux les soldats et les fonctionnaires civils, qui croyaient de leur devoir, de leur intérêt ou de leur sûreté, d'être de la religion du maître. Ils s'étaient convertis en masse au galiléisme pour complaire aux fils de Constantin, et pendant les deux années du règne de Julien ils retournèrent en masse à l'hellénisme. Mais si les galiléens étaient inférieurs en nombre, ils étaient bien supérieurs par l'esprit d'association, ou plutôt de franc-maçonnerie. Le galiléisme avait été d'abord une

[1] « Simplice, fils de Philippe, préfet et consul, comparut l'un des premiers; on l'accusait d'avoir consulté l'oracle (d'Abydos), pour savoir s'il arriverait à l'empire. » *Am. Mar.*, liv. XIX, § 12.

secte juive, il lui en était resté quelque chose. Or, la race sémitique, juifs ou Phéniciens, a toujours été la plus entendue dans le commerce et les opérations de banque et de bourse. Chez les juifs, dispersés dès le temps de Cyrus parmi les nations étrangères, le plus souvent en butte à la violence, cet esprit commerçant avait produit une vaste association de secours mutuels et de soutien des juifs entre eux, qui dure encore. Les galiléens des premiers siècles avaient hérité et de l'esprit de banque et de l'esprit de franc-maçonnerie des juifs. Sous Dioclétien, les galiléens, qui étaient pour la plupart des familles de curiales, de la classe qui correspondait à notre bourgeoisie aisée, avaient déjà lié des intérêts d'un bout à l'autre de l'empire. Capables de réunir de gros capitaux sur un point, ils agissaient de concert sur les denrées et particulièrement sur les grains, dont ils parvenaient à élever et à baisser brusquement les prix. Tout galiléen en voyage allait loger chez ses coreligionnaires; où il était défrayé de tout; aussi une population toujours croissante de fainéants et d'esclaves échappés faisaient métier de voyager de ville en ville, où sous couleur de galiléisme ils se faisaient accueillir et secourir. Dioclétien, effrayé de cet État dans l'État, voulut briser l'association galiléenne; mais il ne fit que la resserrer. Constantin, plus habile, la mit dans ses intérêts : ses fils la rendirent maîtresse de l'empire.

C'est cet esprit de franc-maçonnerie que Julien va

tenter d'inspirer aux hellènes, afin d'opposer ligue contre ligue. Le moment était bien choisi. Depuis que les galiléens étaient soutenus par les empereurs, les liens de leur association s'étaient fort relâchés. Tous les habiles avaient voulu en être. Depuis qu'avec un peu de violence et d'énergie on pouvait mettre la main sur les biens de l'Église hellénique, aussi riche alors que devait l'être un jour l'Église catholique, être évêque ou membre de la fabrique devenait une excellente spéculation. Les galiléens de la veille avaient refusé de reconnaître ceux du lendemain; des querelles et des batailles entre les sectes galiléennes avaient succédé aux anciennes luttes entre galiléens et hellènes. De leur côté les hellènes, opprimés à leur tour, voyant leurs biens sacrés passer chaque jour à l'ennemi, avaient compris combien ils avaient besoin de se réunir autour d'un chef, et d'établir des liens entre leurs différentes Églises.

III

ÉVOCATIONS ET PRODIGES. — LA GENÈSE HELLÉNIQUE LE TAUROBOLE

Julien se fait initier par Maxime aux secrets de la théurgie. — Préparation par le jeûne et les prières. — Maxime mène Julien dans les cryptes du temple de Diane Éphésienne : mer de feu, danse miraculeuse, hymne orphique, miroir magique où Julien se voit empereur. — Discours de Maxime sur les origines de la théurgie. Julien devient aussi savant que ses maîtres. — Il a horreur du christianisme. — Il se purifie de la honte du baptême. — Le lion couvert de la peau de l'âne.

Pendant deux années, Julien suivit avec ardeur les leçons d'Ecébole; il complétait par lui-même ce que ces leçons pouvaient avoir d'incomplet. Il travaillait du matin au soir, et on ne le voyait dans les rues que quand il se rendait à l'école, ou quand il en revenait Il devint bientôt fort instruit dans toutes les sciences de son temps, sauf les sciences occultes. Celles-ci piquaient fortement sa curiosité. Était-il vrai qu'on pouvait arracher le secret de l'avenir à l'aspect des cieux et aux entrailles des victimes? Était-il vrai qu'il

était donné à l'homme d'évoquer les esprits, d'entrer en communication avec eux, de les soumettre à sa volonté ? Il sentait que si ces sciences existaient, elles demandaient une force d'attention, une puissance d'induction et une délicatesse de jugement qui ne permettaient pas à un seul homme de les inventer de toutes pièces, qu'elles étaient comme les autres sciences, qui s'accroissent avec le temps, et à la construction desquelles chaque savant apporte une pierre; qu'il devait donc y avoir, concernant ces sciences secrètes, une tradition remontant au berceau de l'humanité, et peut-être à la révélation directe que les génies avaient faite jadis à certaines races choisies. Il fallait donc chercher à se mettre en rapport avec ceux qui avaient reçu cette tradition; et comme on s'accordait généralement à reconnaître l'Asie pour mère des races primitives, ce fut vers elle que se tournèrent ses désirs. Il obtint d'autant plus facilement la permission de voyager que Constance ne voyait pas sans inquiétude son séjour à Constantinople. Ce jeune homme, pâli par l'étude, vêtu avec une simplicité qui touchait à l'affectation, faisant sa société des étudiants les plus pauvres et raillant l'ignorance des fils de patriciens, voulant être traité comme un simple particulier et non comme le frère de César et le neveu d'Auguste, n'usant de son nom que pour forcer les juges à la justice et pour faire rendre à chacun son dû, employant l'argent que ses pareils dépensaient en fêtes, et dont

ils encourageaient la paresse de la plèbe, à tirer de misère des honnêtes gens, avait vivement frappé l'imagination des Byzantins et des Nicomédiens. L'administration romaine était d'ailleurs si lourde et surtout si vexatoire, que les sujets de Constance ne pensaient point qu'ils auraient pu être plus mal, et que la vue de ce jeune prince si singulier éveillait en eux mille illusions et mille vaines espérances.

Constance lui imposa donc un cortége pompeux, en tête duquel le jeune homme se mit à errer à travers l'Asie, à la recherche de la science. Il traversa la Propontide et resta quelque temps à Nicomédie auprès de l'évêque Eusèbe, au milieu des souvenirs de sa première enfance. Libanius y avait alors transporté son école; il eut le courage de ne pas le visiter, pour ne pas contrevenir aux ordres de Constance. Il se rendit ensuite par terre directement à Pergame, sans séjourner à Nicée. Sa réputation de vertu et de science l'avait précédé à Pergame; il y fut reçu à la porte, avec force compliments, par l'évêque et les curiales; il leur répondit avec affabilité par des improvisations longues et fleuries, ainsi qu'il avait coutume de faire. Dès qu'il eut occupé, avec sa suite, la maison qu'on lui avait préparée, il fit mander Édésius, dont Libanius lui avait recommandé la science hiératique. Le disciple de Jamblique était alors accablé de vieillesse et d'infirmités; il voulait mourir tranquille; il fut frappé de terreur quand il entendit le jeune prince lui faire les questions les plus com-

promettantes. Bien que les galiléens se mêlassent eux-mêmes de théurgie et d'évocations, les édits des évêques et de l'empereur poursuivaient ces pratiques comme des crimes chez les hellènes. Édésius pensa que la conduite de Julien ne pouvait rester secrète; il voyait déjà la prison et les amendes; l'éducation arienne du jeune homme ne lui inspirait aucune confiance; il refusa obstinément de répondre à ses interrogations et jura que Jamblique ne lui avait appris de ces sciences redoutables que les principes généraux tels qu'on les enseignait dans les écoles, tels que Julien les savait lui-même, mais qu'il n'en connaissait ni les applications ni les détails. Julien revint longtemps à la charge inutilement, envoyant au vieillard des présents accompagnés de lettres flatteuses comme il les tournait si bien. Édésius refusait les présents et persistait dans ses dénégations; mais enfin l'ardeur, l'enthousiasme communicatif du jeune homme ne le laissèrent pas insensible : « Cher enfant, lui dit-il, tu connais par mes paroles ce que mon âme ressent pour toi, mais mon corps refuse de la servir. C'est, comme tu le vois, un vieil édifice qui menace ruine. Je te conseille donc d'aller chercher mes véritables fils; tu trouveras chez eux une source inépuisable de lumière et de science. Si tu avais le bonheur d'être initié à leurs mystères; tu rougirais d'être homme, tu ne pourrais plus souffrir ce nom. Que n'avons-nous ici Maxime? Malheureusement il est à Éphèse et Priscus est

en Grèce. Il nous reste Eusèbe et Chrysanthe. En prenant leurs leçons, tu soulageras un faible vieillard qui n'est plus en état de t'en donner. »

Julien alla trouver Chrysanthe et Eusèbe, mais il comprit bientôt que Maxime seul serait assez hardi ou assez habile pour lui apprendre les secrets de la théurgie. Il se rendit à Éphèse où Chrysanthe vint bientôt le rejoindre.

Maxime exerçait une grande séduction sur tous ceux qui l'approchaient; il était admirablement beau et bien proportionné; quoique jeune encore, il avait la barbe blanche. Sa voix était pénétrante et douce, son regard clair et dominateur, et un air de majesté sacerdotale était répandu sur toute sa personne. Aussi hardi qu'Édésius et Chrysanthe étaient timides, il reçut Julien comme un roi reçoit un sujet, et un maître reçoit un disciple. Il accepta tout de suite de l'initier, mais auparavant il lui imposa les privations les plus dures de sommeil, de nourriture et de parole. C'était seulement s'il avait la force de supporter ces privations que Maxime devait le juger digne d'entrer dans le monde supérieur. Julien, pendant un mois, se priva de toute nourriture animée. Pendant les trois derniers jours il jeûna entièrement, ne prenant pour se soutenir et vaincre le sommeil qu'une infusion préparée par Maxime. Il avait appris par cœur des prières aux sept métaux dans une langue inconnue. Il les récitait plusieurs fois le jour, un genou en terre et un bras levé dans la position qu'on voit aux figures

égyptiennes. Maxime priait à ses côtés ou prononçait des paroles mystérieuses, en faisant sur sa tête différents signes. Julien était dans un état de béatitude inconnu. Tout souvenir du monde extérieur, toute pensée même s'était éteinte en lui, et il était comme dans le sommeil; mais en même temps il sentait que jamais son esprit n'avait été plus pénétrant et plus vif. Il avait conscience qu'une intelligence nouvelle s'était développée en lui, une force de raisonnement et d'attention capable de découvrir et de concevoir la vérité sans voile.

Le soir du trentième jour, Maxime l'entraîna hors de la ville, au moment où la lune, alors dans son plein, venait de se lever. Ils s'arrêtèrent dans les ruines de l'ancien temple de Diane. Ce lieu était redouté des habitants d'Éphèse; ils disaient que la déesse y habitait toujours, et depuis qu'ils avaient abandonné son culte, ils avaient lieu de craindre sa colère. On avait remarqué que plusieurs officiers romains qui avaient bâti leurs maisons avec des débris du temple avaient péri misérablement. La nuit, on voyait souvent des flammes sortir de terre. Le temple était conçu dans le goût gigantesque de l'Asie, si différent de la sobre harmonie des temples de l'Attique. Les lourdes bases des colonnes à moitié ensevelies sous le sable et les herbes, des murs intérieurs conservés par place laissaient deviner l'ancienne ordonnance et les vastes proportions du monument. Sur un tertre on voyait les restes de la statue colossale de

la déesse; ses jambes, serrées dans un fourreau et couvertes de têtes d'animaux, étaient encore debout. Son vaste front chargé de tours, sa gorge aux mille mamelles gisaient brisés en morceaux. Derrière le piédestal un étroit escalier menait dans le temple souterrain; Chrysanthe achevait de déblayer la terre qui l'obstruait. Maxime et Julien l'ayant descendu se trouvèrent dans l'obscurité. Maxime prit la main de Julien pour le conduire, et après qu'ils eurent marché quelque temps, Julien aperçut au milieu de l'obscurité comme une mer de feu qui lançait des étincelles. S'étant approché, il vit une vasque immense en pierre rouge, soutenue sur les croupes de taureau de quatre génies ailés, et toute pleine de métal fondu et frémissant. On ne voyait d'ailleurs aucun foyer qui eût pu produire cette chaleur. La vasque, de forme circulaire, occupait le centre d'une rotonde formée par des piliers couverts d'inscriptions.

Maxime indiqua d'un geste à Julien un escabeau placé en face de la mer de feu. Depuis huit jours Julien n'avait pas ouvert la bouche, et Maxime ne lui avait pas parlé. Quand Julien fut assis, Maxime, s'étant dépouillé de ses vêtements, tourna lentement autour du bassin en prononçant des incantations· puis, tout à coup, il sauta dessus avec une légèreté surhumaine, et se mit à danser sur le métal fondu d'après un rhythme lent et grave[1]. Il avait la tête

[1] *V.*, pour tous ces miracles : Théodoret, III, 3; Grégoire de Naz. *Or.* III.

5

ceinte de bandelettes; il tenait en main sa lyre, dont il tirait des murmures et des frémissements; son corps se mouvait avec une grâce majestueuse; éclairé d'en bas, il prenait des teintes métalliques; il paraissait comme la statue d'un dieu subitement animée. En même temps il chantait, en accélérant le rhythme de plus en plus, un hymne orphique dont voici la traduction :

— O Diane Ephésienne! tu n'es pas la sœur d'Apollon, la chasseresse aux grands chiens, tu es la reine du monde, l'épouse du Soleil-Roi, le principe fécondé.

— Si l'on appelle ton époux Osiris, tu es Isis; si on le nomme Mithras, tu es Mithra; si Bel, Mylitta; si Adonis, Astartée.

— Si l'on dit : c'est l'or, tu es l'argent. Si l'on dit : c'est le ciel, tu es la terre; s'il est le feu, tu es la flamme; s'il est l'orage, tu es la pluie; s'il est la lumière, tu es le miroir qui la reflète; s'il est l'esprit qui agite la matière, tu es l'harmonie de la matière agitée.

— O Diane Éphésienne! m'accuseras-tu de flatterie si je dis que je préfère l'argent à l'or; qu'il brille d'un éclat plus pur; qu'il plaît plus à l'œil de l'homme, qu'il lui est plus utile? Si je dis que j'aime par-dessus tout les muses au pied d'argent et l'eau argentée?

— Mais quittons les fictions et les voiles. Plus haut! plus haut! Regardons ce que les yeux de l'âme seule

peuvent voir. On appelle ton époux du nom de Verbe, c'est l'unité qui engendre le nombre, c'est le principe des idées. Et toi, tu es l'œuf qui les contient toutes, tu es la science.

— C'est pourquoi je t'invoque, ô seule muse! C'est pourquoi je danse et je chante sur le rhythme qui te plaît. O vierge sans tache! celui-là est dieu qui jouit de tes embrassements. Tous les éléments de son corps se transforment en une pure lumière; il quitte la terre, et, suspendu à tes lèvres, il monte vers le ciel.

Alors Maxime, comme s'il eût embrassé un être invisible, étendit les bras, pencha la tête en arrière, et s'élevant en l'air, il y resta suspendu, immobile, entouré d'une nuée lumineuse. Alors il s'écria : « Julien! Julien! tu désires connaître les mystères; imprudent! tu ne crains pas la face des dieux. Approche-toi donc, plonge-toi dans cette eau de feu, et si tu sors vainqueur de cette épreuve dernière, tu es l'élu de la divinité.

Julien avança sans hésiter, comme mû par une force supérieure. A mesure qu'il approchait, des figures de feu sortirent du bassin et se mirent à courir de tout côté. La caverne devint plus claire que le jour; en même temps elle se remplit d'une odeur enivrante. Julien inclina la tête vers le bassin, et il vit sur la surface métallique, comme sur un miroir, le temple d'Éphèse reconstruit dans toute son ancienne splendeur, plein d'un peuple immense,

et lui-même, le front ceint du diadème des Augustes et dans le costume de souverain pontife, offrant un sacrifice à la déesse. Il se plongea résolûment dans la fournaise.

Aussitôt Maxime le saisit par les cheveux, l'entraîna après lui, et ils se mirent à tourner autour de la caverne, à quelques pieds de terre, avec une rapidité croissante. Bientôt Julien perdit connaissance; quand il revint à lui, il sentit une douce chaleur le pénétrer tout entier, les rayons du soleil levant inondaient son visage et sa poitrine. Quand il eut surmonté le premier éblouissement, il regarda autour de lui. Il était dans le bois d'oliviers sauvages consacré à la déesse. Devant lui était une rustique chapelle. Par la porte ouverte, Julien aperçut dans une demi-obscurité Maxime et Chrysanthe en prière. Il entra : la surface intérieure de la coupole était richement décorée par un zodiaque; les piliers qui soutenaient le dôme étaient couverts de formules cabalistiques; en face de la porte était un petit autel surmonté d'une statuette d'Isis voilée. Sur l'autel, deux poules encore palpitantes indiquaient que les théurges avaient consulté le sort. Julien offrit un agneau à la déesse, et, après qu'il eut réparé ses forces par ce repas, Maxime et Chrysanthe déterrèrent un vaste coffre qu'ils ouvrirent devant lui. Il était rempli de volumes. Maxime prit aussitôt la parole.

« Tu as, dit-il, supporté les épreuves; nous allons

maintenant t'initier, nous allons te dire le peu que nous savons sur les moyens de connaître l'avenir et sur les signes qui font apparaître les dieux. Mais apprends d'abord par quelle tradition nous ont été livrés quelques secrets de ces sciences admirables[1].

« Au commencement, quand Cybèle eut peuplé l'univers, Atys, son premier-né, continua de répandre partout sa semence féconde, ni les espèces animales ni celles des végétaux n'avaient aucune fixité. Chaque jour voyait naître de nouvelles formes. Les animaux trop nombreux ne pouvaient trouver leur nourriture : ils se massacraient les uns les autres. En même temps, les arbres trop puissants les étouffaient, des vapeurs délétères obscurcissaient le ciel, le monde menaçait de périr par sa trop grande richesse. L'homme surtout, dont la raison était encore endormie, qui était nu, pauvre, ignorant, et qui menait la vie des renards sans en avoir la ruse, semblait devoir disparaître de la terre. Les animaux plus forts que lui le dévoraient, ceux qui étaient plus faibles lui échappaient par la rapidité de leur course, il ne pouvait s'en nourrir. Les poisons répandus dans l'air tuaient le reste des humains. Alors les dieux ordonnèrent qu'Atys fût mutilé, en même temps la mère des dieux forma les titans de la substance des astres qui sont à l'équateur. Ils naquirent dans la région

[1] Je voudrais montrer dans ce discours comment les théurges mêlaient les légendes chaldéennes aux légendes helléniques.

(C. F., *Sanchoniaton.*)

des Éthiopiens et se répandirent sur toute la terre, en incendiant les forêts. Ils soumirent les hommes à leur joug, les divisèrent par tribus, leur enseignèrent à se fabriquer des armes et des vêtements, à tuer et à dompter les animaux et à semer le grain. Ils fécondèrent les filles des hommes, et il en naquit des géants qui dirigeaient les tribus et exerçaient un empire cruel. Ce fut le règne de la force et de l'intempérance. Les hommes adoraient le feu et les organes générateurs, mais ils ne connaissaient pas les autres dieux. Ils abusaient de leur empire nouveau sur la terre et n'avaient point de respect pour elle; ils tuaient et incendiaient sans nécessité pour être agréables à leurs dieux; ils ignoraient les liens de famille; ils mouraient dans les excès des sens; ils se gorgeaient de viande et de boisson; ils entraient alors en délire; ils se promenaient la nuit dans les campagnes, hurlant comme des bêtes fauves et se livraient à la bestialité. Aussi les monstres apparurent-ils de nouveau sur la terre, et la vie menaça de nouveau de périr par sa trop grande énergie.

« Alors les dieux se décidèrent : Il est bon que les hommes vivent comme nous, soumis aux lois éternelles, et qu'il s'établisse sur la terre des cités, images de la cité céleste. Jupiter féconda donc le sein de la terre, et il naquit au nord des races de héros. Ils descendirent des montagnes boisées et ils détruisirent les fils des titans; ce que la fable veut nous enseigner par le combat des titans et des dieux. Les

héros purgèrent la terre des monstres; ils furent les premiers rois des cités. Ils écrivirent les lois sur des tables d'airain, conformément au modèle de justice qui était écrit au fond de leur conscience. C'est d'eux que descendent les chefs des Grecs et des Romains.

« En même temps le Soleil décida : Il ne faut plus que le culte soit livré au hasard, il faut qu'il y ait des rites. Il est bon qu'il y ait des hommes qui ne s'arrêtent pas à la surface des choses, mais qui en connaissent la nature intime; des hommes qui sachent les secrets de l'avenir et participent par leur science au gouvernement de l'univers, afin qu'ils soient craints et respectés. Il créa donc, près de l'Euphrate, une race puissante qui se livra à l'étude. Ce sont ces hommes qui ont su les premiers l'identité des dieux et des astres, et les ont adorés suivant leur hiérarchie. Ils ont connu les sublimes propriétés des nombres, et l'ordre de l'univers, et les rites agréables aux dieux. Ils se sont répandus à l'occident et à l'orient, des Gaules aux pays indiens; ils ont porté partout l'écriture littérale, l'arithmétique et la géométrie; ils ont institué les sacrés mystères. Les Syriens et les Phéniciens les appelèrent chaldéens; les Mèdes, mages; les Grecs et les Égyptiens, hiérarques, hiérophantes et mystagogues. Ils ont reçu mille noms dans les différents pays.

« Mais quand les hommes sacrés eurent établi partout les rites, les mystères et les oracles, ils mêlèrent leur sang à celui des autres hommes, ils se multi-

plièrent, et à mesure l'esprit saint qui les animait s'éteignit. Les dieux se plurent souvent à tromper leurs fils dégénérés, parce qu'ils avaient révélé les doctrines cachées aux profanes. Des contradictions et des erreurs de toute sorte se glissèrent dans les pratiques de la divination et de l'évocation; avec elles vint l'incrédulité du vulgaire, incrédulité que des hommes distingués eux-mêmes ont partagée (surtout chez les Latins, moins logiques que les Grecs et moins détachés des apparences), puisque nous voyons Cicéron conclure de l'ignorance des aruspices et des devins de Rome, et de la fourberie de prétendus chaldéens, à l'inanité des sciences sublimes, et montrer par son argumentation qu'il en ignore les véritables principes. Moi-même, j'ai honte de le dire, je fus pris dans ma jeunesse de la même incrédulité. Ce qui me dégoûtait surtout de ces pratiques, c'est que je voyais des chrétiens, malgré l'absurdité évidente de leurs doctrines, faire les mêmes miracles que je voyais accomplir aux adorateurs des vrais dieux. Mais, dès que j'eus connu mon divin Édésius, alors dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, il fondit ma sottise comme de la neige, il m'illumina du Verbe dont il était plein. Il me montra que des miracles analogues à ceux que je viens d'accomplir devant toi ne sont bons qu'à amuser les enfants et à dominer les femmes, qu'on peut retenir les formules d'évocation et les rites de mémoire, sans rien connaître à la véritable science. Pour elle, ses arcanes

sont infinis, et celui qui la connaîtrait tout entière aurait embrassé le Parfait ou serait lui-même le Parfait. Il serait l'œil du soleil idéal qui, d'un seul regard, embrasse tout, pour qui l'éternité est un instant et l'infini un point.

« Quoi donc ! parce que la tradition s'en va mourant, nous nous moquerons d'elle ! Disons avec Cicéron que la plupart des pontifes et des devins sont des ignorants et des menteurs; mais, au lieu d'en conclure que l'homme ne peut pas entrer en communion avec l'Un, entrer en possession de cette partie de lui-même qui a la forme parfaite, et par là dominer souverainement la nature inférieure et les éléments polyédriques, concluons que cette ignorance qui s'étend partout est un motif de plus de recueillir pour l'avenir l'héritage du passé. Préparons-nous par les abstinences à célébrer les saints mystères, examinons-en toutes les pratiques, fixons-les dans notre mémoire, puisque chacune a un sens sublime, et confrontons-les ensuite avec ce que la raison nous révèle des nombres et des différentes unités. Introduisons-nous dans l'intimité des pontifes, sachons de chacun s'il a conservé quelques volumes précieux, mettons-nous à même de pouvoir juger de l'authenticité d'un écrit, s'il est tout ancien ou s'il contient des parties anciennes, si le copiste a été maladroit, si un sot a changé les anciens caractères. C'est ce que nous faisons depuis vingt ans, et nous te dirons nos découvertes. Nous ne te demandons pas de croire sur parole les vérités sur-

prenantes que te révéleront ces volumes. Les résultats de la science sont toujours vérifiables, et c'est en cela qu'elle se distingue des superstitions juives et galiléennes. Assiste, au contraire, à la célébration de tous les mystères; visite tous les sanctuaires et tous les pontifes; étudie tous les anciens, à ce prix seulement tu seras agréable aux dieux, et ils se révéleront à toi, parce qu'ils aiment qu'on leur fasse violence. Puissions-nous seulement te servir pour quelques détails, et surtout pour t'affirmer que ta peine sera récompensée et que tu trouveras au delà de ce que tu imagines. »

Dès que Maxime eut cessé de parler, Chrysanthe et lui se mirent à expliquer à Julien le contenu des volumes qu'ils possédaient. C'était un immense recueil de rites et de pratiques théurgiques. Il y en avait de tous les pays : chaldéens, phéniciens, égyptiens, mèdes, indiens, grecs et latins. Malgré le mépris que les disciples de Jamblique professaient pour les juifs, les écrits des docteurs juifs étaient admis dans leur recueil comme ouvrages de seconde main. A partir de ce jour, Julien reçut sans interruption les leçons de ses maîtres et ne tarda pas à les égaler.

Alors, dit Libanius, il brisa comme un lion furieux tous les liens qui l'attachaient au christianisme. Ce baptême qu'on lui avait représenté comme lavant l'homme d'une souillure originelle et le délivrant du joug des démons, il en eut horreur. Il comprit que ces démons dont on voulait le délivrer, c'étaient les

dieux trois fois saints, les dieux immortels. Il résolut d'effacer de son front ce stigmate. Maxime consacra à Mithra un taureau, symbole du taureau équinoxial que le dieu égorge au printemps et dont il répand sur la terre le sang fécondant. Il supplia l'âme du monde de rejeter sur l'innocente victime la peine que Julien avait encourue en faisant profession d'athéisme. Il creusa une fosse en chantant des hymnes au soleil et en accomplissant les cérémonies d'usage, puis Julien descendit dans la fosse sur laquelle Maxime égorgea le taureau. Julien en sortit couvert de sang, mais lavé par ce sang de toutes ses souillures et devenu un nouvel homme.

Toutefois Julien cacha soigneusement sa conversion à l'hellénisme, et son projet bien arrêté dès lors de détruire le christianisme, s'il arrivait jamais au pouvoir. Pour vivre, et dans l'intérêt même des dieux, il lui fallait dissimuler. Comme il sut que Constance avait eu vent de ses relations avec les disciples de Jamblique, il retourna brusquement à Nicomédie, se fit raser la tête, se remit à suivre toutes les pratiques ariennes, fréquenta les tombeaux des saints et exerça ses fonctions de lecteur.

C'était, dit Libanius, le contraire de la fable : c'était le lion qui prenait la peau de l'âne.

IV

EUSÉBIE ET JULIEN. — SAINT JULIEN ET SAINT BASILE IACCHUS ET CHRIST

L'empereur attire Gallus en Europe et lui fait trancher la tête. — Indignation et douleur de Julien ; il est arrêté ; sa position critique. — Il est aimé de l'impératrice, qui lui sauve la vie; elle le fait envoyer à Athènes. — Ce qu'était Athènes au quatrième siècle. — Longue intimité de Julien et de saint Basile; extrême analogie de leur style, de leur caractère, de leurs croyances religieuses. — Julien assiste au grand mystère d'Éleusis; ce que ce mystère était devenu au quatrième siècle. — Iacchus est, comme le Christ, le Verbe incarné. — Eusébie obtient pour Julien le commandement des Gaules et le titre de César. — Résistance de Julien : sa gaucherie sous l'habit militaire. — Mariage de Julien avec Hélène : jalousie et cruautés de l'impératrice.

Pendant ce temps, Gallus gouvernait l'Asie comme un enfant brutal. Il tenait toutes les promesses de son adolescence. Les courses et les pantomimes étaient devenues pour lui des plaisirs fades. Les combats du ceste, que la délicatesse de mœurs du Bas-Empire avait fait supprimer comme dégoûtants, furent rétablis par lui. Quand il voyait six boxeurs se briser les

dents de leurs gants de plomb et se couvrir le corps d'épouvantables meurtrissures, « il éprouvait plus de joie que s'il eût gagné une bataille. » Quand des circonstances fortuites amenaient la famine dans une ville, il excitait le peuple à massacrer les gouverneurs, trouvant là un moyen facile de se rendre populaire, ou même partageant les préjugés de la foule.

C'étaient décidément les femmes qui régnaient avec Constantine à la cour d'Antioche. Un certain Clémace, noble Alexandrin, ayant résiste aux désirs incestueux de sa belle-mère, celle-ci se rendit auprès de la reine, et obtint d'elle un ordre immédiat de saisir et d'exécuter Clémace, qui fut mis à mort avant d'avoir pu ouvrir la bouche, et sans qu'on prît la peine de l'accuser d'aucun crime. Une autre fois, une femme de basse condition révéla à Constantine un prétendu complot contre les jours de César. Celle-ci combla de présents la délatrice, et, la plaçant dans son carrosse, la fit sortir du palais par la porte d'honneur. L'accusation d'aspirer à l'empire était pour Constantine le prétexte de meurtres continuels, soit qu'elle fût simplement avide des confiscations qui suivaient les condamnations pour crime de lèse-majesté, soit qu'elle crût à la réalité des complots, et qu'elle voulût se débarrasser de rivaux, réservant pour son époux seul ce genre de crime. Les jugements étaient de sinistres comédies, les rôles des juges et des accusateurs étaient réglés d'avance, et, pour qu'ils ne s'en écartassent

point, la reine, cachée derrière une tapisserie, prêtant l'oreille, intervenait sans cesse dans les débats par des messages.

Les plaintes de la noblesse d'Orient arrivaient jusqu'à Constance, et, bien que son gouvernement ne le cédât en rien pour l'arbitraire et la cruauté à celui de Gallus, il ne trouvait pas bon d'être imité à ce point. Il avait d'ailleurs des sujets d'inimitié plus graves contre son beau-frère; il n'ignorait pas que la force seule manquait à César pour s'élever contre lui, et cette force pouvait lui venir subitement. L'armée d'Orient venait de remporter l'avantage sur les Perses; le soupçonneux Constance tremblait qu'elle ne s'éprît de la beauté et de la jeunesse de Gallus. Il essayait donc de retirer à César son armée; employant dans ses lettres le ton le plus doux et le plus amical, il feignait de craindre que le soldat, « devenu turbulent par l'inaction, » n'en vînt à conspirer la perte de Gallus. Il engageait celui-ci à « se contenter des palatins, des protecteurs, des scutaires et des gentils. » En même temps il le priait de venir le trouver à Milan. Ils devaient prendre ensemble des mesures pour lesquelles les correspondances et les messages étaient insuffisants. Ces entrevues devaient faire cesser les malentendus qui avaient paru les séparer.

Gallus, ou plutôt Constantine, vit bien qu'il ne fallait ni refuser ni obéir. Entrer en révolte ouverte, il n'y fallait pas songer. L'armée d'Orient demandait autre chose qu'un Gallus, une autre gloire et une

autre fermeté, pour oublier que Constance était l'héritier légitime du grand Constantin, et qu'elle avait elle-même égorgé les Flaviens pour lui assurer l'empire. Constantine résolut donc d'envoyer lentement et une à une les cohortes en Europe ; en même temps, elle faisait répondre que César se rendrait auprès d'Auguste dès que sa présence en Orient ne serait plus rendue indispensable par les complots qui se tramaient chaque jours contre les souverains. — C'était ajourner à jamais le voyage, car on trouvait toujours à souhait des crimes de lèse-majesté.

A cette réponse, Constance se livra en présence de ses eunuques aux plus violentes imprécations; mais, comme il avait peur, il n'en laissa rien paraître en public et se contenta d'envoyer à Antioche le préfet Domitien. La mission dont il le chargeait était des plus délicates; il devait intimider Gallus, lui montrer qu'il se perdait en n'obéissant pas à l'ordre d'Auguste, et en même temps le traiter avec un respect et une cordialité tels que César se décidât sans soupçon au voyage d'Italie. Domitien, voulant dès l'abord frapper un grand coup et se placer vis-à-vis de César comme représentant de l'autorité supérieure, ne trouva rien de plus habile en arrivant à Antioche que de passer devant le palais en grande pompe, et, sans y entrer, de se rendre droit au prétoire. Le fier Gallus, indigné de ce manque de convenance, le somme vainement pendant plusieurs jours de se présenter au consistoire. Enfin Domitien se décide à y paraître, et dès

l'entrée il s'écrie brusquement : « César, il fau partir, comme on te l'ordonne; si tu tardes, je fais immédiatement cesser les envois de bouche pour ta table et ta maison. » Après ces paroles insolentes, il se retire et refuse dès lors de reparaître à la cour, malgré les injonctions réitérées de César. Celui-ci, ignorant les colères prudentes de Constance, s'assura de la personne du préfet et le fit garder par les protecteurs. Montius, questeur, ayant excité les palatins à délivrer Domitien, Gallus le fit massacrer par les soldats qui, une fois excités au meurtre, allèrent chercher le préfet dans sa prison, le garrottèrent et le traînèrent par les rues de toute la vitesse de leurs jambes. Domitien mort, son gendre et plusieurs autres fonctionnaires d'Asie furent saisis et accusés d'un complot contre les jours de César.

Les rapports entre les deux princes allaient toujours s'empirant. Les nouveaux meurtres accomplis juridiquement, Constantine se décida à se rendre auprès d'Auguste, comme précédant l'arrivée de son mari. Elle espérait beaucoup en son influence sur son frère; et peut-être en effet aurait-elle réussi à l'intimider, à le tromper et à lui arracher des concessions; mais, à peine arrivée en Bithynie, elle mourut d'un accès de fièvre. — Cette mort était celle de Gallus. Avec sa femme, il perdait son âme et sa résolution; il ne sut plus qu'obéir aux ordres de Constance, et se dirigea vers l'Italie. Le tribun des scutaires, Scudélon, émissaire de Constance, esprit fin et rusé sous

l'enveloppe de la bonhomie militaire, finit par le convaincre de la sincérité de son beau-frère et de la tendre impatience qu'il avait de le revoir. Gallus était si rassuré, qu'en arrivant à Constantinople il y donna des courses de chars et voulut couronner le cocher vainqueur. Pendant ce temps, Constance, craignant toujours une arrière-pensée de sa victime, retirait les garnisons des villes où il devait passer; puis il envoyait à César, sous prétexte de pourvoir aux grands offices de sa maison, divers personnages qui n'étaient en réalité que des gardiens. Gallus eut bientôt lieu de le connaître. Quand il arriva à Andrinople, il apprit que des détachements de la légion thébaine envoyaient vers lui une députation; ses gardiens l'empêchèrent de s'aboucher avec les légionnaires, qui voulaient lui offrir l'appui de leurs corps et l'engager à ne pas aller plus loin. A mesure qu'il avançait, les respects et les soins diminuaient; il n'eut bientôt d'autre ressource que les plaintes, les prières et les malédictions. Enfin, quand on fut arrivé à Pétobion, ville de Norique, un cordon de sentinelles fut mis autour de sa maison, et le comte Barbation, autrefois capitaine de ses gardes, entra chez lui, lui ôta les habits royaux, le revêtit d'une tunique et d'un manteau communs, et, tout en protestant que les ordres du prince n'allaient pas au delà, il le fit monter dans une charrette et le conduisit à Polla d'Istrie. C'était dans cette ville que le fils de Constantin avait été exécuté par ordre de son père.

Là on fit subir au pauvre Gallus, « devenu plus pâle que Némésis, » un interrogatoire sur les meurtres ordonnés par lui à Antioche. Il trouva à peine assez de voix pour les rejeter sur sa femme Constantine. On lui lia les mains et on lui trancha la tête.

Dès que Gallus fut exécuté, l'empereur fit saisir Julien à Nicomédie. On le conduisit à Milan et on le garda à vue. Cette mesure n'était pas une précaution inutile : Julien, aveuglé par son amitié pour son frère, ne crut jamais à sa culpabilité. Tout au plus avoue-t-il qu'il était un peu brutal, encore rejette-t-il ce défaut sur Constance, qui lui avait fait donner une mauvaise éducation. L'indignation de Julien fut donc aussi grande que sa douleur en apprenant la mort ignominieuse de Gallus. Il voyait dans Constance le meurtrier de son père, de son frère et de tous les siens; il ne pouvait douter, et il avait raison, que Constance ne voulût aussi le condamner à mort; s'il avait été en position de s'aboucher avec la légion thébaine, il eût sans doute accepté sans hésitation la révolte. L'empereur vit donc juste en le faisant saisir et en ordonnant qu'on l'impliquât dans le procès de son frère. Mais Constance avait affaire à trop forte partie, à un jeune homme qui, en danger de mort violente depuis son enfance, avait appris à dissimuler et à manœuvrer avec un sang-froid et une habileté supérieurs. Constance ne devait pas persister longtemps dans ses résolutions excessives.

Le premier soin de Julien fut de faire agir en sa faveur les évêques ariens qui, dupes de ses démonstrations pieuses, le croyaient un des plus fidèles appuis de leur secte, et décidé, s'il régnait jamais, à achever leur triomphe sur les athanasiens. Ayant ensuite connu les mauvaises dispositions des eunuques, dont la police était mieux faite que celle des évêques, qui savaient à quoi s'en tenir sur son compte, et qui étaient d'ailleurs les ennemis nés de tout caractère viril, il se tourna vers l'impératrice. — Le mépris qu'il avait pour les femmes en général tombait devant celle-ci, et, si son intérêt ne l'avait exigé, la sympathie seule l'aurait engagé à se lier avec elle. Cette sympathie était réciproque; depuis longtemps Eusébie désirait le connaître; la réputation de science et surtout d'austérité de ce tout jeune homme avaient éveillé sa curiosité. Dès qu'elle l'eut vu, elle fut entièrement sous le charme et dominée par lui; elle devint plutôt son élève et son admiratrice que sa protectrice.

Julien était loin d'être beau ou élégant; petit, la tête enfoncée dans les épaules, son air n'avait rien de militaire ni de majestueux[1]. Quand il n'avait pas

[1] Je vois dans plusieurs écrivains modernes qu'il était malpropre. Rien n'autorise à le penser. Il est même certain que, par système religieux, il se livrait à des ablutions journalières, et qu'il regardait la propreté du corps comme l'image et la préparation nécessaire de celle de l'âme. Cette accusation n'a d'autre fondement que cette phrase du *Misopogon*, où Julien parle des animaux que les Antiochiens

de raison pour se surveiller, qu'il se laissait aller à sa nature, et qu'il s'animait en parlant, il avait une abondance de gestes qui tournait à la contorsion. Sa conversation était aussi abondante que son geste et son style : il allait de côté et d'autre, abordant tous les sujets, jetant sur tous la lumière et les images saisissantes, mais sans méthode ni plan. Il y montrait la vivacité de son imagination et la profondeur de son esprit, mais il éveillait la pensée sans instruire. C'était ce qu'il fallait pour séduire une femme telle qu'Eusébie. Il dut se l'attacher bien plutôt par le feu avec lequel il traitait les sujets généraux et lui racontait ses visions célestes que par la peinture de ses infortunes. Quelque peu habitué qu'il fût à flatter les femmes, son érudition lui fournit, avec aisance et naturel, les comparaisons les plus agréables pour Eusébie entre elle et les prêtresses et femmes poëtes qu'avait célébrées l'antiquité. Elle dut facilement se persuader qu'elle était aimée. Si en effet une femme a jamais tenu une place importante dans la pensée et l'imagination de Julien, ce qui est douteux, c'est la seule Eusébie. Marié depuis

croyaient voir dans sa barbe. Les bourgeois d'Antioche, ennemis de Julien à plus d'un titre, et regardant la barbe comme de mauvaise compagnie, ne doivent pas inspirer plus de confiance qu'un élégant du temps passé accusant de malpropreté un jeune homme d'aujourd'hui parce qu'il porte barbe entière, ou une coquette accusant une honnête femme de négligence parce qu'elle ne met ni rouge ni blanc. En tout cas, à l'époque où Julien connut Eusébie, il se rasait, et ne portait pas encore cette terrible barbe philosophique.

à une autre femme, Julien paraît s'en être peu occupé et être devenu veuf sans grand regret.

L'amour qu'Eusébie crut inspirer ne flattait pas seulement ses goûts, mais ses intérêts. Beaucoup plus jeune que Constance, n'ayant pas su lui donner d'enfants, elle devait envisager avec effroi la perspective d'un veuvage prochain, qui la livrerait sans protection à la vengeance des eunuques. Du moment qu'elle se décidait à faire vivre le plus proche héritier du trône, il fallait se l'attacher, et se l'attacher, s'il était possible, par un sentiment plus vif que celui de la reconnaissance. Elle dut souvent caresser l'espoir de devenir une seconde fois impératrice, non plus avec un valet d'eunuque, mais avec un homme intelligent et actif qui, à vingt-quatre ans, passait pour le premier parmi les sages, et dont bientôt elle allait faire, malgré lui, le premier homme de guerre de son temps. Ils commencèrent donc à se voir autant qu'ils le pouvaient sans exciter les soupçons, s'écrivant lorsque la prudence les forçait à ajourner leurs entrevues, et profitant de la politesse excessive qui était alors de mode dans les lettres pour se dire tout le bien qu'ils pensaient l'un de l'autre.

L'autorité d'Eusébie sur Constance eut pour effet immédiat d'ajourner le procès de Julien, et par conséquent lui sauva la vie. Elle sollicita ensuite pour son protégé une entrevue de l'empereur, en présentant à celui-ci son panégyrique que Julien venait de

terminer. Auguste résista six mois. Comme tous les gens faibles, il ne connaissait qu'un moyen d'échapper à l'influence d'une personne, c'était de ne pas la voir. Envoyer à la mort Julien qu'il connaissait à peine, c'était pour ce prince timide une décision facile; mais l'avoir devant soi, l'entendre discuter sa vie, se voir forcé peut-être de changer de décision, c'était pour Constance un sujet de terreur. Cette terreur était légitime, car Julien sortit de cette entrevue justifié et presque en faveur. On l'accusait d'avoir, pendant ses voyages en Asie, mené une existence mystérieuse et lié commerce avec les émissaires de Gallus; en second lieu, d'être allé à Constantinople sur le passage de Gallus. Quand il avait su que son frère arrivait à Constantinople, il s'était en effet départi de sa prudence habituelle et de cette loi qu'il s'était faite de ne jamais voir son frère, de ne jamais lui écrire; il avait espéré pouvoir le dissuader d'aller plus avant. Mais il était trop tard; Gallus était cerné, et une surveillance active avait empêché les deux frères de s'entretenir un seul instant en particulier.

Julien se défendit avec une froideur respectueuse, parlant de son frère comme d'un inconnu, sans prendre son parti ni accuser sa mémoire. Il répondit d'abord la même chose sur les deux chefs d'accusation. Toutes les fois qu'il s'était déplacé, ne fût-ce que pour aller de Nicomédie à Constantinople, il avait toujours préalablement demandé et obtenu l'autorisation de l'empereur et de ses préfets. Il parla

ensuite de son existence depuis sa sortie de Macelle; il dit que ses seules préoccupations dans ses voyages, dans ses séjours à Constantinople, à Éphèse et à Nicomédie, avaient été les lettres, les sciences et la théologie; que tout rôle politique lui serait insupportable. Il en fournit des preuves et démontra par des détails caractéristiques qu'il avait mis là, en effet, sa vie et son bonheur. Il sut flatter par le récit de ses recherches et de ses découvertes la manie littéraire de Constance. Il mit aux pieds de l'empereur toute la science qu'il avait acquise, lui disant qu'il l'avait eu pour premier instituteur, et que c'était en composant les discours dont Auguste daignait autrefois lui fournir les sujets qu'il avait acquis le goût de l'étude.

Le succès de Julien fut tel, que les eunuques eurent peur. Ils empêchèrent une seconde entrevue qui devait avoir lieu entre les deux cousins, et firent intimer à Julien l'ordre de retourner en Orient. Eusébie, sur la demande expresse de Julien, fit modifier cet ordre et obtint pour lui la permission d'aller à Athènes.

Julien se rendit à Athènes, non plus suivi du pompeux cortége convenable au frère de César, mais dans le simple appareil philosophique qu'il préférait à tout. Sa renommée ne l'en précéda pas moins. Il était connu pour une *fontaine de science*, et les étudiants, occupant la route où il devait passer, le conduisirent à grand bruit jusqu'au bain, suivant la

coutume. Athènes était alors plus riche et plus peuplée qu'au temps de son importance politique; les fils de famille y venaient étudier et dépenser leur patrimoine de toutes les parties de l'empire. Pas d'*honnête homme* qui n'y eût passé quelques années. Bien que tout y fût construit dans de petites proportions, que les chambres fussent de vraies cellules d'ascètes et de rhéteurs, les situations pittoresques, les distances bien prises des bains, des temples et des portiques lui donnaient un aspect plus grand que celui d'Antioche ou de Césarée. Dans les cours intérieures entourées de colonnes, dans les *lesché*, sur les places, en plein air, on y menait la vie de libre discussion. C'était la ville des phrases bien tournées et des spéculations subtiles; tout y parlait et y argumentait. Des portefaix et des marchands de poisson, devenus par le contact beaux diseurs et théologiens, y fondaient des écoles, comme jadis Ammonius à Alexandrie. Les utopies de la *République* de Platon y étaient réalisées. Dès que Julien fut arrivé, il fut admiré et admira; il se sentit chez lui, il fut pénétré de ce parfum unique, il aima Athènes d'un grand amour, il souhaita d'y vivre et d'y mourir. Il ne devait la quitter, pour reprendre le combat de la vie, qu'avec des larmes. Cet effet produit par Athènes, tous les jeunes gens distingués du quatrième siècle le ressentaient comme Julien. Basile et Grégoire de Nazianze, qui s'y trouvaient alors, expriment les mêmes sentiments. Ils nous parlent d'Athènes comme d'une ville

sainte, qu'on ne quitte qu'avec une profonde douleur. Bien que la vue des délicats y fût souvent choquée par les débauches des étudiants vulgaires, l'esprit trouvait dans le commerce des sages des compensations qui restaient seules dans le souvenir une fois qu'on avait quitté la Grèce. Là, la justice et la sagesse apparaissaient aux jeunes gens dans toute la rigueur de leurs lois, dans toute la beauté de leurs proportions, comme objet de recherches scientifiques, intéressantes par elles-mêmes, indépendantes et absolues, dégagées de tous les compromis et de toutes les inconséquences de la pratique. Plus tard, Basile, mêlé à la vie active, devait se courber humblement devant l'autorité ecclésiastique, puis se roidir contre la tyrannie des empereurs, faire des concessions sur ses doctrines, ou ne les dire qu'à moitié pour éviter le scandale dans l'Église et ne pas avoir toutes les hérésies à combattre à la fois; Julien, devenu l'ennemi de Basile, devait succomber sous une tâche au-dessus de ses forces; mais à Athènes, tous deux amants de la même sagesse, du même idéal, rapprochés par Libanius, leur maître et leur ami commun, devaient vivre dans la plus agréable intimité. Il ne faut donc pas croire Grégoire de Nazianze lorsqu'il nous dit qu'en examinant Julien pendant son séjour à Athènes, il avait remarqué en lui je ne sais quoi d'égaré et d'hypocrite, et qu'il avait deviné dès lors toute sa perversité. C'est là un de ces mensonges de bonne foi comme en font toujours les

hommes mûrs lorsqu'ils racontent les opinions de leur jeunesse. Il faut se souvenir qu'au moment où Grégoire parlait ainsi, Julien venait de faire subir à l'Église une persécution d'un genre unique, bien autrement sensible à un poëte, à un orateur, à un grand seigneur érudit comme Grégoire de Nazianze, que n'aurait pu l'être une persécution brutale qui n'en aurait voulu qu'à ses biens et à sa vie. Persécuteur hautain et délicat, comme peuvent seuls l'être les apostats qui n'ignorent aucun secret du sanctuaire, Julien venait de convaincre les chrétiens d'ignorance et d'inconséquence théologique, de grossièreté d'esprit, et, leur défendant la lecture d'Homère et de Démosthène, il les avait réduits au grec barbare de saint Luc et des traducteurs de la Bible[1] : les souvenirs de cette tyrannie et de cette honte, qui blessaient Grégoire dans ses goûts les plus chers et ses prétentions les plus justifiées, doivent rendre son témoignage suspect. En tout cas, si, pendant son séjour à Athènes, il prit Julien en antipathie, ce sentiment avait une tout autre cause qu'un dissentiment religieux. Basile et Grégoire habitaient la même maison; ils étaient liés d'une étroite amitié. Quand Julien vint se mettre de la partie, il put exciter la jalousie de Grégoire. L'in-

[1] Les Pères grecs avouent cette barbarie, et d'ailleurs n'en rougissent point : « Pour nous, nous n'avons de commerce qu'avec Moïse, Élie et d'autres, qui nous présentent leurs doctrines dans un langage barbare. Nous prêchons leurs maximes, dont le sens est aussi sublime que l'expression en est grossière. » (*Lettre de saint Basile à Libanius.*)

struction de celui-ci était plutôt littéraire que scientifique, et Basile s'occupait alors avec ardeur d'astronomie et de géométrie, sciences dans lesquelles Julien était un des hommes les plus versés de son temps. Basile, averti par Libanius, dut donc saisir l'occasion de s'instruire et négliger le poëte pour le savant.

Quand on lit l'*Hexameron* à côté du discours sur le soleil-roi, on trouve une telle analogie entre les deux cosmologies qui y sont exposées, qu'elle semble n'être pas suffisamment expliquée par l'analogie d'éducation, et qu'elle paraît être le résultat de la longue intimité de Julien et de Basile. A quelques noms près, il y a identité. Ceux que Julien appelle indifféremment des dieux ou des anges, Basile les appelle seulement des anges, réservant le nom de Dieu pour l'Être suprême. Ce Dieu suprême, Julien l'appelle le Dieu-soleil, le soleil idéal et invisible; Basile le nomme la Lumière idéale et invisible : c'est le même Dieu. Quand Basile parle des réservoirs d'eau que le Dieu de la Bible établit dans le ciel pour fournir du feu jusqu'à la consommation des siècles, n'est-ce pas le Dieu-océan du discours au soleil-roi, la forme icosaédrique, divisible en tétraèdres? Quand Basile, pour prouver que la Genèse a été véritablement dictée par Dieu, vante la sublimité de cette expression : *Que le sec paraisse*, et qu'il s'écrie : « Pourquoi Dieu n'a-t-il pas dit la *terre?* parce que *terre* est le nom de la matière, du sujet, mais que le *sec*

en caractérise la nature intime ; » ne croit-on pas entendre Julien admirant quand même la sublimité d'un rite ou d'une pratique hellénique ? Pour Basile comme pour Julien, le monde invisible précède le monde visible ; ce dernier n'est que la détermination dans l'espace et le temps des idées ou formes contenues dans le premier et que l'énergie du Verbe a fait sortir du sein du Père [1]. Mais pour Julien, le monde invisible précède le monde visible dans l'ordre des causes et non dans celui des temps. Julien, qui ne croit pas à la fin du monde, ne croit pas non plus à son commencement ; tandis que Basile croit qu'un certain point dans le temps, comme dans l'espace, a été choisi librement par le démiurge pour créer l'univers. Grande différence entre leurs doctrines, qui devait faire de Basile un saint et qui avait déjà fait de Julien un apostat.

Mais, à l'époque de son séjour à Athènes, cet unique dissentiment ne devait pas être aussi sensible à Basile qu'il le fut depuis. Il n'était alors chrétien que par tradition de famille, et il cherchait plutôt la sagesse dans la Bible qu'il ne l'avait trouvée. Il ne s'était pas encore éveillé, comme il nous le dit, du profond sommeil de la science ; il n'était qu'un jeune homme désireux de s'instruire, et il n'avait pas encore regardé la vraie lumière de l'Évangile. D'ailleurs, si Basile différa d'opinion avec Julien sur la création

[1] Voy. fin du volume.

du monde et sur sa fin par la venue du Christ, il resta toujours d'accord avec lui sur un point plus important : il crut toujours, avec Origène et Julien, que les hommes étaient des anges déchus, enfermés dans le corps comme dans une prison. Il se plaisait à croire qu'il s'envolerait après sa mort dans la région de l'inaltérable, et le dogme de la résurrection de la chair blessait malgré lui sa délicatesse patricienne.

Aussi saint Basile respecta toujours le souvenir de son ancien compagnon d'études. Il resta lié intimement et entretint un commerce de lettres jusque dans sa vieillesse avec Libanius, le panégyriste et l'admirateur déclaré de Julien et de sa religion. Il détesta les desseins de Julien, mais non sa personne. La parenté de ces deux esprits était trop étroite : même style recherché, même amour pour les comparaisons hasardées et les fleurs de rhétorique[1], même amour pour les nombres,

[1] Comparez la lettre suivante, de saint Basile à Libanius, à celle de Julien au même Libanius, que nous avons citée au chap. II :

« Ceux qui aiment les roses, comme font tous ceux qui aiment ce qui est beau, ne se fâchent pas contre les épines dont la rose est accompagnée. Il me souvient d'avoir entendu quelqu'un (parlait-il sérieusement ou pour se divertir?) qui disait que, comme les peines légères ne font que réveiller l'amitié, les épines dont la nature a environné les roses sont autant d'aiguillons qui ne font que redoubler l'ardeur qu'on a de les cueillir. Il n'est pas nécessaire que je fasse l'application de ces épines à ta lettre, qui, par sa douceur, a été pour moi la fleur de la rose, m'a fait goûter le charme du printemps, et dont les plaintes et les reproches sont autant d'épines. Mais ces épines me font plaisir; elles ne font qu'enflammer davantage mon amitié pour toi. »

la physique, même manque de mesure, même mépris pour la chair, même besoin de courir au-devant de la souffrance physique et de s'imposer de privations et des labeurs. Saint Grégoire de Nazianze (Ép. VIII) plaisante agréablement saint Basile, qui l'avait engagé à venir vivre dans sa solitude. Il s'en sauva bien vite. Le pain, dit-il, était si dur, que les dents glissaient dessus; il y serait mort de faim, de soif et de froid, « emportant plutôt la compassion des hommes que leurs louanges, » sans le secours de la mère de Basile. Julien, qui, à Paris, défendait qu'on allumât du feu dans sa chambre au plus fort de l'hiver; Julien, qui aimait le célibat comme plus élevé que l'état de mariage; Julien, rigoureux observateur des jeûnes imposés par la religion hellénique, aurait été heureux de vivre ainsi en compagnie d'un homme tel que Basile. Comme Basile, il ne haïssait point les véritables ermites, mais ceux qui, comme il le dit, *vendaient des biens insignifiants pour prendre ce titre d'ermite*, et qui, au lieu de vivre dans de pieuses colonies, pourvoyant eux-mêmes à leurs besoins, abusaient de leur prétendu désintéressement pour vivre d'aumônes, envahir les palais des grands et des princes, leur en imposer par de prétentieux bavardages et des airs de sainteté, et se livrer, sous couleur de mysticisme, à toutes leurs passions, surtout à leur paresse incurable. Cette engeance n'était point une plaie particulière au christianisme; c'était le grand malheur du temps. L'hellénisme avait aussi

ses faux ermites, et Julien confond les deux espèces dans le même mépris. Il avoue même que, si les galiléens avaient pris l'intolérance aux Juifs, c'était aux hellènes qu'ils avaient pris la paresse érigée en système « comme un nouveau et véritable culte de la Divinité. »

Julien passait donc sa vie à Athènes à fréquenter les écoles, à discuter sur l'essence des choses avec chacun, et surtout à lire et commenter la Genèse avec Basile; essayant de lui prouver que Moïse ne connaissait pas aussi bien que Platon la nature des anges et la manière dont le monde visible était sorti du sein du démiurge[1]. Il profita en outre de son séjour à Athènes pour assister aux mystères d'Éleusis.

Il y avait dans les mystères d'Éleusis une telle majesté, ils étaient défendus par une antiquité si haute, par de tels souvenirs, par une si grande sympathie de la foule, qu'ils continuaient à être célébrés sous les empereurs chrétiens avec la même pompe et le même concours que dans les siècles précédents. Sauf quelques modifications dans les pratiques préparatoires, les galiléens en suivaient les cérémonies avec la même ardeur que les hellènes. Les fêtes de Noël et de Pâques, telles que nous les célébrons aujourd'hui, n'étaient pas encore régulièrement instituées; elles ne purent l'être qu'après le triomphe définitif du

[1] Voy. *Défense de l'hellénisme*. Ce sont les deux grands reproches qu'il fait à Moïse.

christianisme. Depuis longtemps Iacchus avait pris le principal rôle dans les Éleusinies; il avait presque entièrement remplacé Proserpine : les chrétiens pouvaient voir dans le nom de ce dieu une épithète donnée au Messie, ou du moins associer la naissance, la mort et la résurrection de cette divinité à celles du Sauveur. Julien put donc suivre ces mystères sans exciter les soupçons, et ce fut avec délices qu'il se vit pour la première fois en position de faire publiquement acte d'hellène. L'idée qu'il pourrait donner carrière à son ardente piété n'avait pas été étrangère à la joie qu'il avait ressentie en partant pour Athènes. D'après les conseils de Maxime, il s'était lié dès son arrivée avec l'hiérophante. Bien que ces fonctions exigeassent le célibat, elles se conservaient dans les mêmes familles, et il dut trouver dans ce pontife un homme savant dans les choses sacrées et capable d'éclairer sa foi.

Quand Julien arriva à Athènes, le temps des petites Éleusinies, où l'on fête la naissance du dieu, était passé; il résolut de suivre les grandes Éleusinies comme myste, c'est-à-dire non en simple curieux, mais en accomplissant tous les rites, en recevant tous les sacrements, en étant à la fois acteur et spectateur. Pendant le mois qui précède l'équinoxe d'automne, il s'abstint de grains, de raves et de poisson[1], et se disposa par des sacrifices et des

[1] Voy. le discours de Julien sur la *Mère des dieux*, qu'il associe à la grande déesse (Cybèle à Cérès).

prières à se rendre digne des faveurs célestes. Dix jours avant l'équinoxe, la foule des fidèles venus de tous les pays grecs se rassembla tumultueusement devant le Pœcile. L'hiérophante parut et lut les conditions exigées pour assister au mystère. Cette lecture n'était plus alors qu'une formalité, et tout le monde pouvait voir les Éleusinies; toutefois, la partie du programme qui recommandait aux mystes l'ordre, la décence et le silence ne fut pas sans effet. Le lendemain, le bord de la mer était plein de fidèles se livrant aux ablutions et aux purifications prescrites. Ensuite vint le sacrifice solennel dans le temple de Cérès à Athènes, puis le jour des Épidauries, où l'on demande à Esculape la santé de l'esprit et du corps. Enfin, le lendemain, la longue procession se mit en marche. Les mystagogues portaient l'image du dieu; les mystes, des rameaux à la main, les suivaient en chantant des hymnes et en exécutant les danses sacrées. La foule les accueillait par des cris de joie tout le long de la voie Sacrée, et jetait des manteaux devant la statue. On arriva à Éleusis aux flambeaux; on se livra encore à la joie pendant la nuit et pendant la journée du lendemain; mais, dès que la première veillée fut venue, les récits et les cérémonies funèbres commencèrent.

Le temple de Cérès Éleusine datait du plus beau temps de l'art grec, c'est-à-dire qu'il était plus petit que la moindre de nos églises. Il était aussi le temple le plus riche de la Grèce, car les eunuques n'avaient

osé le piller. Il servait dans les Éleusinies aux sacrifices et autres cérémonies officielles du culte hellénique. Au pied de la colline, où se dessinaient nettes et harmonieuses ses colonnes doriques, s'étendait une immense basilique, destinée spécialement à la célébration du mystère[1]. C'était là que se passaient les veillées, c'était dans le chœur que les mystagogues faisaient la représentation. C'est de ces basiliques, qui servaient à la représentation des mystères helléniques, que furent imitées les basiliques chrétiennes. Autour de la basilique étaient tendues sur des piquets les toiles bigarrées sous lesquelles, pendant la semaine sainte, le peuple dormait le jour et prenait ses repas. La célébration du mystère était l'occasion d'une foire, et la basilique était entourée de nombreuses boutiques. Tant que durait le jour, les cris des marchands, les bruits de toute sorte, l'agitation de la foule, donnaient à Éleusis l'aspect le plus animé; mais, dès que le soleil était couché, un religieux silence s'établissait, et on n'entendait plus que le chant des prêtres et les lamentations des mystes.

La première veillée commença par un chant pour une seule voix. Un des prêtres rappela le sujet des petites Éleusinies : Cora[2], ayant cueilli la fleur du narcisse, avait été plongée dans les ténèbres d'Hadès. Alors la terre avait été plongée, comme Cora,

[1] C. F. Maury : *Hist. des religions de la Grèce. — Les Mystères.*
[2] Nom de Proserpine dans les mystères.

dans les ténèbres et la désolation. Cérès avait demandé sa fille à l'univers, mais en vain. Enfin Jupiter, touché de ses larmes, avait visité la déesse, et il lui était né un fils, Iacchus, auquel étaient réservées les plus hautes destinées, et qui devait réparer le mal causé par l'imprudence de Cora. Ce fils avait grandi, il allait combler l'homme de biens et entrer en lutte avec ses ennemis.

C'était l'histoire de ces luttes qui faisait le sujet des grandes Éleusinies. Quand le prêtre eut chanté, la représentation commença. Dans les temps primitifs, elle avait la forme d'un véritable drame; mais, à mesure que l'ancienne naïveté s'était éteinte, les coups de théâtre, les chars ailés et les trappes avaient paru moins propres à exalter le sentiment religieux; les représentations se réduisaient alors à certaines pratiques figurées, à des distributions de pain et de vin, symboles de la chair et du sang, de la vie solide et fluide; à des allées et venues dans le chœur, accompagnées de récits chantés et de prières auxquelles les fidèles prenaient part : comme nos messes et nos offices solennels, qui représentent tout un drame pour celui qui sait les comprendre, mais qui n'ont pas cet aspect à première vue.

Ce fut d'abord la représentation du séjour du dieu sur la terre et de ses conquêtes pacifiques. Iacchus rendait aux hommes le pain et le vin. Il conviait ses compagnons à de grands repas, il leur attestait qu'il était né pour délivrer Cora, pour la faire paraître de

nouveau devant les dieux, et que ce jour serait pour tous les humains le signal et le gage de la félicité que les dieux leur réservaient.

Puis commençait la lutte du dieu avec les agents des ténèbres. Un jour que Iacchus se promenait sur le bord de la mer, des pirates voulaient l'enlever; mais le dieu se changeait en lion et réduisait ses ennemis à la fuite. Une autre fois, le serpent l'enserrait de ses plis, mais le dieu l'étouffait entre ses bras robustes. La lutte prenait beaucoup d'autres formes; enfin Iacchus succombait : il était tué par le sanglier[1]. Alors tous les flambeaux furent éteints dans la basilique, et la foule se dispersa.

A la veillée du lendemain, le tombeau du dieu avait été dressé dans le chœur. A la lueur vacillante des cierges, sous un tissu de soie transparente, on entrevoyait Iacchus moissonné dans sa fleur et sa beauté, la tête penchée et les bras étendus. La nuit fut remplie par les lamentations des mystes. On couvrait le lit funèbre d'oranges et de fleurs. Les femmes coupaient leurs cheveux et baisaient la plaie du jeune dieu.

Le lendemain fut consacré à l'ensevelissement de Iacchus et aux douleurs de Cérès. Elle arrachait les bandelettes de sa chevelure, et couvrait son visage

[1] A l'origine, Iacchus n'était, comme Zagreus, qu'une forme de Bacchus; mais, à mesure que son importance s'était accrue, sa légende s'était enrichie d'une foule de traits empruntés à des dieux étrangers, et particulièrement à Osiris et à Adonis.

d'un voile. Elle n'avait donc enfanté une seconde fois que pour connaître de nouvelles douleurs. Celui qui devait lui ramener sa fille avait été vaincu par Hadès Il ne lui restait plus aucune espérance; elle devait aussi souhaiter la mort, et les promesses de Jupiter étaient vaines. Alors, penchée sur le tombeau de son fils, elle appelait les dieux; mais rien ne répondait à sa voix que les lamentations de la foule.

Le lendemain, cette grande douleur recevait peu à peu des soulagements. Hermès paraissait, et annonçait à la mère affligée que Jupiter n'avait rien oublié, que lui-même avait conduit son fils aux enfers. On ouvrait le tombeau et Iacchus n'y était plus. Alors les compagnes de Cérès reprenaient courage; elles rappelaient les bienfaits continus dont la divinité a toujours comblé les hommes : « Ceux-ci savent tous les matins que le soleil va reparaître, et cependant ils n'ont d'autre motif de le croire que leur confiance dans les dieux. Le fils de Jupiter ne pouvait pas mourir; sans doute il avait reparu dans le ciel; plus heureux qu'Orphée, il avait ramené celle qu'il était venu chercher. » Alors la déesse, le cœur plein d'espérance et de crainte à la fois, s'enveloppait d'un manteau d'azur et allait trouver les dieux supérieurs.

Le lendemain, grand et dernier jour des Éleusinies, était entièrement consacré à la joie. La scène était transportée au ciel. Cérès y voyait son fils s'avançant dans sa gloire, accompagné par les dieux qui le

reconnaissaient pour maître; il tenait Cora par la main et la conduisait aux pieds de Jupiter. Cérès la tenait longtemps embrassée, se livrant aux transports de sa tendresse. Les dieux félicitaient la jeune fille; ils lui donnaient mille témoignages de leur affection; il était décidé qu'elle resterait neuf mois dans les régions supérieures, et trois mois seulement dans les ténèbres.

Julien n'avait pas manqué un seul détail des cérémonies; il avait vu dans chaque figure et chaque symbole une excitation à la sainteté, à la reconnaissance envers les dieux, car aucun n'avait été pour lui vide de sens. Son exaltation croissait à mesure que le mystère marchait vers sa fin. Il voyait dans Iacchus le génie qui conserve et propage les espèces végétales et animales par l'accouplement des sexes; il savait que Iacchus était par un autre côté le ciel intermédiaire, le démiurge, le créateur même des espèces vivantes. Mais ce n'était pas par son côté sensible que le mystère le touchait le plus; c'était par le côté spirituel, dont le côté sensible n'est que l'image. Il sentait que Cora était son âme éternelle, jadis habitante du ciel, puis entraînée dans les régions terrestres par son imprudence, et plongée dans la caverne du corps et les ténèbres de la chair. Dans ces ténèbres, le Verbe ne l'avait pas abandonnée; il avait daigné, lui aussi, s'incarner, éclairer de sa lumière idéale cette prison de chair. Il avait dit à son âme de se tourner vers *le haut*, de rentrer en possession de

sa partie immortelle et d'entrer en combat avec le périssable; ou plutôt il avait combattu en elle et pour elle, et bientôt il devait la conduire de nouveau aux pieds de Jupiter. Aussi, quand Julien entendit les dieux décider qu'après un long séjour dans la cité immuable, Cora devait retourner dans la cité terrestre, oubliant un instant que la sagesse des dieux est plus grande que celle de l'homme, il s'écria : « O dieux! jamais, jamais! Comme la peau est attachée à la chair et y reste fixée tant que le corps vit, que je reste éternellement attaché à la chair céleste, au corps qui ne périt point. »

Tandis que Julien voyait le Christ hellénique dans toute sa splendeur, et que son âme, quittant la terre, s'envolait avec Cora vers l'assemblée des dieux et désapprenait la vie active, Eusébie poursuivait ses menées auprès de Constance. Décidée à faire de son ami un héros guerrier, elle obtenait pour lui le commandement des Gaules et le titre de César. Athènes vit donc arriver un jour les eunuques de l'impératrice, qui, allant à la cellule de Julien, le traitèrent de maître et de roi, et bientôt l'emmenèrent en grand cortége par la route d'Italie. Julien fut d'abord fort touché des attentions d'Eusébie; mais quand il vit qu'on le destinait à la pourpre, il sentit combien pouvaient être lourdes les prévenances de la plus aimable des femmes. Il comprit tout aussitôt qu'il n'était pour Constance qu'une poupée chargée de promener en Gaule les insignes impériaux; qu'il n'au-

rait aucune puissance réelle, que tous les revers, toutes les fausses mesures lui seraient attribués, et que tous ses succès administratifs et guerriers ne serviraient qu'à pousser les créatures des chambellans, dont on allait l'entourer. Le soir même du jour où il arriva à Milan, il écrivait à l'impératrice une lettre où il la suppliait de lui obtenir la permission de retourner à Athènes, d'éloigner de lui ces dignités qui lui étaient odieuses. Mais il avait beau s'ingénier, il ne trouvait pas de termes convenables; il craignait toujours qu'ils fussent mal interprétés. En même temps, dans la solitude et le silence de cette nuit, il se rappela le métal brillant où il s'était vu officiant dans le temple de Diane éphésienne, en costume de grand pontife. Il ne pouvait croire cette promesse vaine : l'ambition s'éveilla en lui. Il pensa que les dieux, qui voulaient par lui rétablir leur culte, avaient choisi la main de ses ennemis pour préparer leurs voies; il les consulta par opération théurgique, et il sut en effet que les dieux lui ordonnaient d'accepter le titre de César.

Décidé à obéir, Julien n'en gardait pas moins un air triste et mécontent; le sort de Gallus était malgré lui devant ses yeux. Il avait conservé l'habit des philosophes athéniens et laissé croître sa barbe. Des courtisans ayant trouvé sa tenue inconvenante à la cour l'entraînèrent dans la boutique d'un barbier, le rasèrent et le revêtirent de l'habit militaire. Il faisait, dit-il, un plaisant soldat, marchant les yeux

à terre comme un écolier. Pendant qu'il improvisait son éducation militaire, et qu'il s'exerçait à marquer le pas sur l'air de la pyrrhique, on l'entendit s'appliquer un proverbe alors populaire : *Mettre une selle à un bœuf! est-ce le harnais qui lui convient?* puis soupirer : O Platon!

Le 6 novembre (355), l'empereur le présenta aux soldats avec les cérémonies d'investiture et les discours d'usage. Les soldats saluèrent le nouveau César avec enthousiasme, en frappant leurs boucliers sur leurs genoux, « ce qui est chez eux le signe de la plus grande satisfaction. » Julien ne fut pas sensible à ces démonstrations; l'armée avait accueilli son frère avec ce même enthousiasme; Constance avait dit à Gallus ces mêmes paroles flatteuses qu'il lui adressait aujourd'hui. Pour que rien ne manquât de rappeler à Julien le souvenir sinistre du dernier César, Constance lui fit épouser Hélène, la plus jeune de ses sœurs. Eusébie essaya en vain de dissuader l'empereur de ce mariage, Julien l'accepta comme une conséquence fatale des honneurs qu'il subissait, et il fit les préparatifs de son départ pour le mois suivant.

La surveillance et la défiance de Constance dépassaient tout ce que Julien avait pu imaginer. Il ne lui laissa emmener en Gaule que deux hommes de sa connaissance, le médecin Oribaze, et Évémère qui, comme Julien, professait alors en secret la religion hellénique; tout le reste de ses officiers domestiques

était autant d'étrangers et d'espions, tous les chefs militaires qu'il allait trouver en Gaule devaient recevoir les ordres de l'empereur par le préfet. La sollicitude d'Auguste allait jusqu'à régler l'ordre et le nombre des plats qui devaient paraître à la table de César. La seule consolation de Julien, en acceptant cette royauté esclave, fut une bibliothèque considérable dont Eusébie lui fit présent au moment de son départ. Elle contenait, outre les poëtes et les philosophes grecs, un grand nombre d'ouvrages sur l'art militaire dont il allait avoir grand besoin, ne s'étant jamais occupé de guerre. Il devait prouver bientôt qu'il était de ces esprits qui savent tirer de leurs lectures des données pratiques. Il réunit à la bibliothèque d'Eusébie les livres de théurgie dont il ne se séparait plus, et chargea Évémère d'en prendre soin. Il fut très-sensible à cette attention de l'impératrice qui, a-t-il écrit plus tard, lui fit ainsi retrouver la Grèce au milieu des Gaules.

Pour en finir avec Eusébie, que Julien ne devait plus revoir, disons dès maintenant ce que devinrent leurs relations. Eusébie lia un commerce de lettres avec sa belle-sœur Hélène, par laquelle elle put suivre son protégé dans ses expéditions et son administration. L'année qui suivit le départ de Julien, quand déjà la renommée de ses succès s'était répandue dans tout l'empire, Hélène étant devenue grosse, son amie Eusébie lui envoya une sage-femme qui opéra trop près la section de l'ombilic, et fit ainsi à dessein périr l'en-

fant. L'année suivante, Eusébie invita Hélène à venir la voir à Milan, et lui fit prendre par surprise un breuvage « destiné à la faire avorter toutes les fois qu'elle deviendrait grosse. » Eusébie ne devait pas recueillir le fruit de ses intrigues. Elle mourut en 360, quand Julien était encore en Gaule, et avant Constance, qui se remaria.

Julien la regretta vivement; au milieu de ses occupations, il trouva le temps d'écrire le panégyrique de son amie. Pour lui, il ne devait pas se remarier : depuis la mort de sa femme, arrivée peu de temps après celle d'Eusébie, « il resta étranger à tout commerce des sens... Cette continence était grandement favorisée par les privations de nourriture et de sommeil qu'il s'imposait, et qu'il observait dans son palais avec la même rigueur que dans les camps[1]. » Il paraît cependant que ce n'est pas sans de dures souffrances qu'il parvint à vaincre sa chair au fort de sa virilité, car plus tard il aimait à rappeler le mot de Sophocle, se félicitant d'avoir échappé au plus enragé et au plus cruel des maîtres.

[1] Am. Mar.

V

PARIS. — LES THERMES. — VISION

Entrée de Julien à Vienne : prédiction de la vieille aveugle. — Éclatantes campagnes de Julien dans les Gaules, rapidité de son éducation militaire; facultés pratiques tout à fait inattendues chez un mystique et un rêveur de vingt-quatre ans. — Constance décide la mort de Julien; il veut lui retirer ses soldats. — L'armée proclame Julien empereur. Sa résistance et ses scrupules. — Julien évoque les dieux supérieurs; il est transporté dans le ciel hellénique; Jupiter lui ordonne d'accepter l'empire. — Un ange annonce à Julien la mort de Constance.

En arrivant à Turin, Julien apprit que la colonie Agrippine (Cologne) venait de tomber au pouvoir des barbares: c'était pour lui un coup terrible, qui semblait rendre son intervention inutile. Agrippine était un poste capital, la clef de la Germanie inférieure, et rien ne devait plus arrêter l'invasion dévastatrice. Julien se rendit en droite ligne de Turin à Vienne. C'était la première grande cité gauloise où il entrait; on se porta en foule à sa rencontre. Il fut l'objet d'un

triomphe populaire : il se présentait aux Gaulois comme une dernière espérance. La conduite de Constance avec les Gaulois avait été infâme, et telle qu'elle ne peut se supporter dans un souverain. Pour combattre le tyran Magnence, qui s'était proclamé empereur dans les Gaules, il s'était allié aux barbares et leur avait donné le pays à ravager. Grâce à leur appui, il avait en effet triomphé de son rival, mais au prix de la ruine de tout le territoire de l'ouest. Une fois réinstallé, l'empereur n'avait rien fait pour arrêter les barbares; il n'avait envoyé en Gaule d'autre armée que celle du fisc, qui exigeait des habitants, pillés ou frappés d'inaction par la crainte de l'être, non-seulement les impôts ordinaires, mais tout l'arriéré depuis l'usurpation de Magnence. Et cependant les Gaulois eurent foi en ce défenseur tardif que l'empereur leur envoyait. Ils oublièrent quelle indigne main le leur présentait pour se souvenir que Julien était le petit-fils de Constance-Chlore, pour remarquer que la même bonté et la même fermeté brillaient sur son visage.

Au milieu des vœux et des acclamations populaires, une vieille femme aveugle s'écria : « Voilà celui qui rétablira les temples des dieux ! » Ce cri fut entendu par Julien au-dessus de tous les autres; il se crut aux temps homériques. Minerve, sans doute, avait pris la figure de cette vieille ! Ce salut que les dieux lui jetaient, le jour où il mettait le pied sur le sol gaulois, lui remit en mémoire toutes leurs an-

ciennes promesses, lui donna la patience de supporter tous les dégoûts dont il allait être abreuvé et la certitude de réussir dans une entreprise qu'il avait jugée jusqu'alors au-dessus de ses forces.

Heureusement pour lui, il n'eut d'abord besoin que de bon sens et non d'expérience. Il fit cependant quelques fautes, mais il s'instruisit bientôt, grâce à son activité surhumaine et à son respect pour le détail; en dix-huit mois, il sut faire son éducation de général et de gouverneur d'un grand pays. Il passa l'hiver à s'occuper des arrivages, à recruter et à exercer le corps d'armée qui était directement sous ses ordres, à s'exercer lui-même. Le 24 juin, il commença sa première expédition. Sur toute la ligne, depuis Lyon jusqu'à Agrippine, les grandes villes étaient au pouvoir des barbares, ou cernées par eux. Il résolut pour cette année de rétablir les communications. Le gros de l'armée impériale était commandé par Marcel, créature des eunuques, et destiné plutôt à observer Julien qu'à le seconder. Julien lui donna rendez-vous devant Reims, et s'y rendit en toute hâte par Autun, Auxerre et Troyes, harcelé sans cesse par les bandes allemandes, se tenant le plus souvent sur la défensive, et les repoussant toutes les fois que le terrain s'y prêtait. Il eut grand'peine à se faire ouvrir les portes de Troyes; les habitants, ne comptant plus sur aucun secours du pouvoir central, ne se fiaient plus qu'à la hauteur de leurs murailles pour se préserver des brigands qui ravageaient leur territoire.

Il trouva Reims encore fermé. Ayant été rejoint dans cette ville par Marcel, il prit alors l'offensive, enleva aux Allemands Brumath, devant laquelle il livra sa première bataille rangée, Saverne, Strasbourg, Dieuze (Decem Pagi), Mayence, et enfin cette colonie Agrippine, dont le désastre avait marqué son entrée en Gaule. Il la remit sur un bon pied de défense, et, cette solide barrière rétablie, il alla hiverner à Sens. Il y resta avec un petit corps de troupes, et, pour diviser la charge des subsistances, il envoya dans divers municipes de l'est son armée déjà affaiblie par les garnisons laissées à la frontière. A peine l'armée avait-elle pris ses quartiers, qu'un parti de barbares osa venir jusqu'à Sens, espérant enlever la ville d'un coup de main. Julien y soutint un siége de trente jours, trop faible pour risquer une sortie, ne recevant aucun secours de Marcel, qui était cantonné près de là, et qui eût pu facilement réunir des forces pour venir à son secours. Pendant que l'énergie de Julien forçait les barbares à s'éloigner, Marcel alla à Milan tramer la perte de César, se plaignit de son ineptie militaire, de ses prétentions à commander souverainement l'armée et les finances, et à se dégager des sages entraves imposées par Auguste à sa jeunesse et à son ambition. « Il se fabriquait des ailes pour prendre son vol plus haut. » Julien, qui s'occupait à soulager les Gaulois et s'était déjà rendu populaire parmi eux, eût peut-être succombé à cette première méfiance inspirée à l'empe-

reur sans l'eunuque Euthère. C'était le chambellan qui avait été chargé par Constance d'accompagner César en Gaule, de diriger et de surveiller sa maison. Il se trouva par hasard être un honnête homme, taillé non sur le modèle d'Eusèbe, mais sur celui de Mardonius. Il prit Julien en affection et le servit avec le même dévouement qu'il avait montré au service de Constance. Dès qu'il apprit les menées de Marcel, il se rendit à Milan, et en une seule entrevue il justifia pleinement Julien, dont il répondit sur sa tête. Marcel fut confiné à Serdique et remplacé par Sévère, officier d'expérience, sur lequel Julien put compter.

César se livra alors tout entier aux questions d'administration. Il fallait d'abord recruter une armée suffisante pour la prochaine campagne, dans laquelle il voulait obtenir des avantages décisifs, en finir avec l'invasion et prendre pour toujours l'offensive; il fallait aussi faire vivre cette armée nombreuse dans un pays appauvri. Il parvint à ce double but en prenant chez les Gaulois ses nouvelles recrues, qu'il s'engagea à ne faire servir que dans les Gaules et sur la frontière du Rhin[1]. Il les fit exercer dans leurs pays respectifs, résolu à ne les réunir qu'au moment d'entrer en campagne. Dans toutes les cités où ils devaient passer, il n'exigea des curiales que des impôts en nature, et les exempta des impôts ordinaires en pro-

[1] Il recruta plus tard un grand nombre de barbares avec lesquels il prit les mêmes engagements.

portion des sacrifices qu'ils feraient pour l'armée. Là ne s'arrêta pas sa sollicitude; il avait toujours devant les yeux le modèle de Constance-Chlore; il ne voulait pas seulement se tirer de la guerre à sa gloire, il voulait aussi rendre aux Gaules la richesse et la prospérité dont elles avaient joui sous le gouvernement de son aïeul. Le grand obstacle à la prospérité des Gaules était le fisc, armée aussi nuisible au peuple que celle des Allemands; Julien résolut d'entrer en lutte avec les agents du fisc. Les combattre, c'était combattre contre l'empereur; chaque victoire que Julien remportait contre eux, chaque malheureux qu'il leur arrachait et qu'il faisait rentrer dans ses biens, après débat régulier devant son prétoire, augmentait sa popularité et les légitimes défiances de Constance, qui finit par décider secrètement la perte du frère de Gallus. Mais Julien n'en réussit pas moins dans son projet : quand il entra en Gaule, l'impôt était en moyenne de 25 pièces d'or par tête; quand il en sortit, cinq ans après, on n'en payait plus que 7.

La campagne s'ouvrit sous les meilleurs auspices. Julien avait soumis à Constance un plan que celui-ci avait accepté. Pendant que César se dirigerait du nord au midi, un corps de vingt-cinq mille hommes de l'armée d'Italie devait partir de Rauraque (Bâle) et prendre ainsi les barbares entre deux armées romaines. Malheureusement Barbation, le chef de cette armée auxiliaire, ce même comte qui avait trahi

Galluş et s'était chargé de l'arrêter, se plut à traverser tous les projets de Julien. Il alla jusqu'à lui refuser sept barques dont celui-ci avait besoin pour chasser les barbares des îles du Rhin, et préféra les brûler. Il finit par se laisser surprendre par les barbares, qui le menèrent battant jusqu'à Rauraque et ruinèrent son armée. Les barbares furent si enflés de leur victoire sur Barbation, qu'ils envoyèrent des députés vers Julien, occupé à réparer le fort de Saverne, pour le sommer de sortir du pays qui leur avait été donné par Constance en récompense de la défaite de Magnence. Julien fit retenir les députés, leur disant qu'il les gardait jusqu'à l'achèvement de ses travaux, et marcha rapidement contre les Allemands campés près de Strasbourg. La journée fut chaude; le combat dura huit heures sans que les barbares pliassent. Un moment les cataphractes, cavalerie bardée de fer dont l'importance commençait dès lors à primer celle de l'infanterie, lâchèrent pied. Julien les rallia à grand'peine et, se mettant à leur tête, enfonça la droite ennemie. Les barbares furent menés jusqu'au Rhin, où ils se jetèrent à la nage. Les Romains, malgré leurs lourdes armes, enivrés par le succès, voulaient les y suivre; Julien vit le danger et se contenta de faire agir les traits. La plupart des barbares périrent par la violence des eaux. Chnodomaire, principal chef des Allemands, fut fait prisonnier et envoyé à Constance, qui le promena derrière son char dans les provinces danubiennes,

triomphant de la victoire que Julien avait remportée. « Dans les deux années qui suivirent, dit Julien dans son épître aux Athéniens, les Gaules furent entièrement purgées de barbares, la plupart des villes rebâties. Je tirai de la Bretagne une flotte de six cents vaisseaux (dont quatre cents avaient été construits en moins de dix mois), et j'entrai victorieux dans les eaux du Rhin : opération que le voisinage et les attaques continuelles des barbares rendaient très-difficile. Florent[1] croyait la chose impossible ; il venait de promettre aux barbares deux mille livres d'argent pour obtenir le passage. Constance avait écrit qu'il consentait à ce marché, à moins que je ne le trouvasse déshonorant. Il fallait qu'il fût en effet bien déshonorant pour être soupçonné tel par un prince habitué à céder à tous les caprices des barbares. Aussi, loin de le leur accorder, je marchai contre eux, et, avec l'aide de Dieu, je soumis le territoire occupé par les Saliens, j'expulsai les Chamaves, je leur pris leurs immenses troupeaux de bœufs, avec une multitude de femmes et d'enfants. En un mot, j'inspirai à tous ces peuples une telle terreur, qu'ils m'envoyèrent des otages et se chargèrent de la subsistance de mes troupes. Je veux vous épargner le récit de mes quatre années de campagne ; en voici le résumé : J'ai passé trois fois le Rhin, et, dans trois expéditions faites au delà de ce fleuve, j'ai délivré vingt mille prisonniers

[1] Préfet des Gaules, opposé à Julien.

romains ; par un siége et deux batailles, j'ai eu entre mes mains assez de prisonniers barbares dans la fleur de l'âge pour en incorporer mille dans mon armée, et pour envoyer à Constance six compagnies d'élite, trois de pied et trois de cheval, et deux belles cohortes. J'ai réduit plus de quarante villes, et, en ce moment, je suis maître de tout le pays. »

« Et, dit Ammien Marcellin, dont la pompe fait contraste avec la simplicité de Julien parlant de ses campagnes, ce dompteur de la Germanie, ce pacificateur des bords glacés du Rhin, ce héros dont le bras a terrassé les rois barbares ou les a chargés de chaînes, est-ce quelque guerrier éprouvé que le signal des combats a fait sortir de dessous la tente? Non, c'est un élève des Muses, à peine adolescent, nourri comme Erechthée dans le giron de Minerve, sous les pacifiques ombrages de l'Académie. » C'est en effet par là que Julien a séduit une foule d'hommes distingués de son temps et de temps plus récents. Pour ceux surtout qui, comme Ammien Marcellin, étaient restés, après le triomphe du christianisme, fidèles à la religion hellénique, ces exploits du dernier des grands pontifes avaient un caractère miraculeux et sacré; c'étaient les vrais dieux qui avaient dirigé ce jeune écolier au milieu des camps, et qui sauraient bientôt susciter un nouveau défenseur de leurs autels. Les exploits militaires de Julien se présentent à nous sous un autre aspect, et, si nous étions comme Ammien Marcellin un hellène fervent, nous maudirions à

jamais la femme qui a fait malgré lui de Julien un capitaine. Car les campagnes de Julien, si remarquables qu'elles soient, ne dépassent pas, comme A. Marcellin le fait observer, celles d'un Trajan, d'un Marc-Aurèle, d'un Titus; il reste perdu dans la foule des hommes de guerre qu'a produits la Rome impériale, et ce commandement militaire eut sur son caractère une influence qui le rendit moins prêtre, moins propre à exécuter une réforme religieuse. Il puisa dans les camps une confiance dans la force brutale et les décisions du souverain qui lui avait été jusqu'alors étrangère ; il ne sut pas résister à l'enivrement du jeu des batailles, et il en chercha les émotions. Au-lieu d'être tout aux dieux, il fut aux dieux et à l'empire. C'est au service de celui-ci, et non de ceux-là, qu'il devait trouver la mort.

Quoi qu'il en soit, le séjour de Julien dans les Gaules resta pour les hellènes la page la plus glorieuse de sa vie. Il ne négligeait rien pour atteindre leur idéal; il avait réduit sa maison au strict nécessaire, menant la vie d'un particulier; il se promenait de ville en ville en redresseur de torts, ne laissant échapper aucune occasion de rendre justice et de prononcer de belles sentences et de nobles paroles. Il faisait montre de sa grandeur d'âme devant les barbares qu'il s'efforçait de subjuguer par la supériorité morale autant que par les armes. Il s'était lié avec un jeune Gaulois de grande maison, nommé Salluste; c'était entre eux une amitié brillante et dont

on parlait, une amitié antique, une entière communauté de fatigues et de desseins, une parfaite réciprocité de conseils et de reproches, pour s'exciter mutuellement au bien.

Constance, par méfiance ou peut-être par simple taquinerie, ayant rappelé Salluste auprès de lui, ce fut pour Julien l'occasion d'écrire à son ami une épître moitié intime, moitié apprêtée, où il appelait au secours de leur douleur, avec la philosophie et l'idée du devoir, les illustres exemples de Scipion et de Lélius, de Périclès et d'Anaxagore. — Plus tard, devenu maître de l'empire, Julien conserva la même austérité, la même économie, la même abondance de sentences philosophiques, de discours vertueux et d'arrêts brillants, et cela fut trouvé fort mauvais par le peuple des grandes villes d'Orient. Mais pour les Gaulois, bien qu'ils fussent loin d'être barbares, ils n'étaient pas assez civilisés pour tourner en ridicule sa simplicité et sa barbe pointue, pour saisir le coin d'affectation qui entrait dans ses vertus.

C'était la quatrième année de son séjour en Gaule; il perdait son ami, un autre lui-même, son soutien le plus actif dans le gouvernement, il se trouvait de plus en plus seul et sans consolation du dehors pour supporter les vexations de Constance. Il se retira aux Thermes[1], situés près de la cité des Parisiens, et s'y

[1] Le mot *thermes* était alors synonyme de maison de plaisance.

livra avec ardeur à l'étude. Il nous a laissé du Paris d'alors une description unique, qui a été mille fois citée, mais qu'on ne saurait trop citer :

« J'étais en quartier d'hiver dans ma chère Lutèce, c'est ainsi que les Gaulois appellent la petite cité des Parisiens, située sur le fleuve qui l'environne de toutes parts, en sorte qu'on n'y peut aborder que de deux côtés, par deux ponts de bois. Il est rare que la rivière se ressente beaucoup des pluies de l'hiver et de la sécheresse de l'été. Ses eaux pures sont agréables à la vue et excellentes à boire. Les habitants auraient de la peine à en avoir d'autres, étant, comme ils le sont, dans une île; l'hiver n'y est pas rude, ce qu'ils attribuent à l'Océan, dont ils ne sont qu'à neuf cents stades, et qui peut envoyer jusque-là des exhalaisons propres à tempérer le climat. Il semble en effet que l'eau de la mer est moins froide que l'eau douce. Quoi qu'il en soit, ils ont de bonnes vignes et des figuiers même, depuis qu'on prend soin de les revêtir de paille. » On voit que les figuiers d'Argenteuil datent de loin, et que c'était alors le beau temps du vin de Suresnes.

Pendant que Julien séjournait à Lutèce, fier du succès de ses armes et de son administration, renvoyant, aux applaudissements des naïfs Gaulois du nord, des histrions venus d'Italie, pendant qu'il reprenait ses études théurgiques et sa correspondance avec Maxime et le pontife d'Éleusis, Constance décidait sa perte. La suite a prouvé que Constance

avait raison de le croire dangereux, et que César, malgré la ferme intention où il était d'obéir jusqu'au bout, était, avec son armée victorieuse, la mieux exercée de l'empire, avec l'amour des Gaulois, avec l'ironie des impôts diminués, le rival d'Auguste, dont il n'avait été d'abord que l'effigie. Constance commença donc à employer vis-à-vis de Julien exactement la même tactique qu'il avait employée vis-à-vis de Gallus, s'efforçant de lui retirer ses troupes par la douceur et sous de spécieux prétextes. Il envoya en Gaule le tribun des notaires, Décence, avec mission de tirer de l'armée de Julien tous les auxiliaires, Hérules, Bataves, Pétulants et Celtes, et trois cents hommes d'élite choisis dans toutes les légions, et de les diriger vers l'Orient en diligence, afin qu'ils pussent au printemps entrer en ligne contre les Perses. Julien se soumit d'abord, mais il ne put ni dissimuler ni se taire quand il sut qu'on voulait employer la contrainte envers les soldats d'outre-Rhin, qui avaient stipulé dans leur engagement qu'on ne les ferait jamais servir au delà des Alpes. Il disait que manquer à sa promesse, c'était se fermer le recrutement parmi les barbares. Décence le laissa dire et se mit à exécuter strictement les ordres d'Auguste. Julien, craignant une révolte des soldats, manda près de lui le préfet Florent, son ennemi et le principal instigateur de cette mesure imprudente; mais celui-ci avait peur, et, ne se fiant pas à la majesté de son rang, il resta caché à Vienne. Julien, livré à ses propres

forces, se décida à presser officiellement le départ, et fit mettre en marche les troupes déjà sorties de leurs quartiers. Comme on hésitait sur la route qu'on leur ferait prendre, le notaire Décence se décida à les faire passer par le pays des Parisiens que Julien n'avait pas quitté. A l'entrée des troupes dans les faubourgs, le prince alla au-devant, suivant la coutume. Il adressa la parole à tous ceux qui lui étaient connus, les loua individuellement de leurs bons services, et les engagea à se féliciter de rejoindre Auguste : « Là, disait-il, la générosité ainsi que la puissance étaient illimitées; là, les attendaient enfin des récompenses dignes d'eux. » Pour leur faire honneur, il réunit les chefs dans un dîner d'adieu, les invitant à lui adresser en toute liberté leurs demandes. La bienveillance de son accueil augmentait l'amertume de leurs regrets, et l'on rentra dans les quartiers ne sachant ce qu'on devait déplorer le plus; de la nécessité de quitter un tel chef, ou de celle de s'expatrier. Vers le milieu de la nuit, les esprits s'échauffèrent, le chagrin se tourna en désespoir et bientôt en révolte. On courut aux armes, on se porta en grande rumeur vers les Thermes, et d'effroyables clameurs proclamèrent Julien Auguste; mille cris réclamaient sa présence. Julien, profitant de l'obscurité pour échapper aux mains de ses officiers, errait sur les bords de la Seine, dans la plus grande incertitude. D'un côté, l'imprudence de Constance qui amenait la révolte des soldats lui semblait l'œuvre des

dieux qui frappent leurs ennemis d'aveuglement; Constantin et Constance, en renonçant aux fonctions de souverain pontife[1] pour se faire les protecteurs des sectes galiléennes, avaient ôté toute légitimité à leur pouvoir et ne méritaient pas plus qu'on leur restât fidèle qu'ils n'étaient restés fidèles aux dieux. Mais, d'un autre côté, Julien n'avait plus l'ardeur généreuse de sa première jeunesse, qui lui avait fait souhaiter jadis la révolte de son frère. L'expérience qu'il venait d'acquérir dans le gouvernement des Gaules lui montrait combien il était imprudent d'entrer en lutte avec le souverain, dans l'intérêt même de la souveraineté qu'il comptait exercer un jour, et à laquelle il ôtait ainsi une partie de son prestige: héritier naturel du trône après la mort de Constance, il n'était plus qu'un tyran en luttant contre lui. En admettant même qu'il dût l'emporter sur son rival, si heureux jusqu'alors dans les guerres intestines, il compromettait dans l'avenir le pouvoir impérial.

Tandis qu'il méditait ainsi, marchant à grands pas et entendant au loin les clameurs des soldats, il vit se lever au milieu des brouillards du matin la figure merveilleuse d'un homme ailé, qui lui dit : « Depuis longtemps, Julien, je reste invisible sur ton seuil, m'efforçant de te mener à la dignité suprême; déjà plusieurs fois je me suis éloigné, frappé de ton indifférence; mais cette fois, si tu n'obéis pas à cette

[1] Ils en avaient conservé le titre.

foule qui t'appelle, je ne reviendrai plus. » — Julien, frappé de crainte, retourna vers les soldats, mais l'apparition n'avait pas vaincu ses scrupules, et il ne parut au milieu des troupes que pour les dissuader de leur projet. Il les adjurait, tantôt avec l'accent de l'indignation, tantôt en étendant vers eux des mains suppliantes, de ne pas ternir par un acte odieux l'éclat de tant de victoires, de ne pas provoquer la guerre civile par une démarche inconsidérée. Puis, profitant d'un moment de calme, il ajouta du ton le plus conciliant : « Point d'emportement, je vous en supplie; ce que vous désirez tous peut être obtenu sans révolution ni guerre. Puisque le sol de la patrie a tant de charmes pour vous, puisque vous craignez tant le voyage, retournez dans vos cantonnements; nul de vous, contre son gré, ne verra le revers des Alpes. Je me charge de vous justifier. La haute sagesse et la prudence d'Auguste sauront comprendre mes raisons. » De toutes parts, à ces mots, des clameurs éclatent avec une force nouvelle; les reproches et les injures commencent à s'y mêler. César se vit enfin forcé de souscrire à leur exigence. Élevé sur le bouclier d'un fantassin, il fut salué Auguste tout d'une voix. On voulut ensuite qu'il ceignît le diadème, et, comme il déclarait n'en avoir jamais possédé, on proposa un collier ou un diadème de femme. Julien s'y refusa, disant qu'une parure féminine inaugurerait un règne sous de mauvais auspices. On se rabattit sur une aigrette de cheval, mais Julien s'en

défendit encore. Alors un hastaire des Pétulants, nommé Maurus, détacha le collier qui le distinguait comme porte-dragon, et le mit sur la tête de Julien, malgré sa résistance.

Toute cette scène s'était prolongée jusqu'au soir; Julien rentra aux Thermes au coucher du soleil, fatigué, ému, plus hésitant que jamais entre son respect pour le pouvoir impérial et son respect pour les dieux. Il jeta au loin son diadème improvisé, et fit sortir ses gens. Dès qu'il fut seul, il monta par un escalier dérobé dans la cellule où il avait l'habitude de méditer. Cette cellule était située au haut du palais, le plus près possible des astres; quatre fenêtres cintrées ouvraient sur les quatre côtés de l'horizon. Il n'y laissait monter personne. Il y avait placé des alidades, des cercles gradués et autres instruments d'astrologie. Des volumes de théurgie, des statues symboliques exécutées par des Grecs d'Égypte, des cornues, des vases contenant des herbes sacrées et des poudres métalliques étaient placés contre les murailles. Julien était résolu à évoquer les Esprits supérieurs.

Le soleil était entièrement descendu au-dessous de l'horizon, et les dernières lueurs du jour avaient disparu. Le ciel était pur, d'un bleu sombre, les astres avaient un éclat continu favorable aux observations. C'était le temps de la nouvelle lune, et l'astre de Jupiter montait vers le méridien. Il fit chauffer à blanc un disque de fer, puis mesura les distances

angulaires. Il dessina sur une vaste table l'aspect du ciel tel qu'il allait être au moment du passage, n'oubliant aucune courbe d'intersection. Il écrivit tous les nombres qu'elles lui donnaient, et en dressa la liste en vieux caractères chaldéens. Alors, comme l'instant du passage approchait, il jeta sur la plaque chauffée à blanc une poudre de plomb et d'étain qui ne tarda pas à se fondre et se mit à courir sur le disque en globules parfaitement sphériques. Il jeta ensuite des poudres d'or et de cuivre, puis de l'argile humide. En même temps, il chantait lentement, sur un rhythme formé des trois notes de l'accord parfait, la suite des syllabes données par les signes chaldéens, puis il s'écria :

— O vieux Saturne ! toi qui présides à la période millénaire, sois-moi propice !

— O Cybèle, mère des dieux, cube parfait, reine de la diversité, sois-moi propice !

— Et toi aussi, Vénus, fille d'Océan, toi qui règles la beauté !

— C'est toi surtout que j'appelle, père de la justice, dieu suprême, ciel étoilé, premier moteur, roi de la tempête, sphère parfaite, ô Jupiter ! parais à ma voix.

Aussitôt Julien fut ravi en esprit, et son âme s'éleva dans les régions supérieures[1]. Il fut d'abord

[1] « A peine eut-il achevé cette prière, qu'il fut ravi en extase, et Jupiter lui fit voir le soleil, etc... » Julien, *Discours contre Héraclius*. —Voyez, sur les différentes visions de Julien : Am. Mar., xx, 5; xxv, 2; xvi, 1.

entraîné vers l'est avec une rapidité terrible, puis, quand il approcha de la limite inférieure de l'empyrée, il s'arrêta tout à coup. L'aspect du ciel était entièrement changé; les rapports des distances n'étaient plus les mêmes, il ne les reconnaissait plus. L'astre de Jupiter était au zénith; des astres innombrables, dont la plupart sont inconnus à l'homme, l'entouraient groupés en zones parallèles. Ils apparaissaient comme des globes de cristal au centre desquels brillaient des diamants. De chacun de ces centres rayonnait une lumière pure, froide, diffuse, et Julien, tout à l'heure inquiet et la tête brûlante, sentit une fraîcheur délicieuse et comme une sérénité éternelle s'emparer de tout son être. Il était bercé sur la mer aérienne dont les flots miroitaient sous les astres et reflétaient les nuances de l'arc-en-ciel. De ces flots s'échappait un concert de jeunes voix; doux murmure arrivant par bouffées inégales, comme celui qui sort d'un temple dont la porte est fermée. Il resta ainsi une heure au milieu de la nuit céleste, bercé par les flots, dans un état voisin du sommeil. Alors l'aspect du ciel changea; une lumière blanche, semblable à celle de la pleine lune, mais d'un éclat plus pénétrant, parut à l'orient.

La belle Lucifer, étendue sur le dos d'un dragon ailé, montait d'un vol égal vers le zénith. Ses prunelles de diamant, son front superbe, étaient penchés vers la terre; un de ses bras de cuivre poli était replié sous le cou gonflé du monstre; de ses joues et de sa

gorge, de son sourire joyeux émanait la lumière, avant-coureuse du jour. L'aurore, écharpe brillante, était nouée autour de ses reins. Bientôt le jour lui-même parut ; précédant au loin le Soleil-Roi ; Apollon lança de tous côtés ses flèches d'or sur la céleste voûte.

L'approche du Verbe visible, du grand intermédiaire, transforma tout, donna à chaque être sa forme et sa couleur. En même temps les bruits confus se changèrent en une puissante harmonie ; le ciel et la nature se mirent à vibrer. Julien vit autour de lui, dans l'océan aérien, les âmes bienheureuses qui se baignaient en riant, comme les nymphes de Diane. Sur une sphère de feu tournante, Jupiter apparut au haut du ciel, immobile, géant, tenant en main le sceptre. Le sourire de la bonté infinie errait sur ses lèvres. La Vierge sainte, celle qui n'a point eu de mère, était à ses côtés, tout armée pour les luttes de la justice. A l'équateur, la mère des dieux étendait sa forme immense. Le front chargé de montagnes et de forêts, le corps couvert de mamelles, elle dirigeait de tout côté ses mille bras et enserrait le monde. Les étoiles innombrables, devenues des dieux mâles et femelles, allaient et venaient d'une course rapide, portant des amphores. Ils puisaient la vie à ces fontaines de lait ; leurs pieds lançaient des étincelles.

Tout à coup le soleil lui-même apparut, et en un instant, Julien le sentit sur lui, en lui ; il fut pris

d'une terreur indicible, il croyait tourner de tous les côtés à la fois, et occuper en même temps tous les points de l'espace. Il se sentait réduit en poussière comme par la foudre. Chaque parcelle de son être tourbillonnait et craquait comme prise de vertige. De quelque côté qu'il se tournât, il le voyait devant lui.

Le soleil occupait l'espace infini; tout devenait nul devant lui. Il était comme une masse énorme d'or en fusion, affectant à la fois toutes les formes. Il s'appuyait sur mille croupes de taureaux féconds. Il présentait au centre, toujours de face, sa tête d'aigle environnée d'ailes innombrables qui battaient l'espace en tous sens. Ces ailes et ces croupes étaient couvertes d'yeux; de chacun de ces yeux, la semence divine s'échappait à flots comme le sang s'échappe d'une artère rompue. Elle allait porter la vie aux extrémités du monde, et en revenait en même temps par des courants opposés. D'autres canaux circulaires naissaient au centre, tournaient autour et s'étendaient indéfiniment; d'autres enfin s'en détachaient, roulaient comme des chars, se multipliaient ou se divisaient en d'autres figures et formaient des lignes brisées et des angles.

Mercure, qui quitte rarement le soleil et qui se plaît au centre de la lumière, toucha Julien de son caducée, aussitôt la douleur que celui-ci ressentait s'apaisa, comme si une trombe eût cessé de l'envelopper. Mercure lui avait fait prendre place parmi les

âmes bienheureuses dont il conduit les troupeaux sacrés. Elles sont entraînées par le courant solaire; elles partagent le mouvement circulaire éternel; quand elles ne regardent point en bas, il leur semble que le ciel est immobile. Elles aperçoivent continuellement l'assemblée des dieux sur leurs siéges éblouissants.

Julien cacha son visage, ne pouvant soutenir l'éclat de ce spectacle, mais Minerve l'appela par trois fois de son nom : Julien, Julien, Julien! Il releva la tête, et il vit que ses yeux s'étaient habitués à l'éclat surhumain. Il regardait avec assurance les yeux du soleil, qui était venu se placer aux pieds de Jupiter, et tous les dieux, dont le visage était bienveillant. Une volupté infinie l'enveloppait; avec la lumière visible, la lumière invisible pénétrait et traversait son âme. Il se sentait un autre homme; le Verbe, qui se mouvait en lui, l'élevait au-dessus des apparences et des misères. Il sortait vivement du songe de la vie terrestre; son âme encore troublée, encore préoccupée des intérêts vulgaires, courait d'un irrésistible élan vers la paix, vers la sérénité divine; il la voyait devant lui, il souffrait de ne la pouvoir atteindre. Mais cette souffrance était pleine de charme et supérieure à toutes les joies d'ici-bas. Saisi d'un saint enthousiasme, il s'écria, comme un nouveau Scipion :

— O dieux! puissé-je ainsi rester devant vous, toujours! car la vie terrestre serait insupportable à celui qui a contemplé un seul instant votre visage, et il s'en délivrerait avec l'épée.

La Vierge sainte, fixant sur lui ses prunelles claires, lui dit :

— Il faudra, Julien, que tu retournes au poste où nous t'avons placé. Sache qu'il n'y a pas dans le ciel, dans l'assemblée des dieux supérieurs, un être aussi grand que l'homme qui agit sur la terre, qui y lutte les yeux fixés sur le Parfait, que celui qui sacrifie tout à la justice, même ce qu'un grand cœur a de plus cher, la gloire et l'estime des temps futurs. Tu es dans un lieu d'où l'erreur est bannie ; tu as devant toi le centre d'où émane la lumière, la fontaine d'où jaillit la vérité ; abreuve-toi et parle.

Julien leva fièrement la tête, il regarda le soleil en face, et aussitôt une force irrésistible fit sortir de ses lèvres les paroles qu'il n'avait pu jusqu'alors que balbutier :

« O homme ! connais ta grandeur ; le démon qui est en toi est d'essence divine. Comme Jupiter, ton être est éternel ; il est aussi nécessaire à l'ordre immuable que le grand Jupiter ; si des cinq espèces d'être différentes on en supprime une seule, la perfection n'a plus lieu. Dis donc qu'elles sont égales, puisque toutes les cinq sont également nécessaires à la perfection de l'Un. Il faut des dieux immuables, contemplant et possédant le Parfait, au-dessus de la souffrance et des passions, afin d'affirmer que l'Un est immuable et toujours identique à lui-même. Il faut des hommes qui cherchent la vérité au milieu des erreurs et le bonheur au milieu des souffrances,

pour affirmer que le bonheur et la vérité sont dans l'Un, dans son Verbe, qu'ils l'y ont cherché et qu'ils l'ont trouvé. Il faut des animaux doués de mouvement et des plantes attachées au sol, pour manifester les vertus innombrables de l'Un, pour affirmer qu'il est l'Ame qui agite la matière, que la vie est en lui, que du sein de l'Un sortent les formes multiples et inépuisables de la vie. Il faut des minéraux et des métaux, pareils aux dieux, pour affirmer que l'Un est le grand organisateur; que non-seulement il entretient la vie, mais qu'il la donne; pour affirmer que c'est sa lumière qui combine et mêle les éléments, et façonne les êtres vivants; pour attester, par le passage continu de l'insensibilité à la vie, la puissance continue de sa force créatrice. O homme, intermédiaire entre la pensée et la vie, ne te plains pas de ton rôle, tu n'as dans le monde que des égaux; pour ne plus souffrir, il te suffit de mépriser la souffrance; pour être l'égal de Jupiter, il te suffit d'exécuter ses ordres[1]. »

Alors Jupiter parla à son tour. Sa voix était forte; car c'est la voix qu'entendent ceux qui prêtent l'oreille d'un bout à l'autre de l'univers. Mais sa voix était douce, car elle est l'harmonie même et l'accord des notes célestes, et elle se confondait avec le chœur des dieux :

— Julien, souviens-toi que tu portes le nom d'Au-

[1] C. F. *Œuvres de l'empereur Julien.*

rèle, un nom cher aux dieux ; qu'il signifie courage indomptable, vertu rigide, mépris de la vaine gloire, piété et soumission. Les dieux t'ont choisi pour relever leurs autels ; que tardes-tu à accepter la mission que nous t'avons confiée ? L'empire est sous ta main, pourquoi ne le prends-tu pas ? que tardes-tu ? les imposteurs et les athées couvrent l'empire ; ils versent partout le poison de l'impiété. Ils excitent les peuples ; les nations brisent nos images et souillent les sanctuaires vénérés où, depuis l'origine des temps, nous inspirons les hommes. Si tu peux empêcher ces infamies, pourquoi les souffres-tu ? Si tu peux tirer les peuples de leur aveuglement, si tu peux guérir leurs ulcères, pourquoi ne les ramènes-tu pas à la lumière et à la santé ? Tu as l'épée ; que cette épée soit l'épée de justice, espoir des bons, inexorable au méchant et à l'impie. Tu as la parole ; qu'elle soit la parole de persuasion, et que les villes fassent silence pour écouter les dieux qui t'inspirent. Tu sais la morale ; que tes mœurs soient données en exemple à tes ennemis. Voilà ce qui plaît aux dieux, voilà ce qu'ils espèrent de toi. — Mais sache que nous t'avons choisi parce que nous t'avons cru fort ; sache qu'une fois la lutte entamée, tu la continueras sans repos ni trêve, haletant, jusqu'à ta mort. Sache que les galiléens fainéants et les hommes de mauvaise vie tourneront en dérision ta piété, ta vie laborieuse, ton éloignement pour les plaisirs. Ils noirciront ta chasteté par leurs propres crimes, ils seront

enhardis chaque jour par ta modération et ta justice. Il sera beau, jeune Aurèle, de marcher dans ta voie d'un pas égal, sans que la colère et la vengeance le hâtent, sans que le découragement le ralentisse. Cette tâche est belle, qu'importe le reste? Abandonne-toi à la volonté des dieux. Le sage meurt le sourire sur les lèvres, et Jupiter le reçoit dans son sein.

A peine le dieu avait cessé de parler, que la vision céleste disparut. Julien fut rejeté violemment dans les espaces sublunaires. La voûte du ciel lui sembla la voûte d'un tombeau, éclairée par des lampes fumeuses. Une aurore sanglante se levait à l'horizon. Il sentit une aile de feu lui fouetter le visage ; il reconnut le génie qui lui était apparu la veille. Sa forme était immense et son visage désolé.

— O dieux! s'écria le génie, vous parlez de la destinée du juste, et moi, et moi? et le destin de l'empire?

Aucune voix ne répondit ; le génie répéta : « Et le destin de l'empire? » Sa voix n'eut pas d'écho ; il s'éloigna à tire-d'aile en gémissant.

Julien se retrouva dans sa cellule ; le jour venait en effet de paraître. Le palais tremblait sur ses fondements ; il entendit des vociférations effroyables, mêlées à des coups de béliers et de hache. Ses serviteurs tremblants, qui le cherchaient de tout côté, l'appelaient d'une voix plaintive ; les soldats enfonçaient les portes extérieures. Pendant la nuit, un décurion du palais s'était mis à parcourir les quar-

tiers des Celtes et des Pétulants, en criant à tue-tête qu'un horrible forfait venait d'être commis. A l'entendre, le nouvel Auguste venait d'être assassiné par ses domestiques. Telle était la cause du tumulte. Julien se revêtit immédiatement du grand costume des Augustes ; il ordonna à ses officiers de se tenir autour de lui, revêtus de leurs insignes, puis il fit ouvrir la porte principale au moment où elle allait céder sous les efforts des mutins. Dès que les soldats l'aperçurent, ils se jetèrent à ses pieds : ils baisaient ses mains et sa robe avec mille démonstrations d'enthousiasme et de dévouement. Autant il avait paru, la veille, hésitant et embarrassé, autant il paraissait maintenant ferme et décidé ; il calma en peu de mots leur fureur et les rappela impérieusement à la discipline. Il avait conservé dans toute sa personne comme un reflet de la céleste lumière ; il se présentait aux troupes avec l'autorité et la majesté d'un dieu. Il venait en un instant de faire les réflexions qui guidèrent dès lors toute sa vie publique :

— Il allait combattre pour le triomphe de l'hellénisme et le salut de la patrie; deux questions qui pour lui n'en formaient qu'une seule, car il ne concevait pas comment les galiléens, qui rangeaient parmi les esprits du mal les dieux qui avaient assuré les conquêtes des Romains, pouvaient s'intéresser à l'unité de l'empire et à la civilisation que les Romains avaient fondée. Le succès couronnerait-il son œuvre? Les dieux avaient refusé de le dire ; mais il savait que

ce n'était pas toujours à ceux qu'ils aimaient le plus qu'ils dévoilaient l'avenir. Il devait exécuter leurs ordres en acceptant leur silence; quand il s'embarquerait dans quelque entreprise, il ne consulterait point les astres, ni les sorts, ni les entrailles, ou du moins il ne tiendrait point compte des mauvais présages, continuant malgré tout à faire ce qui serait convenable. Sans doute il n'était destiné qu'à donner au monde un grand exemple qui assurerait dans l'avenir le succès de la bonne cause. Alors, mêlé aux astres immortels, vivant dans les sphères de l'inaltérable, il jouirait du bonheur d'entendre le sage invoquer son nom, de voir ses prévisions se justifier et ses réformes porter leurs fruits.

Il se considéra dès lors comme Auguste et comme souverain pontife de par les dieux immortels. Constance ayant refusé de le reconnaître, il ne garda plus aucun ménagement. Depuis l'enfance, c'était pour la première fois qu'il se trouvait délivré du danger immédiat d'une mort honteuse, qu'il était sûr de ne pas être traîné le lendemain en charrette de ville en ville, fier de l'amour de ses soldats, il défiait l'assassinat; le passé lui revint en mémoire, il l'embrassa d'un coup d'œil. Il se souvint des longues flatteries et des soumissions humiliantes auxquelles Constance l'avait forcé, il ne vit plus en lui que l'empereur imbécile, le valet des eunuques, qui avait livré l'empire aux barbares, le petit homme gonflé de vanité qui avait triomphé à sa place des victoires

des Gaules ; le cruel meurtrier de son père et de son frère, le chef des ermites et des athées, le digne fils de Constantin l'apostat. Il écrivit, tout fiévreux, des manifestes aux sénats des grandes villes, à sa chère Athènes, à Constantinople, à Rome. Son épître aux Romains était si injurieuse pour Constance, que le sénat, qui sans doute ne croyait pas au succès futur de Julien, crut devoir protester et s'écria tout d'une voix : « Respectez celui dont vous tenez le pouvoir. »

C'étaient là des indignations prévues par Julien et qui avaient cessé de le troubler ; il se sentait poussé par les dieux. Un ange lui était apparu et lui avait prédit la mort de Constance pour le jour où Saturne dépasserait le vingt-cinquième degré de la Vierge.

Constance mourut en effet ce jour-là (3 novembre 361); tout l'empire se soumit aussitôt, le sénat mit un terme à ses indignations ; Julien se dirigea vers Constantinople au milieu des pompes, des cortéges, des acclamations joyeuses, et il déclara hautement ce que tout le monde avait déjà deviné, qu'il comptait reprendre la tradition des grands empereurs, rétablir officiellement le culte de la patrie, et être, comme ses prédécesseurs, le chef spirituel des Romains.

VI

JULIEN PAPE. — OPPORTUNITÉ ET SUCCÈS POSSIBLE DE SA TENTATIVE ANALOGIE DE SON ÉGLISE AVEC CELLE DU MOYEN AGE.

Réformes tentées par Julien dans la religion, le clergé et le culte helléniques : s'il paraît souvent avoir imité les chrétiens, c'est que ceux-ci ont imité les hellènes. — Différents moyens qu'il emploie pour détruire le christianisme : écrits, défense d'enseigner les auteurs classiques, charité, disputes entre les sectes, reconstruction du temple de Jérusalem. — Enthousiasme de l'empire pour Julien.

En arrivant à l'empire, Julien se proposait deux buts, presque confondus dans son esprit, mais que la connaissance que nous avons des événements postérieurs nous permet de concevoir comme bien distincts : l'unité temporelle et l'unité spirituelle de l'empire. Au temporel, il voulait en finir avec les Perses comme il croyait en avoir fini avec les Germains, moitié par les victoires remportées sur eux, moitié par leur incorporation dans les troupes romaines ; il espérait ainsi assurer à l'empire une paix éternelle, et, tournant alors ses soins vers l'intérieur,

centre d'une administration à la fois militaire, judiciaire, financière et même commerciale, il devait établir des impôts proportionnels, supprimer toutes les exemptions dont jouissaient les familles nobles, régler le prix des grains et des subsistances au profit du peuple, établir une loi et une procédure égales et uniformes pour tous, sans distinction de rang, de langue ni de climat, depuis l'Océan jusqu'à l'Euphrate. Au spirituel, il voulait, centre et souverain pontife d'un clergé hiérarchisé, achever l'assimilation déjà presque accomplie des dieux gréco-italiens avec ceux de tous les autres pays de l'empire; bientôt après, commencer leur assimilation avec ceux de la Germanie, de la Perse et de tous les pays du monde, et, fondant une église vraiment catholique, faire de tous les dieux des nations les anges et les ministres du Soleil-Roi, dieu suprême en trois personnes; principe des autres dieux et de tous les êtres, maître et gouverneur du monde idéal et du monde sensible.

En poursuivant le premier de ces deux buts, Julien continuait à peu de chose près les idées de Trajan, de Marc-Aurèle et des plus célèbres empereurs romains; ce rêve de monarchie universelle et d'unité politique et administrative a été aussi le rêve de plusieurs souverains, des plus grands parmi les modernes. Aussi convient-on généralement que ce projet, bien qu'il n'ait jamais pu s'exécuter, ne manque pas de grandeur; plusieurs, encore aujourd'hui, pensent

même que c'est le plus sublime qui puisse entrer dans la tête d'un homme, celui dont l'exécution serait le plus désirable. Ce côté de la vie de Julien est celui qui lui attire des éloges. Au contraire, on est convenu de trouver ridicule, ou au moins chimérique et bizarre, la tentative de Julien de fonder une église catholique et monothéiste, en continuant à vénérer les innombrables dieux des nations, en les transformant en anges et en bons génies, au lieu d'en faire des diables et de méchants démons, comme l'ont voulu les chrétiens.

Je crois que le temps n'est pas loin où l'on changera entièrement d'avis sur son compte : en projetant d'établir au profit des empereurs et des dieux helléniques l'unité spirituelle qui s'est établie plus tard au profit des papes et des dieux chaldéo-juifs, il s'est élevé à une conception unique, qui fait de lui une figure unique dans l'histoire. Il nous conservait ainsi, cachées sous les broussailles de la théologie, la sagesse et la beauté antiques dont il a fallu, après tant de siècles, recueillir à grand'peine les restes à moitié défigurés par les chrétiens. Mais il était trop tard, la tradition était perdue ; ces restes précieux, les modernes n'ont su jusqu'à ce jour que les adorer sans les comprendre, ou les imiter platement, substituant une fausse inspiration antique à celle que le cours des âges nous aurait naturellement amenée si nous n'avions pas renié les dieux primitifs de notre race.

Mais cette conception si haute et si opportune, Ju-

lien l'a rendue vaine en associant la cause de son église à la cause perdue de l'unité de l'empire. L'infériorité de Julien sur les coryphées du christianisme ne touche ni à la morale ni à la théologie, identiques chez lui et chez eux; c'est une infériorité de position : général victorieux des barbares, il ne pouvait voir autrement qu'il a vu, tandis que les chrétiens ont toujours su séparer la cause de leurs dieux de celle de l'empire, prêts à se servir de la protection des rois barbares comme de celle des empereurs.

Si le grand Hermès, qu'il évoquait dans ses nuits fiévreuses, au lieu de lui dévoiler les secrets des nombres, au lieu de le ravir au ciel et de lui montrer que le mal n'est pas un principe réel incarné dans le diable, mais une dissonance qui concourt à l'harmonie générale, avait daigné le conduire comme un autre Énée dans les limbes de l'avenir; s'il lui avait montré les barbares occupant l'empire malgré tant d'héroïques efforts et le coupant en morceaux, installant leurs grafions pillards et leur justice arbitraire là où il avait tenu son prétoire ; puis bientôt adorant ce qu'ils avaient brisé, à genoux devant la civilisation et le clergé des vaincus, prenant les Romains pour ministres et pour précepteurs, faisant apprendre à leurs enfants Horace et Virgile, regardant la pourpre consulaire, envoyée par le prince de Constantinople, comme la récompense suprême d'une vie de lutte ; enfin essayant vainement de sauver le monde de la barbarie qu'ils avaient faite; sans doute Julien, com-

prenant que l'épée de Rome était brisée, subordonnant son titre d'imperator à celui de souverain pontife, se contentant de régner directement sur Constantinople et sur la Grèce, sa terre sainte à lui, aurait fait de son plein gré, avec dignité, ordre, profit, et sur une grande échelle, ce que ses successeurs furent forcés de faire sans dignité, mesquinement et trop tard. Il aurait établi par traité les barbares sur les terres incultes, et aurait fait de leurs rois ses préfets et ses ducs; il les aurait placés non-seulement en Gaule, en Italie, en Espagne, pour raviver le sang des vieux peuples, comme cela a eu lieu sans lui, mais aussi en Asie, pour l'empêcher de mourir de consomption, dans ce Pont et cette Cappadoce, où les ermites seuls ont su fonder des colonies, en Mésopotamie, où ils auraient été un rempart indestructible contre les Perses et les Sarrasins. Délivrant ainsi l'Asie de l'islamisme, l'Europe de la nuit mérovingienne, il aurait d'emblée constitué le moyen âge et établi une unité spirituelle bien plus étendue que celle des papes, un arbitrage bien autrement puissant et bien autrement utile que le leur. Nul doute alors que le christianisme n'eût disparu de la terre.

Quelques jours après son entrée à Constantinople, Julien ayant demandé un homme qui lui coupât les cheveux, on introduisit dans sa chambre un personnage en habit brodé. Julien le regarda avec étonnement. — « Ce n'est pas un financier, dit-il, que j'ai

demandé, mais un barbier. » Puis il lui demanda ce que valait sa charge. Le coiffeur répondit qu'il avait vingt rations de table et vingt rations de fourrage, plus un bon traitement annuel, sans compter les gratifications. Julien, par ce seul exemple, jugea les dépenses de la maison impériale ; en regardant de plus près, il vit que tout était au pillage. Il congédia donc tous les maîtres coiffeurs, tailleurs, cuisiniers, dont il n'avait que faire ; un tondeur et un cuisinier de régiment, c'était tout ce qu'il lui fallait ; il pria les autres d'aller chercher fortune ailleurs. Pour les eunuques, il n'en voulut point un seul dans son palais. Il ne devait pas se remarier, disait-il, et il préférait des hommes complets, tels que Salluste et Oribase, pour lui servir de conseillers. Il ferma les yeux sur la vénalité des chambellans et sur les pots-de-vin qui les avaient enrichis, mais il fut inflexible pour le pillage des temples et fit rendre aux vils favoris d'Eusèbe les trésors sacrés avec les intérêts.

Une fois la maison nette, Julien la repeupla à sa manière, et rendit l'aspect du palais plus somptueux et plus bruyant que jamais, mais d'une autre façon et pour d'autres motifs que Constance. Le palais était plein de colonnes précieuses, de statues d'or et d'ivoire enlevées à l'univers ; toutes ces dépouilles servaient à l'ornement des bains et des salles d'apparat. Julien transforma tout en chapelles ; il en bâtit partout dans ses vastes jardins étagés. Il rendit aux statues des dieux leur signification et leur importance en

les plaçant sur des autels. Il remplaça les coûteux et délicats festins de Constance par des repas moins délicats, mais plus coûteux encore, où figuraient les vases et les tapis précieux, par d'immenses sacrifices où les bœufs, les oiseaux rares amenés à grands frais, étaient égorgés par centaine. Il ordonna des sacrifices extraordinaires dans tout l'empire : il était juste d'apaiser les dieux irrités par deux règnes d'athéisme. Il fallait conjurer leur colère prête à fondre sur les Romains. Pour lui, renonçant à la simplicité qui lui était chère pour faire honneur aux dieux, on le voyait couvert de soie et de perles, la tiare en tête, allant prier d'un temple à l'autre, égorgeant les victimes, interrogeant les entrailles, donnant au peuple et à l'armée la communion de ses immenses sacrifices. Les cuisiniers, les coiffeurs, les eunuques, étaient remplacés par des prêtres et des prêtresses hellènes non moins richement vêtus. C'était son cortége habituel. Il marchait au milieu des danses sacrées et des hymnes. Il manda auprès de lui ses anciens camarades d'Athènes, tout ce qu'il y avait de rhéteurs et de théurges distingués, pour en faire les évêques de son église : Libanius, Écébole, Arsace, Théodore, Salluste, Priscus, Évémère, et surtout les deux hommes qui l'avaient initié, Maxime et Chrysanthe.

Julien envoya une escorte magnifique pour amener Maxime et Chrysanthe de Sardes, où ils se trouvaient alors. Les deux théurges consultèrent immédiatement les dieux sur l'issue de ce voyage. Les signes

qu'ils obtinrent étaient si effrayants, que Chrysanthe s'écria : « Je n'irai pas, il faut plutôt m'aller cacher dans les entrailles de la terre. » Mais Maxime, souriant de pitié, lui dit qu'il fallait faire violence aux dieux. C'est en effet la règle de la théurgie qu'on peut, en recommençant les opérations plusieurs fois, imposer sa volonté à l'avenir. Maxime, après plusieurs signes défavorables, en obtint de conformes à ses désirs, et partit plein de joie sans avoir pu décider Chrysanthe à le suivre. Son voyage de Sardes à Constantinople fut celui d'un prince ou d'un grand pontife; les villes sortaient à sa rencontre; on lui faisait habiter les édifices sacrés, où il était assiégé par les solliciteurs. Sa femme, aussi distinguée que lui, aussi experte dans les sciences divines, avait une cour de femmes et de prêtresses. Julien, qui avait repris vis-à-vis des curies l'attitude modeste des Antonins, était occupé à discuter dans le sénat de Constantinople, quand il apprit l'arrivée de Maxime. Il se mit à sauter de la façon la moins majestueuse, puis il sortit de la salle en courant. Il embrassa Maxime dans le vestibule à plusieurs reprises, puis il l'introduisit dans l'assemblée et le présenta officiellement aux sénateurs comme l'envoyé des dieux, sollicitant pour lui des respects qu'il n'avait jamais exigés pour lui-même.

Maxime et Julien se mirent alors à exécuter le plan de réforme religieuse qu'ils méditaient depuis si longtemps, et à fonder l'Église qui devait être éter-

nelle. Julien ne pouvait choisir un aide qui le complétât mieux. Maxime représentait l'hellénisme par son côté extérieur. Beau, séduisant, aimant le luxe, la parure, peu austère dans ses mœurs, il devait exceller à diriger des prêtres et des femmes, à rendre pompeuses et dignes les cérémonies du culte; il devait frapper le peuple d'admiration ou de crainte par l'à-propos de ses miracles, il devait plaire surtout aux pays orientaux. Julien représentait l'hellénisme par son côté intérieur et nouveau. Théologien profond, interprète ingénieux et infatigable des anciennes légendes, moraliste austère, homme actif et chaste, toujours tourné vers la cité céleste, il devait plaire surtout à l'Occident et frapper de respect les Gaulois, les Espagnols et les Germains. Je vais m'étendre sur cette partie de la vie de Julien qui me paraît de beaucoup la plus intéressante et la plus remarquable. Si les documents directs nous manquent souvent pour savoir au juste quel fut sous son règne l'état du clergé et du culte helléniques, trois genres de renseignements indirects nous permettent néanmoins d'arriver à la certitude.

1° Nous connaissons très-clairement par le discours sur le Soleil-Roi et par celui sur la Mère des dieux, comment Julien concevait le dogme hellénique.

2° Nous possédons des renseignements nombreux sur l'ancien culte des Grecs[1].

[1] C F. Maury : *Histoire des religions de la Grèce antique.*

3° Nous savons que Julien tenta d'établir au profit de l'hellénisme une hiérarchie ecclésiastique analogue à celle des chrétiens, et même de resserrer davantage les liens du clergé, en en soumettant les différents degrés à un véritable pape.

La question se réduit donc à savoir comment, étant donné l'ancien culte hellénique, il put le transformer de façon à le lier à une théologie et à une église identiques à celles du moyen âge.

Julien semble dans sa hiérarchie ecclésiastique avoir imité les galiléens; cela est certainement vrai pour quelques détails, mais dans la plupart des cas il n'a eu qu'à suivre les précédents de la religion hellénique. C'est parce que le clergé chrétien a puisé à la même source, l'Égypte, que l'église de Julien montre de si grandes analogies avec l'église chrétienne. Sa tentative est parallèle à celle des chrétiens et n'en procède pas.

Les Grecs du beau temps n'avaient point à proprement parler de clergé. Comme tout citoyen était soldat, tout citoyen pouvait être prêtre. L'assemblée du peuple nommait les pontifes généralement pour un an, quelquefois pour un jour, pour une seule solennité. Ces hommes libres n'avaient pas besoin qu'une caste spéciale leur expliquât les mythes, car ils s'en souciaient peu, et préféraient à leur sens véritable les admirables broderies poétiques dont ils les avaient défigurés. Ils n'avaient pas besoin, comme les Égyptiens, de nourrir des prêtres qui s'occupassent exclu-

sivement d'astronomie et de philosophie, car il y avait parmi eux assez d'hommes qui trouvaient le temps de s'en occuper, sans négliger pour cela la défense de la patrie, leurs devoirs de citoyen et de père de famille. Toutefois, si c'est là le caractère dominant de la civilisation grecque au temps de Périclès, que tout citoyen se croyait propre à tout, et était propre à tout, ce n'est pas le seul. En regardant d'un peu près, on ne tarde pas à remarquer un clergé que ses intérêts et sa vie propre séparent des autres citoyens, un véritable pouvoir spirituel avec lequel les magistrats doivent compter partout où se tiennent des oracles et des mystères célèbres. Or, ce qui était l'exception au temps de Périclès devint la règle générale dans tous les pays conquis par les Grecs, à partir des successeurs d'Alexandre. Toutes les villes importantes de l'Égypte, de la Syrie, de l'Asie Mineure comme de la Grèce, ont des oracles, célèbrent des mystères. En même temps s'établit partout une hiérarchie ecclésiastique à peu près uniforme, et que les chrétiens ont imitée. A la tête de l'église d'une ville, d'une province, est le hiérarque ou hiérophante, nommé à vie par la cité ou par le roi, quelquefois voué au célibat comme l'hiérophante d'Athènes; véritable évêque[1] dont le pouvoir est moitié temporel, moitié spirituel, trait d'union entre le clergé et les principaux citoyens avec lesquels il dirige les biens

[1] Les écrivains chrétiens appellent souvent les évêques *hiérarques*.

ecclésiastiques; c'est lui qui fait les sacrifices, qui invoque et remercie les dieux dans les cérémonies officielles. Quand le temps d'un mystère est venu, c'est lui qui en lit solennellement le règlement; c'est lui qui y mène le peuple et qui en dirige souverainement la célébration.

Au-dessous de l'évêque sont les prêtres, nommés également à vie; chacun est attaché à un temple spécial, en habite l'enceinte, y remplit les cérémonies journalières. Sauf quelques priviléges réservés au hiérarque, ces prêtres ont le droit de faire tout ce qu'il fait : ils offrent les sacrifices, communiquent les réponses des oracles, dirigent les fidèles dans l'accomplissement des diverses purifications, célèbrent les naissances, les mariages, les retours, les obsèques, soit dans le temple, soit dans les chapelles domestiques des simples particuliers. C'est parmi les principaux d'entre eux que l'hiérophante choisit ceux qui célébreront avec lui les mystères et représenteront les différents personnages divins qui y paraissent.

Au troisième degré de cette hiérarchie sont des personnages sacrés désignés sous divers noms (liturges, diacres, curotrophes, hydranes), attachés spécialement aux basiliques où se célèbrent les mystères. Ils remplissent exactement les mêmes fonctions que les diacres dans la primitive Église, où ces personnages avaient une importance beaucoup plus grande que dans l'Église actuelle, et souvent plus

grande que celle des prêtres, bien qu'ils n'eussent pas le droit d'accomplir toutes les cérémonies du culte. Ces diacres hellènes sont chargés de l'éducation préparatoire de tous ceux qui veulent se faire initier, nous dirions aujourd'hui qui veulent recevoir les sacrements. Ils les mettent en état de comprendre les faveurs célestes qu'ils vont être appelés à recevoir par l'entremise des prêtres.

Les hellènes comme les galiléens, avaient aussi emprunté à l'Égypte : les moines. Parmi ces moines hellènes, les uns formaient des couvents annexés à un temple; entièrement reclus, vivant sans travail manuel des biens ecclésiastiques, comme nos chanoines, ils passaient leur vie dans les exercices de piété, la méditation et l'étude des diverses sciences sacrées. D'autres, aussi bien que les moines de Saint-Antoine, avaient peuplé les déserts et formé des colonies où ils subvenaient eux-mêmes à leurs besoins.

Enfin, une institution qui se répandit dans tous les pays de l'Orient depuis les successeurs d'Alexandre, et plus tard dans tout le monde romain, fut celle des synodes ou églises. Les hellènes appelaient ainsi des associations de fidèles des deux sexes réunis sous l'invocation d'une divinité particulière. Ils célébraient en l'honneur de leur patron des fêtes à frais communs, ils essayaient de propager son culte; outre les cérémonies publiques, ils se livraient à des pratiques secrètes où les membres de l'église étaient seuls admis. Les différentes églises dont il est parlé dans

les épîtres sont des associations de cette sorte en l'honneur du Christ.

Julien, trouvant le clergé hellénique ainsi établi de temps immémorial, n'eut pas à le créer, mais à le réformer et à le régulariser. Il mit les hiérarques sous l'autorité de hiérarques provinciaux dont il se réserva la nomination [1]. Il généralisa l'institution des moines et en annexa à tous les temples; voulant en faire des docteurs ès-sciences sacrées, il leur fit dépouiller les archives du temple, et exigea d'eux des manuels de divination, de théurgie et d'astrologie qui pussent servir de règle aux prêtres. Enfin il encouragea par des dons et des priviléges la fondation de nouvelles *églises* : encourager les hellènes dans des cultes spéciaux et secrets, c'était neutraliser l'action des prêtres chrétiens sur les femmes.

S'il s'éloignait de l'esprit des galiléens par le rôle qu'il donnait aux moines, il s'en éloignait encore plus par celui qu'il donnait aux femmes. A mesure que l'influence de la femme sur les sens de l'homme, et par conséquent son influence réelle dans la société, s'était accrue dans le monde grec, elle avait été moins estimée et on l'avait jugée moins digne de remplir des fonctions religieuses. Les prêtres galiléens de toute secte avaient obéi à l'esprit nouveau. Quoiqu'ils s'appuyassent partout sur les femmes, qu'ils commençaient par convertir afin qu'elles ob-

[1] Chrysanthe fut celui de Lydie.

tinssent au moins la neutralité de leurs maris, et qu'elles élevassent chrétiennement leurs enfants; quoiqu'ils se servissent d'elles plus particulièrement pour accomplir les miracles sur les tombeaux des martyrs, qu'ils les montrassent au peuple agitées de saintes convulsions où la présence de la divinité était visible, racontant des songes merveilleux, rendant des oracles qui annonçaient le triomphe du Christ et la chute prochaine de ses ennemis, il les avaient jugées indignes, par la faute d'Ève, de recevoir les saints ordres et ne leur donnaient pas de rôles dans la célébration des mystères. Julien, malgré son peu d'estime pour la femme en général, fut forcé par la tradition hellénique de maintenir la prêtresse à côté du prêtre. Il choisit des femmes instruites et d'un caractère ferme, qui sous Constance avaient résisté aux sollicitations et aux flatteries, puis plus tard aux menaces de mort des prêtres chrétiens. Il leur recommande le célibat sans le leur ordonner. Pénélope, leur dit-il, est devenue immortelle pour sa fidélité à son époux : qui oserait mettre cette fidélité en parallèle avec la fidélité à un époux divin? Toutefois, il ne semble pas avoir élevé la femme jusqu'à la dignité hiérarque, prenant un moyen terme entre les chrétiens qui, ayant chassé les femmes du chœur, furent bientôt forcés de les remplacer par des eunuques, et l'ancienne organisation grecque, qui leur donnait un rôle aussi important que celui des hommes.

Julien dut facilement trouver dans la société romaine, pour occuper les différents degrés de son clergé, des hommes d'une valeur égale à celle des prêtres galiléens, des hommes dont l'état philosophique et moral est assez bien représenté par celui d'Ammien Marcellin, l'historien à la fois enthousiaste et impartial de Julien, en qui plusieurs critiques modernes ont vu un chrétien parce qu'il professe les vertus et les maximes que nous avons pris l'habitude d'appeler chrétiennes. Il ne faut pas juger les prêtres hellènes par les reproches que Julien leur adresse. Voyez les exhortations des Pères : ils blâment sans cesse la tiédeur de leurs adhérents, au moment même où la ferveur des chrétiens a été la plus grande et où leur nombre augmentait chaque jour. Quelque zèle qu'on montrât pour les dieux, le souverain pontife trouvait qu'on n'en faisait jamais assez. Julien recommande à son clergé de pratiquer et de prêcher l'aumône, comme le plus sûr moyen d'attirer sur soi les faveurs célestes.

« Qu'on me montre, dit-il, un homme qui se soit appauvri par ses aumônes. Les miennes m'ont toujours enrichi malgré mon peu d'économie... J'en ai fait souvent l'épreuve lorsque j'étais particulier. En partageant avec les pauvres le peu que j'avais, je retirai des mains des usurpateurs la succession de mon aïeul. Donnons donc à tout le monde, plus libéralement aux gens de bien, mais sans refuser le nécessaire à personne, pas même à notre ennemi : car ce

n'est pas aux mœurs ni au caractère, c'est à l'homme que nous donnons. »

Cette charité de Julien était sincère, sa conduite de particulier l'avait prouvé ; il la devait non à son éducation arienne, comme on l'a dit, mais à l'esprit général du temps ; il avait en outre pour encourager l'aumône chez les hellènes des motifs de rivalité dont nous parlerons tout à l'heure.

Quant au culte, Julien adopta les nouveautés introduites par les chrétiens, tout en conservant côte à côte et intégralement l'ancien culte. L'originalité des chrétiens avait été de confondre la basilique et le temple, l'originalité de Julien consistait à les maintenir distincts tout en donnant à chacune de ces deux formes du culte le plus de développement possible. Tout en se préoccupant de l'avenir, il ne voulait pas rompre avec le passé ; dans les formes extérieures de la religion comme dans son dogme, il ne voulait pas briser avec la tradition hellénique.

Ce que les anciens Grecs appelaient un temple, ou plutôt une demeure sacrée, une demeure divine, n'était pas un seul bâtiment, comme les églises actuelles de nos villes, mais un tout fort complexe, le plus souvent situé hors de la ville, ou formant à lui seul avec ses annexes une petite ville. Outre le temple proprement dit, qui était toujours très-petit comparativement aux nôtres, ne renfermant essentiellement que la statue du dieu qui lui donnait son nom et un autel, divers bâtiments dispersés s'étendaient

à l'entour. C'étaient des autels couverts ou en plein air, consacrés à d'autres divinités dont le culte était associé à celui du dieu principal, soit par nature, soit par des circonstances purement locales[1]; c'étaient des chapelles de famille, des chapelles où étaient conservées les reliques des héros, celle où siégeait l'oracle, les habitations de plusieurs prêtres et des suppliants, enfin les lieux où étaient placés les objets du culte, les oiseaux, les richesses sacrées, les dépôts que les fidèles mettaient sous la garde des dieux. Le tout était enfermé dans une vaste enceinte, le plus souvent fortifiée; sur la partie extérieure se trouvaient encore des autels banals pour les étrangers et pour tous ceux qu'une impureté quelconque exilait de l'enceinte sacrée. Tous ces bâtiments étaient généralement étagés sur une colline dont le temple occupait le sommet afin que de loin il frappât seul la vue. A mesure que les cités grecques devenaient plus florissantes, les temples s'enrichirent et s'agrandirent, on se mit à resserrer les annexes dans l'intérieur; des *ex-voto* et des statues de toute sorte furent rangés autour de la statue principale, d'autres autels à côté du maître-autel; mais le temple resta toujours un sanctuaire réservé aux prêtres, aux magistrats, aux citoyens qui y venaient sacrifier. Les jours de fête, la foule entrait seulement dans la première

[1] Souvent ces autels prenaient eux-mêmes l'importance de temples.

enceinte et restait en plein air. Quand le temple était hors de la cité, comme celui de Daphné, près d'Antioche, et celui d'Éleusis, cette enceinte sacrée présentait l'aspect d'un vaste jardin, qui avait souvent près d'une lieue de tour. Des escaliers de marbre, des simulacres de toute sorte, rappelant les idées et les cultes les plus variés, des bosquets en fleur la décoraient avec un grand luxe; c'était là que se célébraient les danses sacrées et les repas en l'honneur des dieux.

En dehors de l'enceinte, le temple avait encore des dépendances considérables. C'étaient des bois sacrés d'oliviers, d'orangers et de figuiers qui servaient d'avenues pour arriver au temple, des eaux merveilleuses, renommées pour la guérison des maladies ou pour les qualités qu'elles donnaient à l'intelligence, de vastes pâturages où erraient en liberté les troupeaux du dieu. Là encore se dressaient des statues et des autels. Enfin, pour quelques temples privilégiés, la principale de ces annexes était l'endroit où se célébrait le mystère. On le choisissait d'ordinaire, non sur une hauteur comme le temple, mais dans un lieu bas, quelquefois dans une caverne, pour se dérober aux profanes. Plus tard, à mesure que le nombre des initiés s'accrut, on en fit des espèces de théâtres pouvant contenir un grand nombre de personnes; bientôt on voulut les couvrir, on en fit des vastes hangars, puis on donna peu à peu à ces hangars un aspect monumental et on les transforma en basiliques.

Nous l'avons dit : à mesure que l'importance politique des Grecs avait diminué, l'importance et le nombre des mystères avait augmenté, mais jamais au point que la basilique fît disparaître le temple. Ce que les hellènes n'avaient pas fait, les galiléens voulurent le faire ; pénétrés de la sublimité de l'Incarnation et de la Rédemption, la représentation théâtrale de la naissance, de la mort et de la résurrection du Christ devint le fond de leur culte ; ils ne voulurent point d'autres solennités, et ils n'offraient plus d'autre sacrifice à la divinité que celui du Sauveur. Tant que les galiléens formèrent des sociétés secrètes, des *églises* dans le sens païen du mot, la basilique leur suffit ; outre la représentation des mystères, ils y pouvaient tenir leurs conseils et y instruire leurs catéchumènes ; mais dès qu'ils s'accrurent en nombre et en puissance, depuis surtout qu'ils étaient devenus religion officielle, et que le culte, outre les cérémonies purement religieuses, dut présider à tous les actes importants de la vie civile, la basilique ne leur suffit plus.

Les basiliques d'alors avaient la même disposition intérieure que la Bourse de Paris ; non-seulement on n'y pouvait célébrer qu'une messe à la fois, dans le chœur, mais encore les basses messes n'existaient point. Les messes, ou plutôt les mystères du Messie, avaient la même forme que le mystère d'Éleusis, que nous avons décrit au chapitre IV ; c'était un ensemble de cérémonies qui duraient plusieurs

jours, et toujours une solennité extraordinaire. Les prêtres galiléens eurent beau multiplier ces sortes de représentations, en s'emparant de tous les objets que pouvait fournir la vie de Jésus et de sa mère, ils purent à peine en trouver une trentaine ; le reste du temps, c'est-à-dire plus de deux cents jours dans l'année, le culte dans la basilique chrétienne se réduisait à des chants de psaumes, à des sermons et des lectures en commun. Il n'était pas possible de lutter avec cette nudité contre la multiplicité et la majesté des cérémonies qui se célébraient dans les temples helléniques, et pour lesquelles les peuples du Midi ont conservé un goût traditionnel. D'ailleurs, dans la basilique primitive, rien ne correspondait à des cérémonies de baptême, de mariage, d'enterrement, et généralement à toutes les fêtes tristes ou gaies de la famille. Il fallut donc que les galiléens, qui avaient méprisé le temple, le refissent ou du moins inventassent quelque chose d'analogue. Ils y arrivèrent naturellement et sans dessein prémédité par le culte des saints tombeaux. L'importance de ce culte chez les galiléens était une conséquence naturelle de leur légende de l'Homme-Dieu; tant qu'ils furent persécutés, ce fut autour des tombeaux, dans des gorges et des souterrains qu'ils célébraient leurs mystères. De même que les basiliques étaient apparues dans le culte hellénique comme annexes des temples, elles étaient apparues dans le culte galiléen comme annexes des saints tombeaux. L'assimilation

entre les tombeaux et les temples s'établit d'autant mieux, que très-souvent les tombeaux étaient d'anciens temples qu'au jour de leur triomphe les galiléens avaient envahis, et dont ils avaient chassé violemment le dieu pour mettre, au-dessus et derrière l'autel, la statue et les reliques du saint, nouveau patron de la cité. Plus ces patrons étaient d'ancienne date, plus le récit de leur vie terrestre devenait un tissu de miracles, auxquels s'ajoutait la longue liste de ceux qu'ils avaient faits depuis leur mort au profit de leurs anciens compatriotes et de tous ceux qui venaient visiter leurs tombeaux et les orner de riches offrandes. Dans ces tombeaux transformés en chapelles, on déposait sur l'autel des viandes et diverses provisions de bouche[1] qu'on mangeait ensuite en commun, c'est-à-dire qu'on offrait au saint des sacrifices qui ne différaient point des sacrifices païens.

Dans l'enceinte qui entourait la chapelle, analogue à l'enceinte du temple que nous avons décrite, on plaçait les tombeaux des personnages dont la piété avait enrichi l'église, et ceux de martyrs et de saints d'une dignité moindre. Cette enceinte était le théâtre de toute la partie superstitieuse et merveilleuse du galiléisme; les fidèles, agités par quelque violent désir qu'ils n'eussent pu accomplir par leurs propres forces, ou dévorés par une vague inquiétude, ve-

[1] Voy. *Saint Augustin contre Faustus*, XX, 21; il essaye de prouver que c'est à Dieu et non aux saints que les chrétiens offraient ces sacrifices, et veut qu'on les réduise au pain et au vin.

naient en foule y dormir, après une longue privation de nourriture. Le saint leur apparaissait en songe, leur dévoilait l'avenir, leur dictait une règle de conduite, ou leur faisait quelque don qui leur permettait d'échapper à leurs ennemis ou de s'en débarrasser. Au réveil, beaucoup prophétisaient ou entraient en convulsions, surtout les femmes. Ces spectacles, où la foule encore païenne était admise, étaient la cause de nombreuses conversions. La plupart des mariages, des baptêmes, des cérémonies funèbres se faisaient aux saints tombeaux; ils étaient aussi le théâtre de fêtes tout à fait païennes et de danses : dans le Midi, les tombeaux s'entourent rapidement d'une végétation si charmante, qu'ils sont des rendez-vous de promenades et de repas.

On voit que Julien, en conservant le temple distinct de la basilique, s'éloignait beaucoup moins qu'il ne semble au premier abord du culte chrétien de son temps. Si au moyen âge le culte des saints tombeaux se confond avec celui de la basilique, devenue cathédrale et entourée de nombreuses chapelles latérales dédiées aux saints, il faut attribuer cette transformation insensible, non à quelque influence propre à l'esprit chrétien, mais à diverses causes, parmi lesquelles se place la nécessité de mettre les fidèles à couvert dans les pays où l'hiver est long et rigoureux. Supposé que l'hellénisme eût triomphé en France, en Allemagne, en Angleterre, nous n'en aurions pas moins eu l'architecture ro-

mane, puis la gothique. Car il ne faut pas se figurer les temples que Julien voulait élever, et dont un règne de deux ans ne lui laissa pas jeter les fondements, comme des imitations du Parthénon ; depuis longtemps la mode était changée, et les Romains avaient construit des temples à dômes. Les dômes plaisaient alors, non-seulement dans l'empire, mais aux Indes et dans toute l'Asie supérieure. Comme les saints tombeaux des chrétiens, les temples de l'hellénisme auraient rappelé les temples bariolés des bouddhistes. Au goût, à l'harmonieuse simplicité de la Grèce antique aurait succédé le monstrueux et le symbolique. Les frises extérieures auraient représenté, au lieu de calmes processions, des figures grimaçantes, des légendes bizarres, comme les bas-reliefs de nos cathédrales. Il faut en dire autant des statues en ronde-bosse placées sur les autels : sans doute les hellènes n'eussent pas brisé systématiquement, comme l'ont fait les chrétiens par fanatisme, les chefs-d'œuvre de la statuaire antique, et un plus grand nombre d'entre eux seraient parvenus jusqu'à nous ; mais les hellènes n'y auraient attaché aucun prix, ils les auraient peu à peu fait disparaître des temples, parce que depuis longtemps les belles nudités leur paraissaient indécentes et peu propres à exciter le sentiment religieux. Un grand nombre aurait péri par négligence ; celles dont la matière était précieuse n'en auraient pas moins été volées et brisées. En moins de deux siècles, malgré le triomphe de l'hellénisme, les temples à

deux frontons et à colonnes construits sur l'ancien modèle, les statues de beau style et de proportion non gigantesque auraient été remplacés par des édifices de style byzantin, par des statues habillées et peintes. Ainsi dans les arts, comme en philosophie et en poésie, le goût du moyen âge n'eût pas été sensiblement modifié par le triomphe de Julien. Mais Julien, au lieu de détruire et de maudire l'antique, l'eût enterré et scellé avec pompe et piété ; et l'humanité, au sortir de sa longue hallucination, aurait pu le faire sortir moins défiguré de son tombeau.

Julien conserva dans les temples les oracles, bien qu'il avoue que de son temps les dieux en étaient avares. C'était du reste un mode de divination qu'il n'aimait pas. En haine des chrétiens, qui en abusaient près des sépulcres, et à cause de sa foi toute scientifique, il n'aimait pas ces convulsions, ces réponses à moitié inintelligibles, et surtout cette inspiration toute de hasard et de chance sur laquelle on ne pouvait régulièrement compter. Il préférait la divination obtenue d'après des règles qu'il croyait certaines, par le vol des oiseaux, les sorts, les tables astrologiques, les entrailles des victimes. Les prêtres hellènes, en consultant les livres que Julien avait fait faire par ses moines, pouvaient toujours rendre une réponse aux fidèles, et surtout, ce qui pour l'élève de Maxime était le point capital, ils pouvaient violenter les dieux en recommençant plusieurs fois les opérations et imposer leur volonté à l'avenir. Par ce seul fait que l'exer-

cice de cette divination demandait un profond savoir, l'hellénisme ne pouvait en user qu'avec modération, et Julien ne permettait les prédictions qu'aux hiérarques, ou à quelques prêtres célèbres par leur science hiératique.

Cette superstition établie systématiquement dans le sanctuaire, et qui au premier abord semble n'avoir pas d'analogue dans le christianisme, jette aujourd'hui beaucoup de défaveur sur la réforme religieuse de Julien. On ne réfléchit point que les réformateurs religieux vraiment intéressants et importants en histoire ne sont pas ceux qui ont, comme on dit, *devancé* leurs contemporains, mais ceux qui ont su donner aux croyances de leur époque la satisfaction la plus complète en même temps que la tendance la plus morale. Il ne s'agit pas, en cette question, de discuter si l'homme peut ou non, par certaines pratiques et certains agencements de syllabes, découvrir l'avenir, se mettre en communication avec les esprits, et les forcer d'obéir à ses ordres, mais si, au temps de Julien, la foi dans les opérations héurgiques était assez générale pour qu'il fût nécessaire de compter avec elle. Il n'y a point à hésiter sur la réponse : non-seulement une telle croyance était alors générale, mais universelle. Il n'y avait pas un homme distingué dans tout l'empire qui en fût exempt. Celle des galiléens ne se distinguait de celle des juifs, des gnostiques, des hellènes, qu'en ce qu'elle était moins scientifique, et que les plus igno-

rants parmi eux se mêlaient de prédire et de conjurer. Les ariens donnaient surtout dans les *songes*, et ils condamnaient la divination par le *vol* et les *sorts*. Athanase, au contraire, croyait que Dieu lui faisait connaître sa volonté par le *vol* et les *sorts* [1]. Julien se trouvait donc agir, sans s'en douter, avec une habileté supérieure en réglementant la théurgie et la divination ; il la maintenait dans des bornes étroites, en faisait une puissance entre les mains des sages et les empêchait de devenir nuisibles, tandis que les chrétiens, en ne les réglementant pas, en les abandonnant à la fantaisie ou à la supercherie du premier venu, en les considérant tantôt comme des dons de Dieu, tantôt comme des dons du diable, en ont fait la plus laide des plaies sociales et un prétexte constant de persécutions qui, jusqu'au milieu du dix-septième siècle, a frappé des victimes de plus en plus nombreuses.

Julien voulait établir dans toutes les villes des basiliques pour les mystères helléniques, et en augmenter le nombre dans les cités qui en possédaient déjà. Ces mystères, tous différents les uns des autres par les détails et les noms divins qui y étaient prononcés, peuvent se classer cependant en trois espèces, correspondant aux cérémonies et aux légendes de Noël, de Pâques et de l'Assomption. La première espèce célébrait l'incarnation du Verbe dans le sein de la

[1] Ce fut une des causes que le synode arien fit valoir quand il le déposa. — Voy. A. Marcellin, XV, 7, et Sozomène, IV, 10.

nature, la naissance du Sauveur et les bienfaits de son séjour sur la terre. Julien prit pour type le mystère de Pessinunte[1]. La deuxième espèce célébrait la mort, la descente aux enfers, puis la résurrection du Sauveur et les lamentations de la Mère des douleurs. Julien prit pour type les grandes Éleusinies. La troisième espèce, qui roulait d'ailleurs sur le même fonds de légendes et d'idées, célébrait plus particulièrement la nature, la vierge mère, le principe fécondé, la gloire de la déesse qui disait dans les mystères égyptiens : « Le fruit que je porte est le soleil[2]. » Elle célébrait la déesse des moissons, de l'agriculture, de l'enfantement, et aussi de la science. Julien prit pour type les mystères d'Isis et de Diane Éphésienne.

Outre ces mystères destinés à glorifier les trois principaux types divins de l'hellénisme, il y en avait une foule de petits en l'honneur des génies et des dieux intermédiaires, patrons des cités. A mesure que la fête d'une de ces divinités arrivait, on donnait la représentation théâtrale des légendes locales ou générales dont elle était l'objet, comme les galiléens le faisaient en l'honneur des saints. Les dieux intermédiaires de l'hellénisme sont analogues à nos saints,

[1] Voy., au chap. VIII, les détails sur la légende de Pessinunte, et la manière dont Julien l'interprétait.

[2] « Une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. » — Épître pour le jour de l'Assomption.

et Julien opposait les miracles qu'ils faisaient et les oracles qu'ils rendaient en certains lieux consacrés aux miracles des saints tombeaux.

Telle est, dans l'ensemble de son culte et de son clergé, la religion que Julien voulait opposer au galiléisme et que le temps lui permit à peine d'esquisser. Pour la théologie hellénique, nous avons montré qu'elle était identique à la théologie chrétienne, il nous reste à parler des moyens directs que Julien employa pour extirper le galiléisme, et du genre de persécution qu'il fit subir aux galiléens.

Ce fut d'abord par des écrits, où il essaya de les convaincre d'ignorance, de superstition et de mauvaise foi. Nous ne connaissons que des fragments de l'ouvrage qu'on appelle vulgairement la *Défense du paganisme*, et qui serait beaucoup mieux nommé : *Réfutation du judaïsme et du galiléisme;* mais comme Cyrille avait recueilli ces fragments dans tout l'ouvrage pour le réfuter, ils peuvent nous donner une idée juste de l'ensemble. Les arguments de Julien seraient peu capables d'ébranler un chrétien de nos jours, ils nous paraissent souvent bizarres, mais ils étaient merveilleusement propres à frapper les contemporains, dont l'état philosophique n'était point du tout celui des chrétiens actuels ; ils ramenèrent à la religion paternelle beaucoup de chrétiens hésitants qui, sous Constance, s'étaient convertis autant par complaisance que par intérêt, et ils blessèrent profondément les Pères chrétiens. Il commence par at-

taquer le *Pentateuque*, qu'il attribue sans hésitation à Moïse, ce qui prouve que dès lors cette opinion était admise sans conteste. Selon Julien, l'infériorité du législateur des Juifs sur les législateurs des Grecs et des Romains lui vient de ce qu'il a mal connu la nature des anges ou dieux intermédiaires. Cette ignorance l'a mené à des impiétés et à des immoralités de toute sorte; le peuple façonné par lui a donc ignoré le droit, la morale privée, la douceur envers l'étranger, et, comme la connaissance des dieux intermédiaires est nécessaire pour s'élever à la conception de l'ordre dans l'univers, le peuple juif, qui n'a jamais connu le Cosmos, n'a pu avoir aucune idée de la proportion, de l'harmonie et de la beauté.

L'ignorance de Moïse en ce qui concerne les anges ou dieux intermédiaires éclate dès les premières pages de la *Genèse;* on voit qu'il sait leur existence, mais il ne possède sur eux aucun détail précis et n'en parle qu'en masse. Son récit de la création peut se réduire à ceci : « Le démiurge dit : Que les choses soient; et les choses furent. » — Voilà qui était bien difficile à énoncer! Qui doute qu'en effet tout ce qui existe n'ait été engendré par un premier principe? Mais ce qui était difficile à dire, et que Moïse ignorait, c'est *comment* ce principe a agi pour créer l'univers, et comment, étant parfait et un, il a pu engendrer un monde imparfait et plein de diversité. Il fallait nous donner non la création en gros, mais tout le

détail, comme le font les Grecs, et appuyer chaque fait de preuves tirées de la nature des choses ; car, si l'on ne prend cette peine, on n'écrit que pour des enfants. Si Moïse l'avait prise; si, au lieu de maudire les étrangers, il avait été chercher chez eux la science qui lui manquait, il n'aurait pas ignoré que la création du monde matériel présuppose dans l'ordre des causes la création d'un monde immatériel, des dieux et des génies. Il aurait raconté à son peuple comment le démiurge a fait sortir de son sein d'abord le Verbe, et ensuite tous les esprits, auxquels il a donné le gouvernement des diverses parties de la terre et du ciel. Il eût ainsi préservé son peuple de l'erreur qui l'a rendu l'opprobe des nations. Car Moïse, n'ayant point connu la distinction parfaitement nette qu'il importe d'établir entre le démiurge et les génies, a bientôt confondu le génie d'Israël avec le démiurge, et le génie d'Israël, flatté de cette erreur, a tout fait pour y entretenir le peuple préposé à sa garde. Un génie est sans doute un être supérieur à l'homme, mais il est encore plus éloigné du démiurge. Celui-ci est parfait, toujours identique à lui-même; il ne connaît aucune passion ; un génie, au contraire, est jaloux des hommages qu'on lui rend, irrité de ceux qu'on rend à ses collègues, mal disposé pour l'étranger. Il y a d'ailleurs des génies de différents degrés, et celui d'Israël est un des plus infimes, à en juger par le peu de puissance qu'il a su donner à son peuple.

Moïse, convaincu que le génie d'Israël n'est autre que le démiurge, prête à ce dernier les sentiments les plus contraires à sa nature; il parle de son courroux, de sa vengeance, des massacres qu'il ordonne, et enfin du choix spécial qu'il a fait du peuple juif pour le diriger à travers les nations, comme si la Providence n'avait pas la même justice et la même affection pour tous les peuples. Moïse, inspiré par le génie d'Israël, ordonne à son peuple de ne point adorer les dieux des nations; et plus tard, les prophètes juifs, sans se laisser désabuser par tous les malheurs qui frappent Israël, déclarent que les dieux n'existent pas, hors le Dieu d'Israël.

— Voilà l'erreur infâme, l'idée d'exclusion et d'intolérance que les galiléens ont prise aux Juifs. Si elle vient à dominer dans l'empire, qui doute que les génies des diverses nations que nous allions aujourd'hui dans nos prières ne se tournent contre nous quand ils verront que nous n'avons d'hommage que pour un d'entre eux? Qui doute même que les dieux incapables d'envie, mais susceptibles de punir les offenses, qui contemplent sans cesse le Parfait, ces génies supérieurs que le démiurge n'a pas proposés à la garde spéciale d'une nation, mais qu'il a chargés de gouverner les célestes sphères et les affections de l'âme, ne cessent de nous envoyer leurs dons quand nous ne les demanderons plus? Mars ne nous apprendra plus l'art militaire, et nous serons, comme les Juifs, vaincus et traînés en captivité; Minerve et Ju-

piter ne nous apprendront plus la justice et la politique, Apollon la musique, Cybèle et Vénus les secrets de la génération; Mercure ne nous introduira plus dans le monde des idées et des formes; vil troupeau sans lois, sans arts, sans sciences, sans espérance dans la vie future qu'une grossière résurrection de notre chair, nous n'aurons pour tout renseignement que le Décalogue dicté à Moïse par le génie d'Israël : *Tu ne tueras point, tu ne voleras point, tu ne commettras point d'adultère;* banalités de morale que nos pères, dès le temps de Romulus, avaient déjà écrites et commentées, et qu'on trouve partout.

— Encore si ces galiléens, qui nous ont abandonnés pour exalter Moïse, suivaient sa loi; mais ils en rentranchent et y ajoutent suivant leur fantaisie, de sorte qu'on ne peut avoir aucune foi en eux. Le culte des Juifs, tout pitoyable qu'il est, ne manque pas de grandeur dans ce qu'il a de commun avec celui de tous les autres peuples de la terre. Les Juifs ont toujours honoré les dieux par des sacrifices d'animaux, ainsi que de tout temps les hommes ont honoré les dieux; il est même dit expressément dans la *Genèse* qu'Abel est préféré à Caïn, parce que celui-ci n'offrait à la Divinité que des végétaux, tandis qu'Abel offrait des animaux. Néanmoins les galiléens ont cru devoir condamner ces sacrifices, et n'offrent à leurs dieux que du vin et des gâteaux. Moïse dit que Dieu faisait connaître sa volonté à Abraham, soit par les entrailles des victimes, soit par l'état des

astres[1], soit par le vol des oiseaux, et les galiléens condamnent ces pratiques chez les hellènes, bien qu'eux-mêmes s'y adonnent en secret.

— Enfin plusieurs usages des Juifs, tels que l'abstinence de certaines viandes, la circoncision, ils ne les suivent pas; bien que Moïse, qu'ils disent inspiré de Dieu, les ait pourtant ordonnés. C'est qu'ils s'inquiètent peu d'être conséquents, pourvu qu'ils trompent et flattent le vulgaire. Pour réussir, ils modifient la loi à leur volonté. C'est, par exemple, ce qu'ils ont fait quand ils ont pris aux hellènes le dogme du Verbe et de la lumière incréée, quoique contraire à l'opinion de Moïse, qui dit constamment qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et qui, lorsqu'il parle du Christ, loin de dire qu'il sera un dieu, dit que le Christ sera un prophète comme lui.

. . . .

Julien attaque encore les chrétiens par des arguments que beaucoup d'autres ont employés après lui et que je me dispenserai de répéter. Il essaye de montrer qu'ils ont rapporté au Christ une foule de passages qui ont trait, non pas au Christ, mais seulement à des circonstances particulières à l'histoire et aux mœurs des Juifs, et ensuite de prouver que les paroles des apôtres sont le plus souvent contradictoires entre elles et avec celles de Jésus, et que, depuis

[1] C'est ainsi que Julien interprète le passage où Dieu ordonne à Abraham de sortir de sa demeure et de regarder les étoiles.

les apôtres, les galiléens ont encore ajouté à cette confusion ; puis il s'écrie :

— Enfin, ces galiléens superbes qui refusent d'adorer les dieux, de se servir des différents moyens qu'ils nous ont donnés de prédire l'avenir et de le modifier, à quelle abjection ne sont-ils pas descendus ! Ce pouvoir qu'ils refusent aux dieux, ils l'accordent à des hommes ou plutôt à des cadavres. On les voit en foule aller dormir près des tombeaux, afin d'avoir des songes merveilleux dont ils prennent ensuite pour guides les prétendus enseignements, et c'est pour la plupart des galiléens tout le sérieux de la nouvelle religion.

Quelque sensibles qu'aient été les galiléens à ces attaques qu'ils ont essayé de réfuter pied à pied, et dont ils ont plus tard fait disparaître le texte, un autre coup que leur porta Julien les blessa davantage, et contribua plus que tout autre à faire de lui un monstre à leurs yeux. C'est la défense qu'il fit à tout galiléen d'ouvrir école et d'enseigner les auteurs classiques. Selon Julien, les hellènes seuls avaient besoin de parler purement la langue grecque, afin de pouvoir comprendre les anciens et trouver dans le passé des preuves à l'appui de leurs croyances ; mais c'était une duplicité honteuse, un trafic contraire à l'honnêteté, de faire métier d'expliquer Homère, Hésiode, Démosthène, Platon, Aristote, quand on désapprouvait leur religion. Car, ou l'on présentait les mythes helléniques aux écoliers comme des fables puériles et

des contes de nourrices, et alors le souverain pontife de l'hellénisme devait sévir contre de tels sacriléges; ou l'on en parlait d'un ton convenable, et alors on mentait publiquement. Il faut mesurer l'habileté de cette interdiction à la douleur et aux colères de saint Grégoire; tous les lettrés et tous les savants galiléens comprirent que c'en était fait du galiléisme si cette loi restait en vigueur pendant quinze ans, pendant le temps de former une nouvelle génération. Les seuls galiléens sérieux étaient ceux de la classe moyenne; le menu peuple des grandes villes était tout prêt à retourner à l'hellénisme si l'ancienne religion venait à leur offrir les secours et les spectacles de la nouvelle. Or les parents nobles ou de classe moyenne, mis en demeure de laisser leurs enfants ignorants ou de les envoyer aux rhéteurs hellènes, n'auraient pas plus hésité que par le passé, et Julien s'était arrangé de manière à confondre entièrement l'éducation et l'enseignement; ce qui n'avait pas lieu avant lui et ce que fit le clergé chrétien au moyen âge. Basile, instruit par un rhéteur hellène, n'en fut pas moins chrétien, et Julien, au contraire, instruit par un rhéteur galiléen, n'en fut pas moins hellène; mais Julien venait de changer entièrement la situation : il venait de transformer en prêtres hellènes tous les rhéteurs distingués; il leur ordonnait pontificalement de faire prendre en mépris à leurs élèves le christianisme, de leur montrer combien étaient illogiques la création et la fin du monde,

impie le culte des saints et barbares les Écritures saintes.

Les galiléens ainsi convaincus d'ignorance et condamnés à l'ignorance, il leur restait une supériorité, comme parti religieux, que les hellènes n'avaient pas encore songé à leur enlever : l'organisation de leur charité, imitée de celle des Juifs. Jusqu'à Julien, les vivres à distribuer aux indigents, les hôpitaux et les asiles où ils étaient soignés dans les grandes villes, ressortissaient au pouvoir civil, aidé par les particuliers riches; c'est ce système auquel sont revenues aujourd'hui toutes les nations civilisées. Sauf les jours de grandes fêtes où les indigents prenaient leur part des sacrifices, les temples n'étaient pas les lieux de distribution des secours, et les pontifes n'intervenaient pas spécialement dans la charité publique et dans la direction des hospices. Les pontifes galiléens, au contraire, avaient cherché, dès l'origine, à concentrer entre leurs mains les aumônes des fidèles, et, depuis que les empereurs protégeaient leurs sectes, les munificences impériales et les secours votés par les assemblées municipales. En outre, c'était chez les galiléens la coutume, fort louée et encouragée par les prêtres, que les fidèles et surtout les femmes de condition se rendissent chaque matin aux saints tombeaux avec des paniers chargés de vivres dont ils sacrifiaient une partie sur l'autel, et qu'ils distribuaient ensuite sous la direction des prêtres à tous les mendiants qui se présentaient.

Cette charité avait l'inconvénient d'encourager les pauvres de profession et la fainéantise incurable des prétendus ermites, que Julien attaque si violemment en d'autres circonstances ; elle était en outre l'occasion de désordres [1], car les repas se faisaient en commun dans le saint lieu, contrairement à l'usage des Grecs, qui emportaient d'ordinaire dans leur demeure leur part des sacrifices ; mais elle livrait aux galiléens et à leurs prélats tout le menu peuple des grandes villes, qu'ils soulevaient à leur gré contre les hellènes : c'était assez pour que Julien la fît adopter par son clergé. Il ordonna à ses hiérarques de suivre l'usage « des Juifs et de la secte impie des galiléens, qui, dit-il, non-seulement nourrit ses pauvres, mais souvent les nôtres. » Il leur ordonne, en outre, d'établir dans chaque cité des hospices, « pour que, dit-il, les gens sans asile et sans moyens d'existence y jouissent de nos bienfaits, quelle que soit la religion qu'ils professent. »

Enfin Julien n'oublia pas le moyen le plus simple d'abaisser le galiléisme, c'était de mettre aux prises les uns avec les autres, par une tolérance affectée et sous prétexte de finir les différends, les innombrables sectes qui déchiraient l'Église, et le galiléisme avec le judaïsme, son ancêtre détesté. Mettre les chrétiens aux prises ne lui coûta que quelques

[1] Le rigoureux saint Ambroise réduisit dans son diocèse cette pratique à des distributions de pain, parce que les dames de Milan s'enivraient. (Saint Augustin, *Confessions*, VI, 2.)

frais de poste et la peine de les convoquer. Une fois les évêques réunis dans son palais, il les y enferma et leur signifia qu'il fallait que les persécutions que les diverses sectes s'infligeaient les unes aux autres cessassent tout à fait, et que chaque chrétien suivît sa conscience. Il savait bien ce qu'il faisait, dit A. Marcellin, « et que les chrétiens entre eux sont les pires des bêtes féroces. » En effet, tous ces prêtres qui se détestaient, forcés de passer plusieurs heures par jour côte à côte, pendant que Julien les interrogeait malignement sur leurs différends, oubliaient qu'on se moquait d'eux, et s'injuriaient avec ardeur. Julien frappait sur son tribunal, et s'écriait au milieu du bruit : Écoutez-moi ! écoutez-moi ! les Allemands et les Francs m'ont bien écouté.

Son projet d'opposer le judaïsme au galiléisme lui coûta plus cher et ne réussit pas aussi bien. Il résolut de reconstruire, dans toute son ancienne splendeur, le temple de Jérusalem :

« Il avait confié, dit A. Marcellin, l'exécution de cette entreprise à Alypius d'Antioche, qui avait jadis exercé dans les Bretagnes le pouvoir des préfets. Pendant qu'Alypius, secondé par le recteur de la province, pressait activement les travaux, d'épouvantables globes de flamme, qui s'élevèrent de terre près des fondements, rendirent la place inaccessible aux travailleurs, après avoir été fatals à plusieurs d'entre eux. Le terrible élément s'opposant toujours à la reprise des travaux, il fallut abandonner l'entreprise. »

Ce récit d'un des miracles fondamentaux du christianisme est évidemment le récit d'un hellène. A. Marcellin, qui lisait publiquement son histoire à Rome, sous le règne d'un prince chrétien, n'a pu passer sous silence un miracle de la religion officielle, mais il en dit peu de mots et passe sans réflexion à un autre sujet. Les chrétiens en parlaient avec plus de détails. Saint Grégoire de Nazianze affirmait que des Juifs, poursuivis dans les rues par les flammes, avaient voulu entrer dans une église chrétienne, mais que les portes, se refermant subitement, leur avaient opposé une résistance invincible. Il ajoutait qu'une grande croix lumineuse avait apparu au ciel ; de plus, « tout homme chrétien ou hellène qui racontait ou entendait raconter cette merveille en découvrait aussitôt les traces, soit sur lui-même, soit sur son voisin, et voyait les habits de celui-ci ou les siens parsemés de signes qui surpassaient en beauté les plus belles broderies, et en variété les peintures les plus parfaites. » D'autres chrétiens avaient vu des feux tombés du ciel venir se joindre à celui qui sortait de terre ; d'autres avaient vu briller pendant toute la nuit les broderies imprimées sur les habits. Beaucoup de Juifs térrifiés avouaient que le génie des galiléens était bien puissant et qu'il avait vaincu en cette occasion celui d'Israël. Julien était sur le point de commencer son expédition contre les Perses, quand il apprit avec mille variantes les miracles que le dieu des galiléens venait de faire en faveur de sa secte. Il

s'emporta d'abord contre la pusillanimité et l'ignorance des Juifs, qui n'avaient su opposer aucun miracle à ceux des galiléens; il leur fit honte de leur décadence, en leur rappelant que Moïse était jadis sorti vainqueur de sa lutte contre les théurges égyptiens ; puis il promit qu'à son retour de Perse il irait avec Maxime à Jérusalem exécuter des prodiges et des évocations qui feraient rentrer sous terre tous les génies protecteurs du galiléisme.

Le succès rapide des réformes de Julien, l'accueil que lui firent les différents peuples de l'empire, dépassèrent ce que Julien lui-même avait espéré[1]. Toute la haute classe, qui s'était convertie au christianisme avec Constantin, retourna à l'hellénisme avec Julien. Le peuple des grandes villes, le seul qui eût eu à souffrir des empiétements des prêtres galiléens, soutenus par les empereurs et les eunuques, montrait partout sa joie. Les Égyptiens, auxquels Julien venait de rendre leur bœuf Apis, poussaient leur piété jusqu'au meurtre. Ceux d'Alexandrie tuèrent Georges de Cappadoce[1], pontife chrétien de cette métropole, qui, sous Constance, n'avait négligé aucune occasion d'augmenter les biens ecclésiastiques aux dépens des biens municipaux et de ceux des dieux. Il avait eu l'imprudence de dire en passant devant le temple de Sérapis : « Quand verrai-je à bas ce sépulcre? » On le

[1] Lettre de Julien à Arsace, hiérarque de Galatie.

[1] Saint Georges. Il était arien, et ennemi personnel de saint Athanase, qu'il avait fait chasser du siége d'Alexandrie.

traîna par le rues et on le brûla. Julien écrivit aux Alexandrins une lettre sévère, mais qui se terminait par un pardon en faveur de Sérapis, occasion du désordre. Bien que Julien se fût interdit par habileté de verser le sang des chrétiens, sa piété était trop ardente pour ne pas être, comme celle de ses ennemis, empreinte de fanatisme, et cette émeute dut lui faire plaisir. Ceux qui l'ont peint comme un prince plein d'impartialité et de sang-froid l'ont bien mal connu. S'il pratiquait d'ordinaire le pardon des injures et l'aumône même envers les chrétiens, s'il a fait le plus souvent respecter leurs droits et leur a rendu justice exacte, s'il les a traités avec douceur, c'est que Jupiter le lui avait ordonné ; mais quand il avait le droit pour lui, comme dans l'affaire de Saint-Marc d'Aréthuse, où il s'agissait de faire rendre à cet évêque arien des terres appartenant aux dieux et qu'il avait vendues, il appliquait avec joie la loi romaine dans toute sa rigueur. S'il fût revenu vainqueur de son expédition contre les Perses, il eût été amené fatalement à une persécution générale. Du jour où son clergé eût fonctionné régulièrement, pris de l'autorité et enlevé aux galiléens par ses largesses le menu peuple des villes, Julien eût été sommé par ses coreligionnaires d'accomplir son devoir de souverain pontife, de punir les chrétiens comme sacriléges et athées, et de les faire périr en cas de récidive. Mais cette persécution n'aurait point sans doute échoué comme les précédentes. Si les persécutions des autres

empereurs n'avaient point empêché le nombre des chrétiens de s'accroître, c'est qu'ils frappaient les corps sans pourvoir aux besoins des esprits ; Julien avait pris l'ordre inverse ; sa religion donnait sur tous les points l'équivalent du christianisme, excepté en ce qui touche au dogme de la fin du monde, dogme incompatible avec tout ordre social, du moment qu'on le prend à la lettre et qu'on attend la fin du monde du jour au lendemain, dogme que les chrétiens, désireux de fonder quelque chose de durable, commençaient à éluder en reculant la terrible échéance dans un avenir indéfini. Une persécution dirigée par Julien se fût donc accomplie dans les meilleures conditions pour le succès ; l'extinction du paganisme par l'épée des empereurs chrétiens prouve qu'il est possible de supprimer une religion par la violence, pourvu qu'on ait su la remplacer en lui prenant tout ce qu'elle avait de bon.

Les habitants d'Antioche firent éclater le même zèle que ceux d'Alexandrie ; cette métropole, qui la veille semblait toute galiléenne, parut le lendemain tout hellène. Quand Julien arriva pour la première fois dans leur ville pendant les fêtes d'Adonis, ils vinrent en masse à sa rencontre, comme autrefois ceux de Vienne : il était aussi pour eux un sauveur. Il fut obligé d'interdire par édit les applaudissements qui accueillaient son entrée dans les temples. L'enthousiasme des Antiochiens ne devait pas être de longue durée, car s'ils exaltaient en Julien le souverain

pontife restaurateur de l'hellénisme, ils ne devaient pas tarder à prendre en haine l'empereur aux mœurs rigides et aux décisions arbitraires.

VII

JULIEN EMPEREUR. — LES ENNEMIS DE LA BARBE. LES PERSES.

Séjour de Julien à Antioche. — Adonis, Astartée, Christ et Babylas sont les quatre divinités favorites des Antiochiens. — Comment Julien s'attire l'inimitié des Antiochiens. Caricatures, anapestes. Julien fait concurrence aux agioteurs et et aux galiléens ; il en triomphe. — Le Misopogon. — Julien marche contre les Perses. — Lettre caractéristique de Julien. — La Mésopotamie. — Julien veut refaire l'expédition d'Alexandre. — Retraite.

En même temps que Julien accomplissait comme souverain pontife une suite d'actes supérieurs, propres à donner du premier coup à l'Église hellénique cette unité, cette cohésion que l'Église chrétienne devait mettre six siècles à obtenir, il exécutait comme souverain temporel une suite d'actions fort médiocres, propres à lui aliéner ceux que ses réformes ecclésiastiques lui avaient acquis. Ou plutôt, comme l'estime ou le mépris que les peuples font de celui qui exerce le pouvoir dépend bien moins de sa valeur

intellectuelle que de la franchise ou de la fausseté de la position que le passé lui a faite, tout ce que Julien accomplissait comme souverain pontife lui réussissait, parce qu'une religion universelle et une forte unité spirituelle étaient les besoins de son temps; et tout ce qu'il faisait de plus noble et de plus sage comme empereur tournait contre lui, parce que l'unité temporelle devenait tous les jours plus lourde et plus vexatoire, même pour ceux qui s'obstinaient à en rester théoriquement les admirateurs.

La Mésopotamie, pays riche, mais ouvert et difficile à conserver comme frontière, passait sans cesse entre les mains des Perses auxquels il fallait la reprendre. Il n'y avait qu'une mesure sage, c'était de l'abandonner et d'essayer d'y fonder, comme en Arménie, une royauté indépendante, ayant les traditions romaines, liée à l'empire par la religion; mais il fallait encore un siècle de triste expérience pour habituer les Gréco-Romains à l'idée d'une pareille solution ; si elle eût pu entrer dans la tête de Julien, il n'eût osé affronter la honte de l'exécution. Restaient donc deux conduites politiques à l'égard des Perses : celle de Constance, qui lui avait si peu réussi qu'il était au moment de l'abandonner quand il mourut, et qui consistait à reprendre une à une les villes tombées au pouvoir des Perses, à liguer contre eux les Sarrasins et autres peuplades barbares « qu'il ne faut, dit A. Marcellin, nous souhaiter ni comme amis ni comme ennemis; » ou bien la grande politique

qu'avait suivie Trajan, et qui convenait seule au vainqueur du Rhin : dompter les Perses. Cette entreprise devint la plus grande affaire du règne de Julien; il dépensa dans les préparatifs immenses de la guerre des sommes auprès desquelles celle qu'il consacrait au culte et au clergé helléniques et à la charité publique paraissent peu de chose. Ces dépenses absorbèrent et au delà les économies qu'il avait obtenues par une meilleure collection d'impôts, par la suppression de la maison de l'empereur et des largesses dont Constance était prodigue ; elles le forcèrent à être d'une dureté blessante, souvent illégale, pour toutes les demandes d'exemptions, et à créer des taxes bizarres.

Les habitants des grandes villes de Grèce et d'Asie eurent bientôt contre lui un second grief : l'habitude qu'il avait prise en Gaule de rendre personnellement la justice. Cette habitude attire à un souverain les éloges pompeux des historiens et des panégyristes, elle a même un certain prestige pour les contemporains qui vivent loin de la personne du monarque ; mais les peuples des villes qui en voient la pratique la considèrent le plus souvent comme un travers. On sait les innombrables contradictions que présentait alors le droit romain. Pour le moindre procès entre particuliers, il était d'usage d'invoquer les plus habiles jurisconsultes, car il y avait pour chaque question quatre ou cinq décisions contraires pouvant s'appuyer sur des textes. Julien, avec la naïveté philo-

sophique, s'en fiant au bon sens et au sentiment inné du juste, jugeant d'un coup d'œil la bonne foi ou la perfidie des parties, tranchait résolûment la question de droit dès qu'il avait décidé sur les faits, expédiait les causes et rendait des arrêts qu'A. Marcellin lui-même trouvait quelquefois doublement arbitraires. Julien arrivait au prétoire à pied, vêtu d'une grosse toge du temps de Marc-Aurèle, accompagné seulement d'un ou deux de ses intimes ; il y trouvait foule compacte, car on savait devoir s'amuser. Il parlait avec volubilité dès l'entrée, faisait des jeux de mots et des plaisanteries toutes les fois que les débats s'y prêtaient, souffrait les réflexions lancées par les personnes de l'auditoire, les raillait ou les approuvait. On riait, mais au retour on se disait que le nouvel empereur n'avait ni dignité, ni convenance, ni souci de son rang. On se rappelait Constance, qui « de sa vie ne se moucha en public, » qui parcourait les provinces sur des chars triomphaux, couvert de drap d'or et de tissus de perles, roide et immobile, s'interdisant même le mouvement des yeux, baissant seulement la tête quand il passait sous un arc de triomphe, comme pour faire croire que nulle porte n'était à sa taille ; et grâce à la magie du souvenir, on n'était pas loin de trouver que Constance avait été un vrai roi, que Julien était un roi de comédie.

Si les airs négligés et familiers de Julien faisaient regretter les attitudes gourmées de Constance aux capitales d'Orient, amoureuses de toute parade et de

toute fausse grandeur, la suppression de la maison impériale et des jeux de cirque et de théâtre payés par l'empereur fit à Julien encore plus de tort dans leur esprit. Comme chef et réformateur du clergé hellénique, son économie et la modicité de son train de maison étaient touchantes; comme empereur, elles étaient ridicules et impolitiques. Les habitants de Constantinople n'en avaient pas trop senti les inconvénients, à cause des pompes et des sacrifices dont il avait fêté la restauration de l'hellénisme ; mais dès qu'il eut fixé son séjour à Antioche pour diriger les préparatifs de la guerre, il ne tarda pas à s'attirer l'inimitié ou le dédain des habitants, en raison même de toutes les espérances de plaisir et de richesse que la nouvelle de son arrivée avait fait naître : on se souvint bientôt comme d'un mauvais présage qu'il était arrivé pendant les cérémonies de la passion d'Adonis.

Au temps où Julien arriva à Antioche, le parti hellénique, qui s'était conservé puissant et zélé dans les villes voisines d'Émèse et d'Aréthuse, y était à peu près vaincu ou fort tiède ; il était représenté par quelques familles consulaires et sénatoriales, grands propriétaires fonciers dans les environs, exempts des charges municipales quand ils n'acceptaient pas de magistratures, et par les professeurs et les rhéteurs, dont Libanius était le plus illustre. Le parti galiléen au contraire était puissant et convertisseur ; c'étaient les armateurs, les banquiers, les gros né-

gociants, les spéculateurs sur les grains, presque tous Juifs et Phéniciens hellénisés ; ils dominaient dans la curie, et sous le règne de Constance ils avaient obtenu pour le commerce d'Antioche des priviléges, des règlements protecteurs et des fournitures qui les avaient fort enrichis. Leurs femmes avaient une grande influence sur le peuple par leurs aumônes journalières, et faisaient élever une foule d'enfants dans le galiléisme[1]. Au-dessous de ces deux partis s'agitait l'immense peuple d'Antioche, composé au moins pour moitié d'acteurs, de danseurs, de courtisanes, de gitons, de cochers et de mendiants, qui n'avaient d'autre moyen d'existence que les largesses des fêtes publiques, civiles et religieuses, et les repas que les femmes des galiléens leur donnaient aux saints sepulcres[2]. La religion de ce peuple était un singulier mélange de croyances chaldéennes, galiléennes et helléniques. Les quatre cultes également chéris du peuple étaient celui d'Adonis, celui d'Astarté, celui du Christ et celui de saint Babylas[3]. Les cultes d'Adonis et d'Astarté étaient les cultes nationaux, et, pour ainsi dire, officiels d'Antioche ; galiléens et hellènes y rivalisaient de luxe et de largesses pour s'attirer les bonnes grâces du peuple. La fête d'Adonis avait depuis longtemps quitté son ancienne forme syrienne pour

[1] Misopogon.
[2] *Idem.*
[3] *Idem.*

prendre celle d'un mystère hellénique, analogue à celui de Iacchus ; il se célébrait à l'époque de la moisson : on y pleurait avec délices. Au contraire, la fête de la Maiume, célébrée spécialement en l'honneur d'Astarté, était une fête toute joyeuse ; elle avait lieu à l'époque de la floraison. Julien nous apprend que les moindres citoyens d'Antioche voulaient contribuer aux frais[1]. Le mystère en l'honneur du Christ se célébrait avec beaucoup moins de pompe et de solennité que celui d'Adonis, mais il revenait plusieurs fois l'an, et par cette fréquence tenait une grande place dans le culte et dans les dépenses municipales. La plupart des Antiochiens voyaient dans Christ, dans le *Chi*, comme ils l'appelaient, non Jésus de Galilée, mais le Messie, le terrible juge qui devait apparaître à la fin du monde.

Enfin le culte de saint Babylas tenait une plus grande place encore à Antioche, parce qu'il était journalier. Apollon avait été jadis le patron de la ville ; le temple qu'il avait dans le faubourg de Daphné était célèbre dans l'Asie par les cures merveilleuses dont il était le théâtre, et plus encore par les merveilleux jardins dont il était entouré. Mais, sous le règne de Constance, les galiléens avaient réussi à faire accepter aux Antiochiens un nouveau patron[2], le martyr Babylas, dont les reliques avaient bientôt accompli des miracles auprès desquels ceux

[1] Misopogon.
[2] *Idem.*

que faisait jadis Apollon avaient paru tout à fait méprisables. Dans un jour d'enthousiasme, les mendiants, que nourrissaient les galiléens, avaient pris les restes du saint, les avaient transportés dans le temple de Daphné, et avaient placé sa statue sur l'autel au lieu de celle d'Apollon. Dès lors Babylas avait hérité de tous les attributs du dieu de Daphné : cures merveilleuses, dons prophétiques, secours extraordinaires accordés à ses fidèles. Les jardins, où l'on avait placé d'autres sépulcres, étaient pleins, la nuit, de dormeurs, le jour, de prophétisants et de mendiants prenant leurs repas.

Tous les Antiochiens, galiléens, hellènes, gens du peuple, apprirent avec une égale allégresse la prochaine arrivée de Julien dans leur ville. Le peuple espérait des parades, des revues de troupes, des jeux extraordinaires de cirque et de théâtre ; il comptait enfin que la piété du prince allait célébrer avec la même pompe qu'à Constantinople la restauration de l'hellénisme, et que les largesses et les sacrifices du souverain pontife laisseraient bien en arrière les repas et les aumônes des galiléens. Les galiléens, comptant sur ses promesses de tolérance, ne pensaient qu'aux avantages pécuniaires qui accompagnent la présence du prince dans une capitale ; ils espéraient de nouveaux privilèges et de nouveaux règlements protecteurs pour le commerce d'Antioche, et les fournitures de l'armée. Les hellènes enfin saluaient avec joie le chef et

le restaurateur de leur culte. Au bout d'un mois, Julien avait déplu à tout le monde.

La foule qui vint à sa rencontre fut fort désappointée de le voir arriver presque sans escorte, avec ses amis, tous plus ou moins prêtres ou sophistes, Maxime, Priscus, Oribaze, Himérius et Théodore. Il alla aussitôt sacrifier au temple du Génie et à celui de Jupiter, et comme il était salué par les acclamations, il fit défendre ces manifestations indécentes dans l'enceinte sacrée. Il se rendit ensuite au palais, dont il n'occupa avec ses compagnons qu'une petite partie, et congédia la foule sans lui promettre pour l'avenir aucune espèce de jeux. On sut bientôt que, loin de couronner comme son frère Gallus les cochers vainqueurs et les acteurs en vogue, il faisait profession de railler le cirque et le théâtre, et de n'y paraître jamais.

Il s'immisça, quelques jours après son arrivée, dans les affaires municipales, apprit aux curiales que le lieu de réunion des troupes ne devait pas être dans leur ville, mais à Hiérapolis, enleva à Antioche tous les privilèges qui lui parurent contraires à l'intérêt des villes voisines ; et s'apercevant que le parti galiléen dominait dans la curie, il y fit rentrer violemment tous les grands propriétaires hellènes, refusant de reconnaître aucun droit acquis qui les dispensât de concourir aux charges municipales. Les rentes de la ville ainsi augmentées, il jugea qu'elle pouvait largement subvenir aux dépenses de ses différents

cultes, et que, pourvu qu'elle répartît équitablement ses revenus entre tous, le trésor n'avait pas besoin d'aider le culte hellénique: Le seul acte qu'il se permit en faveur de sa religion fut la suppression du scandale de Daphné. Il ordonna de rapporter les reliques de Babylas dans l'intérieur de la ville, et rétablit Apollon dans son temple. Tout le monde se trouva ainsi déçu et mécontent, les hellènes plus que tous les autres, car les charges municipales dont ils se voyaient frappés étaient en raison de l'importance de leurs biens.

Comme Julien ne laissait pas de montrer en toute rencontre son zèle pour les dieux, les Antiochiens saisirent la première occasion de lui faire voir qu'ils aimaient mieux moins de discours et de démonstrations de piété, et plus d'aumônes, de repas publics, de piété effective.

« Vers le dixième mois, dit Julien dans le *Misopogon*, se célèbre l'ancienne solennité d'Apollon ; la ville devait se rendre à Daphné pour célébrer cette fête. Je quitte le temple de Jupiter et j'accours, me figurant que j'allais voir toute la pompe dont Antioche est capable. J'avais l'imagination remplie de parfums, de victimes, de libations, de jeunes gens aux blanches robes, symbole de la pureté de leur cœur ; mais tout cela n'était qu'un beau songe. J'arrive dans le temple, et je n'y trouve pas une victime, pas un gâteau, pas un grain d'encens. J'en suis étonné ; je crois alors que les préparatifs sont faits

dans les jardins, et que par respect pour ma qualité de souverain pontife on attend mes ordres pour entrer. Je demande donc au prêtre ce que la ville offrira dans ce jour si solennel : Rien, me répondit-il ; voilà seulement une oie que j'apporte de chez moi. Alors (remarquez, je vous prie, combien je suis de mauvaise humeur et combien je cherche à être haï !) je fis à votre sénat une verte réprimande. »

La réprimande n'y fit rien ; on fut ravi de voir que le coup avait porté ; on chansonna le prince en vers anapestes. Il y était question du *chi* et du *kappa* [1], qui avaient plus fait pour la ville qu'Apollon et son grand prêtre ; on y parlait de cette barbe de bouc « qui ne permet pas d'appliquer lèvre contre lèvre, et qui ôte au baiser tout ce qu'il a de voluptueux. » Que pouvait faire ce prince à la fleur de l'âge, au fond de sa cellule, où n'entrait jamais aucune femme ? Se contentait-il de converser avec ses prétendus philosophes qui le visitaient chaque jour ? Au lieu de se livrer à des débauches secrètes, un jeune prince, soucieux de son rang, aurait dû paraître sans cesse dans les théâtres et dans les rues, entouré de danseuses et de courtisanes magnifiquement vêtues, comme il n'en manquait pas par la ville, et de beaux esclaves dont les laines éclatantes et les membres élégants réjouissent la vue du peuple.

Sur ces entrefaites, le feu prit au temple de Daphné ;

[1] Constance.

Julien ne douta pas que ce ne fût une vengeance des amateurs de songes et des fidèles de saint Babylas, et il fit immédiatement fermer l'église où il avait fait transporter les os du martyr. Cette dernière mesure n'était point propre à calmer les Antiochiens, et comme ils savaient n'avoir point affaire à un Caracalla, ils montraient avec impudence leur mécontentement, écrivant leurs vers sur les murs, y dessinant les caricatures de Julien et de ses intimes dans des postures ridicules, et chantant sur le passage de l'empereur leurs refrains satiriques.

Julien avait la faiblesse de s'affliger profondément de la haine des Antiochiens, d'autant plus qu'il avait compté s'attirer leur amour, en faisant partout régner l'ordre, la bonne administration, en délivrant les pauvres de l'oppression des riches. Mais tout tournait contre lui. S'étant aperçu dès son arrivée que les galiléens, ne craignant aucune concurrence du dehors, et sûrs, d'autre part, de trouver dans les pays environnants des débouchés pour leurs marchandises, tenaient les denrées de première nécessité à un prix exorbitant, il les pria de baisser leurs prix et de se contenter d'un gain légitime. Ceux-ci l'amusèrent trois mois par de belles promesses, et la récolte ayant été mauvaise, ils en profitèrent pour faire monter au delà de toute mesure le prix des grains. Julien, voyant qu'il n'obtiendrait rien de leur avidité, établit des *maximum* pour le pain, le vin, l'huile et la viande de boucherie. Cette mesure maladroite pro-

duisit son effet habituel ; le lendemain, la ville n'eut pas de marché, et le peuple affamé se mit à parcourir les rues en hurlant, et, assiégeant le palais, à injurier Julien, auteur de la famine. Le prince, pour la première fois de sa vie, entra dans une violente colère, et, oubliant la modération philosophique, il fit jeter en prison tout le sénat d'Antioche. La ville resta frappée de stupeur. Libanius, à la prière des femmes des incarcérés, courut chez son élève, lui représenta avec fermeté combien ces *maximum* et ces emprisonnements étaient peu propres à faire cesser la misère du peuple, combien ils étaient injustes, et Julien, rappelé au bon sens par son ami, fit relâcher immédiatement les sénateurs. Il renonça à leur imposer des *maximum*, mais il jura de sortir vainqueur de sa lutte contre eux ; il se fit marchand contre les marchands, et, ne reculant devant aucune dépense, il fit venir du blé et du bétail de Chalcédoine, d'Hiérapolis et des villes voisines, et, peu après, d'Égypte, et vendit le tout à moitié prix du cours. La concurrence resta d'abord inefficace, parce que les galiléens et les propriétaires se liguèrent pour acheter eux-mêmes sous main, par leurs clients et leurs esclaves, le blé et le bétail de Julien, au moment de leur arrivée. Mais Julien, qui s'en aperçut, fit vendre de son côté au détail sur le marché, et il les força enfin à baisser leurs prix, sous peine de ne plus vendre. L'abondance régna de nouveau dans la ville ; mais le peuple, qui avait maudit Julien pour la disette, ne lui sut point gré

du bien-être qu'il lui devait. L'habitude était prise de le railler, et les anapestes dirent que c'était bien l'acte de cet esprit et de ce palais grossiers de s'inquiéter de fournir Antioche de pain et de viande, mais d'oublier le poisson, les huîtres et la volaille.

Cependant les immenses préparatifs de guerre étaient achevés, Julien allait se rendre à Hiérapolis; avant de quitter les Antiochiens, il voulut leur laisser une réponse à leurs anapestes, un monument de son indignation et de leur injustice, et il écrivit le *Misopogon*. C'est en effet un monument unique, un plaidoyer où les faits sont exposés avec une clarté parfaite, et une satire souverainement dédaigneuse et du meilleur ton; on y voit un monarque absolu qui a souffert pendant une année les reproches injustes et les insultes d'une ville, sans avoir ordonné aucune arrestation; qui cependant a le cœur ulcéré des injures de ses sujets, mais qui ne veut se venger de leurs écrits que par un meilleur écrit; de leurs railleries que par une meilleure raillerie; de la caricature qu'ils faisaient de ses mœurs rigides que par la simple peinture de leurs mœurs dissolues.

Comme tous les habitants des grandes villes, les Antiochiens étaient amoureux des nouveautés littéraires et des moqueries spirituelles; celle-ci eut un prodigieux succès : en huit jours, l'opinion tourna, et Julien fut porté aux nues. Il leur disait qu'il avait diminué leurs impôts d'un cinquième, et cela était vrai; qu'il les avait délivrés de l'oppression des agio-

teurs et des gros propriétaires, et cela était vrai; que, grâce à lui, les différents cultes se toléraient et recevaient dans une mesure équitable les secours municipaux, et cela était vrai; enfin, il leur disait que *celui-là a les mœurs les plus douces qui sait supporter celles d'autrui, quelque différentes qu'elles soient des siennes propres;* que, pour lui, il s'était résigné à supporter les leurs, mais qu'ils n'avaient pas supporté les siennes. Il ajoutait qu'il n'aurait tenu qu'à lui d'avoir raison d'eux par la force, car il était le maître, mais qu'ils pouvaient continuer à l'insulter librement, car il n'emploierait contre eux d'autre arme que la plume. Le jour de son départ, ce fut sur son passage un concours et un enthousiasme pareils à ceux qui avaient accueilli son arrivée. Ce n'étaient que *vivat* à Julien Auguste, triomphateur du Rhin et de l'Euphrate, que souhaits de victoires éclatantes, de riches dépouilles, de prompt retour dans Antioche. Mais Julien ne se laissa pas toucher; il leur criait qu'ils le regardassent bien, car il ne remettrait jamais les pieds dans leur ville; et il disait aux sénateurs d'Antioche, qui lui faisaient la conduite, que Tarse allait devenir la nouvelle capitale de l'Asie, que c'était là qu'il résiderait au retour.

Julien avait choisi Libanius pour être l'historiographe de ses conquêtes; à chaque grande station de l'expédition, il lui écrivit le gros des événements. De ces lettres, nous ne possédons malheureusement que

la première, celle qu'il écrivit de Hiérapolis. Nous la donnons ici, sauf quelques passages : rien ne montre mieux ce que fut Julien. On y voit cet homme d'une activité surhumaine, dormant et mangeant à peine, passant la plus grande partie de son temps, ses nuits surtout, à évoquer les anges, à jeter et rejeter les sorts, à étudier les entrailles, à rédiger avec son grand vicaire Maxime, qu'il emmenait avec lui, des bulles qu'il comptait dater d'Arbelles, de Suse et d'Ecbatane; puis, au sortir de ses travaux pontificaux, de ses opérations théurgiques, au réveil de ses extases mystiques, se retrouvant l'esprit frais, dispos, lucide pour écrire une lettre d'homme du monde, archéologue et observateur, ou pour s'occuper avec minutie des mille détails qui ont trait à l'approvisionnement et à la sûreté d'une grande armée en marche.

« Ma première étape a été Litarbes. Le hasard m'a fait découvrir sur la route les restes d'un campement d'hiver du temps des Antiochus. Cette route se dessine entre des terrains marécageux et une montagne; le paysage en somme est aride. Du côté du marais sont des pierres, évidemment groupées de main d'homme, mais non régulièrement taillées, quelque chose comme les pavés de nos villes. Elles sont liées par un ciment, mais la vase a remplacé la chaux.

« Au premier relais, j'avais reçu les députés de votre sénat. Ils t'ont sans doute adressé déjà leurs plaintes. Je te raconterai la scène en détails, si les

dieux permettent que nous nous revoyions bientôt.

« De Litarbes, j'ai été d'une traite à Berrhée. Là, Jupiter m'a donné les signes les plus propices; j'y suis resté un jour entier; après avoir visité la citadelle, et offert un taureau blanc à Jupiter, suivant la coutume des souverains, j'ai voulu discuter avec les sénateurs les affaires du culte. Ils ont commencé par approuver tout ce que je disais, mais en gens qui ne devaient en tenir aucun compte. Je savais d'avance à qui j'avais affaire, et que la plupart d'entre eux étaient des *bien-pensants*[1]. Mais, bientôt enhardis par mon aspect, ils ont peu à peu jeté le masque, et ont enfin montré toute leur impudence. Mon Dieu! puisqu'il y a des gens qui par respect humain cachent leurs bons sentiments, ne faut-il pas qu'il y en ait aussi qui tirent vanité de la rapacité, du sacrilége, et de l'oisiveté de l'esprit et du corps?

« Quel contraste avec Batné! Voilà un séjour incomparable! Pour moi je préférerais Batné à l'Ossa, au Pélion, à l'Olympe, aux illustres vallées de la Thessalie, et à Daphné même, si Jupiter Olympien et Apollon Pythien n'y avaient leur séjour. Ce nom de Batné est barbare, mais le pays est hellène; on y vit, pour ainsi dire, enveloppé de l'odeur de l'encens. Partout je voyais étalée la pompe des sacrifices, et cette vue me plaisait et me déplaisait à la fois. Car j'aime, tu le sais, que l'accomplissement des devoirs religieux ait un

[1] Par ironie; nom que les galiléens se donnaient eux-mêmes.

caractère d'intimité; je veux que les cérémonies n'aient pour témoins que ceux qui s'y intéressent directement par les sacrifices ou les vœux. Ce sont là de ces sortes d'abus auxquels mes règlements vont bientôt mettre bon ordre.

« Batné est un champ fertile parsemé de cyprès en fleur. Le palais n'a rien de somptueux : c'est un bâtiment de terre glaise et de bois sans ornements. Le jardin est modeste, non dans le goût d'Alcinoüs, mais de Laërte; au fond, un bosquet de cyprès; longeant chaque mur, une allée de grands arbres bien alignés; au milieu, une grande variété d'arbres fruitiers et de légumes.

« Qu'as-tu fait dans ce lieu? diras-tu. Suivant mon habitude, j'ai sacrifié dans la soirée et à l'aube. Mes dévotions faites, je suis descendu à la ville, j'ai trouvé les citoyens venant à ma rencontre. J'ai été accueilli chez un hôte que je voyais pour la première fois, et qui cependant était depuis longtemps mon ami. Tu devines qui? Je veux cependant écrire ici son nom, car je bois le nectar quand je peux entendre parler, parler moi-même d'un si beau sujet. Mon hôte est donc Sopater, le gendre et l'élève du divin Jamblique. Il faudrait être injuste ou criminel pour ne pas chérir un tel homme; mais, étant devenu son hôte, j'ai un motif de plus de lui être attaché. Jadis il a été l'hôte de mon cousin et de mon frère, qui l'ont vivement pressé de renoncer à la vraie foi; il a eu le courage de leur résister; tu sais que c'était chose difficile.

« Voilà tout ce qui nous concerne personnellement, tout ce que nous voulons te mander de Hiérapolis, où nous nous trouvons présentement. Quant aux affaires militaires et politiques, il faudrait te voir pour t'en informer. Le détail exact en serait trop long pour être compris dans une, deux et trois lettres; en voici seulement le résumé. J'ai invité les tribus sarrasines à se joindre à notre armée; j'ai fait partir des agents habiles qui arrêteront les espions de l'ennemi et empêcheront nos projets d'être déjoués; j'ai publié une ordonnance sur les délits militaires, que je crois à la fois douce et efficace; j'ai réuni pour le service de l'armée quantité de chevaux et de mulets, ainsi que des navires qui transporteront sur l'Euphrate le froment, le biscuit et le vinaigre.

« Tu t'imagines le tracas que tout cela m'a causé; tout ce que j'ai dû dire et faire ne tiendrait pas dans la plus longue lettre du monde. Je t'épargne donc l'énumération de toutes les lettres qu'il m'a fallu écrire, et le détail des notes que j'ai prises sur les signes propices qui m'ont accompagné jusqu'ici. Plaise aux dieux qu'ils m'accompagnent jusqu'au bout! »

Les Perses Sassanides étendaient leur empire, plus ou moins régulier, jusqu'aux Indes, dans toutes les contrées qui avaient appartenu quelque temps à la monarchie des Séleucides; dompter les Perses, c'était donc refaire les conquêtes d'Alexandre et renouer

des alliances avec les princes grecs de l'Indus. C'était bien ainsi que Julien comprenait sa mission. En refaisant l'œuvre d'Alexandre, le souverain pontife comprenait qu'il soumettait du même coup les génies iraniens aux dieux hellènes, qu'il ôtait à la propagation du christianisme sa principale force, et empêchait cette religion détestée d'envahir la Gaule, l'Italie et l'Espagne, comme elle avait envahi l'Asie Mineure et la Grèce.

Julien aurait bien voulu suivre le chemin d'Alexandre, et se rendre directement de Hiérapolis à Arbèles; mais il n'y avait point de chance que les Perses lui disputassent, dans ces illustres campagnes, la domination de l'Asie; ils n'attendaient que le moment où il aurait passé le Tigre pour envahir l'empire sur ses derrières. Il lui fallut donc avant tout les refouler jusqu'à Ctésiphon et ruiner tous leurs établissements dans la Mésopotamie. Il chargea son parent Procope de suivre la grande route de l'Asie, avec un corps d'armée qui devait compter trente mille hommes quand il aurait été rejoint par les contingents du roi d'Arménie, et lui-même, à la tête d'une armée deux fois plus nombreuse, il s'engagea en Mésopotamie, ayant à sa droite, sur l'Euphrate, une flotte de douze cents navires chargés de vivres. La conquête de la Mésopotamie ne fut qu'une promenade militaire, illustrée par quelques combats d'avant-garde et quelques siéges. Tout le pays fut ruiné; toute ville prise, rasée. Après la prise de

Maogumalque, qui avait été brillante : « Enfin, s'écria Julien, voici quelques matériaux pour le sophiste d'Antioche ! » Le seul obstacle sérieux que les Romains rencontrèrent fut celui des eaux. Une foule de canaux établissaient des communications entre le Tigre et l'Euphrate ; les Perses lâchèrent les écluses, le camp romain fut un jour inondé, les chemins devinrent impraticables. Julien, par des contre-travaux d'irrigation, fit chaque fois rentrer les eaux dans leur lit, ou, aidé de sa flotte, construisit des chaussées de bois et des radeaux. Julien arriva ainsi en face de Ctésiphon, dont il n'était plus séparé que par les eaux vastes et rapides du Tigre. Ce fut en amont de cette immense capitale, pleine de troupes, qu'il résolut de faire passer le fleuve à son armée. Il fit exécuter un canal un peu au-dessus de Ctésiphon, ou retrouva peut-être celui de Trajan, et ses navires, une fois parvenus sur le Tigre, lui servirent à transporter pendant une nuit ses troupes sur la rive gauche. Les bords du Tigre sont escarpés et difficiles ; les Perses, qui s'attendaient chaque nuit au passage, y faisaient bonne garde; le combat fut rude et dura douze heures. L'armée perse rentra en désordre dans Ctésiphon, ou se dispersa sur la route de la Susiane. Il y avait alors environ un mois que Julien était entré sur le territoire des Perses ; il pouvait prendre enfin la route d'Alexandre.

Auguste ne songea point à entreprendre le siége de Ctésiphon. La ville, bien munie et bien fortifiée,

était trop vaste pour être investie; elle eût été pendant tout le siége en communication avec les armées de Sapor. Julien était sûr de réussir à la longue à s'emparer de la ville, mais il y eût épuisé les forces de son armée et il eût fallu borner là l'expédition. Or les empereurs avaient déjà ruiné trois fois Ctésiphon sans avoir ébranlé pour cela l'empire des Perses. C'était au fond de l'Orient que Julien voulait les chercher pour détruire leur puissance.

D'après les calculs de Julien, Procope et le roi d'Arménie, s'avançant le long de la rive gauche du Tigre, ne devaient plus être qu'à quelques journées de marche. Il alla à leur rencontre, faisant remorquer sa flotte par ses troupes, dont elle occupait chaque jour un bon tiers. Mais Procope était encore à Nisibe à attendre le roi d'Arménie qui ne devait pas venir. Quelque importante que fût à plus d'un titre sa jonction avec un corps d'armée aussi considérable que celui de Procope, Julien se lassa bientôt d'attendre et de perdre un temps précieux. Impatient de s'avancer dans l'intérieur des terres, il brûla sa flotte, qui ne pouvait plus lui être d'aucune utilité et qu'il ne voulait pas laisser au pouvoir de l'ennemi, puis marcha à la rencontre de Sapor dans la direction de la Susiane.

On était à la fin de juin; l'armée romaine s'avançait dans de fertiles plaines couvertes de moissons déjà mûres, où le bétail et les chevaux trouvaient

ample nourriture. Sapor, frappé de terreur, ne songeait point à attendre l'ennemi de pied ferme; ses propositions de paix venaient d'être repoussées avec une inexorable hauteur; il comprit qu'il était perdu si les Romains, tournant les montagnes, se répandaient dans la vallée du Gyndès; il employa la suprême ressource des monarchies despotiques : il résolut de faire un désert devant l'armée de Julien. Les Romains virent donc se propager tout autour d'eux la fumée des moissons incendiées; l'armée, en même temps qu'elle perdait tout espoir de renouveler ses provisions, était obligée de s'arrêter plusieurs jours de suite dans le même campement pour attendre que le feu fût éteint. Julien, égaré par la maladresse de ses guides, ou peut-être trompé à dessein par eux, jugea qu'il n'aurait pas le temps d'arriver jusqu'à Suse avant l'achèvement de ses subsistances; il rebroussa brusquement, puis se porta vivement vers le nord, pour gagner la Cordouène à travers la haute Assyrie. Dès que les Romains rétrogradèrent, l'ennemi, jusqu'alors invisible, se montra. C'était ce qu'espérait Julien, qui comptait sur les batailles pour ranimer le soldat abattu par la chaleur et l'ennui.

Il y eut un premier combat de cavalerie le 17 des calendes de juillet, où les Perses furent facilement repoussés; il y eut un grand combat, soixante-dix stades plus loin, dans un lieu nommé Maranga, où la victoire resta encore aux Romains. Le Mérane, chef de la cavalerie perse, et deux fils du roi y étaient

présents. L'armée commençait à manquer de vivres, Julien fit distribuer les provisions des comtes. Ne se nourrissant que de bouillie, il n'eut aucun égard à leurs récriminations.

Les Perses, instruits par leur défaite, semblaient vouloir se borner à des escarmouches, quand un matin on annonce à Julien, qui, sans avoir pris le temps de s'armer, poussait en avant une reconnaissance, que les Perses ont commencé une attaque générale. « Il prend le premier bouclier venu, et, sans cuirasse, il court au combat. Il apprend en chemin que l'avant-garde, qu'il vient de quitter, lâche pied. Il y court. Pendant ce temps, les cataphractes perses chargent en flanc l'aile gauche, qui plie, et s'acharnent, à coups de lances et de traits, sur les escadrons romains déjà ébranlés par les cris et l'odeur des éléphants. Cependant la vue du prince, qui se multiplie pour faire face partout au danger, provoque un élan de l'infanterie légère, qui, prenant les Perses à dos, taille en pièces les hommes et coupe les jarrets des éléphants. Par ses cris et ses gestes, Julien signale aux siens cet avantage, il les anime à le poursuivre ; lui-même donne l'exemple, oubliant qu'il combat nu. Vainement ses gardes lui crient de se défier de cette masse de fuyards comme d'un édifice qui s'écroule : un javelot de cavalier, lancé par une main inconnue, effleure la peau de son bras, lui perce les côtes et s'enfonce dans le foie. Julien ne peut arracher le trait, dont le fer à double tranchant

lui entame les doigts. Il tombe de cheval. On l'entoure, on le relève. Il est transporté au camp et mis entre les mains de ses médecins. »

VI

MORT DE JULIEN

La mort de Julien est toute chrétienne, pleine de foi, d'espérance, de joie. — Dernier entretien avec Priscus et Maxime sur la vie future et la nature de l'âme. — Résumé des doctrines de Julien et de ses coreligionnaires sur les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption : Attis ou l'amour mystique.

Dès que le trait eut été retiré de la blessure, et que la douleur fut un peu calmée, Julien se leva et cria qu'on lui rendît son cheval et ses armes : il voulait retourner au combat ; il ne voulait pas croire que sa blessure fût mortelle, car il avait tiré jadis son horoscope avec Maxime, et il avait obtenu le mot *Phrygie* pour nom du lieu où il devait mourir. Mais à peine était-il debout qu'il tourna sur lui-même, pris de vertige, et qu'il retomba dans les bras de ses familiers. Il vit que Maxime, qui le soutenait, avait les yeux pleins de larmes. Il eut alors soupçon de la gravité de son état, et demanda rapidement le nom

de l'endroit où ils se trouvaient. On lui répondit que les gens du pays le nommaient Phrygie. Aussitôt une sérénité ou plutôt une joie indicible illumina le visage d'Auguste, et il en fut comme transformé. Tant que Julien n'avait pas cru devoir mourir, il n'avait pensé qu'à ses soldats; il avait toujours présentes les paroles de Minerve, lui disant que l'homme qui lutte sur la terre pour le bien est plus grand que les dieux eux-mêmes, et qu'il y a lâcheté à aspirer au repos du ciel; mais, quand il sut que les dieux s'étaient décidés à le rappeler vers eux, il fut tout entier à la joie de les revoir. Comme il vit que tous les assistants fondaient en larmes, et particulièrement Priscus et Maxime, qui ne pouvaient s'empêcher de faire un triste retour sur eux-mêmes en pensant à l'ami qu'ils perdaient, il leur dit d'un ton d'autorité qu'il était honteux de pleurer celui qui allait vivre au ciel et parmi les astres. Toutefois l'entrée du préfet Salluste, qui oubliait ses propres blessures pour venir dire un dernier adieu à son maître, ayant rappelé à Julien le combat qui se livrait, il voulut faire un dernier acte de bon citoyen et assurer le succès de la journée. Il ordonna donc qu'on lui donnât des nouvelles de l'action, et il envoya coup sur coup plusieurs messages sur le champ de bataille. Une heure avant le coucher du soleil, il eut la satisfaction d'apprendre que les lignes d'éléphants étaient rompues, que le Mérane et Nohodarès, les deux généraux ennemis, étaient tués, et

que la déroute des Perses commençait. Alors il ne pensa plus qu'à bien mourir.

Il entendait par là imiter, dans leurs derniers actes et leurs derniers entretiens, Socrate et Marc-Aurèle; mais, par la force invincible des temps, la mort de Julien ne devait pas rappeler celles dont il s'inspirait; la copie fut plus belle que les originaux, ou du moins plus tendre et plus humaine. La mort de Socrate et de Marc-Aurèle avait été antique, pleine de dignité et de résignation ; celle de Julien fut toute chrétienne, pleine de foi et d'espérance, d'exaltation mystique, d'élans passionnés vers la cité céleste.

Quand Julien vit réunis autour de son lit de mort ses principaux officiers et ses principaux pontifes, il les prit tous à témoin que, pendant tout son règne, il n'avait jamais été guidé par aucune vue d'intérêt personnel, qu'il ne s'était proposé d'autre but que de faire respecter et honorer les dieux, de rendre justice à tous, de répartir équitablement les impôts, de les diminuer en supprimant toutes les largesses de cour et toutes les malversations ; que cette guerre des Perses, que sa mort laissait inachevée et allait peut-être rendre funeste aux Romains, il ne l'avait pas entreprise à la légère, mais qu'il l'avait subie comme un legs forcé de son prédécesseur[1]. Quant à

[1] « Ce n'est pas à Julien qu'il faut attribuer la responsabilité de la guerre des Perses, mais à Constance, qu'un sentiment de cupidité rendit trop crédule aux mensonges de Métrodore. » Am. Marcellin, XXV, 4.

lui, il avait toujours tendu vers la paix, « sachant que la seule fin légitime du pouvoir est l'avantage et le salut des sujets. »

« Dès longtemps, ajouta-t-il (je ne rougis pas de l'avouer), une prédiction m'avait annoncé que le fer terminerait ma vie. Je rends grâce à la divinité éternelle de ce que la mort m'arrive, non par trahison, ou après les longues souffrances d'une maladie amollissante, ou par la main du bourreau, comme à mon frère, mais brusque et fière au milieu de glorieux desseins. On dit avec raison qu'il y a faiblesse et lâcheté, soit à appeler la mort hors de propos, soit à la fuir quand il est à propos de mourir. Je me tais à dessein sur le choix de mon successeur ; je craindrais que mon discernement ne faillît à désigner le plus digne, ou que ma préférence, n'étant pas ratifiée, ne devînt fatale à celui qui en aurait été l'objet. Mais, en véritable enfant de la patrie, je souhaite qu'on trouve après moi un bon chef. »

Ayant dit ces mots, il fit son testament et partagea sa fortune privée entre ses amis, puis il se fit porter hors de sa tente, afin de voir l'aspect du ciel, et pria qu'on le laissât seul avec Priscus et Maxime.

C'était une de ces nuits splendides de Mésopotamie, où chaque étoile est un soleil, et qui font comprendre pourquoi les Chaldéens furent de toute antiquité des maîtres en astrologie. L'astre de Mars à la lueur sanglante disparaissait à l'horizon, et Jupiter, au contraire, l'astre aimé de Julien et son éternel pro-

17

tecteur, montait vers le zénith. A la lueur des étoiles traversant le ciel pur, on apercevait tout le champ de bataille avec ses cadavres; les housses rouges et les panaches des éléphants couchés dans la poussière; les robes d'or des chefs perses et l'acier des boucliers romains. De temps en temps le silence était interrompu par le pas lourd de quelque cohorte rentrant au camp, ou par les trompettes qui rappelaient les hommes dispersés dans la campagne. Julien, sourd aux bruits de la terre, le visage tourné vers le ciel, se plongea dans l'azur infini; sa poitrine haletante sembla respirer plus à l'aise, et son sang retrouver des forces dans les émanations des astres.

« Maxime, Priscus, dit-il d'une voix lente et grave [1], j'ai demandé qu'on me laissât seul avec vous. Il se trouve cependant dans l'armée d'autres officiers pour lesquels je ressens cette même tendresse que j'éprouve pour vous; mais je vous ai choisis pour être les confidents de mes dernières pensées, parce que vous êtes philosophes et uniquement philosophes. Vous avez consacré, plus heureux que moi, votre vie entière à chercher la science, et votre grande joie a toujours été de vous entretenir des vérités absolues. En ce moment où je viens de faire mon testament comme roi et comme chef militaire, il ne reste plus

[1] « Il eut alors avec les philosophes Maxime et Priscus une discussion des plus ardentes sur la transcendance de l'âme. » Am Marcellin, XXV, 3.

en moi que le prêtre et le théologien ; la société de deux prêtres, de deux théologiens, est la seule qui me convienne.

« Apprenez d'abord le secret de ma conduite depuis notre départ d'Antioche. Vous m'avez vu avec étonnement, moi d'ordinaire si pieux, ne tenir aucun compte des mauvais présages qui nous assaillaient de toutes parts. Dernièrement j'offris à Mars un sacrifice de dix taureaux ; neuf moururent avant d'arriver à l'autel, et le dixième rompit ses liens et s'échappa. Vous me vîtes alors élever mes bras au ciel, et vous m'entendîtes jurer à Jupiter que je n'offrirais plus de ma vie de sacrifices au dieu à double face[1]. J'aperçus l'inquiétude se peindre dans vos yeux, et une indignation secrète contre mon arrogance envers la divinité des combats. Sachez donc que mon serment à Jupiter n'avait point pour cause une colère puérile envers un immortel, mais au contraire une soumission parfaite aux dieux, que je renonçais à fatiguer d'interrogations auxquelles ils avaient depuis longtemps répondu. Les dieux m'ont révélé, par des apparitions de plus en plus fréquentes, que rien ne réussira de l'œuvre à laquelle j'ai consacré toute ma vie. Je voulais donner aux Romains une paix éternelle, ils vont avoir à soutenir des guerres terribles ; je voulais rétablir l'hellénisme dans sa pureté et sa grandeur, le galiléisme va triompher ; tous les peuples de l'empire et mes chers Gaulois

[1] Am. Mar.

eux-mêmes, aujourd'hui si pieux et si dévoués à ma personne, vont être infestés de cette peste pendant de longues années.

« Je vous ai dit que, dans la vision céleste que j'eus après mon élévation à l'empire, Jupiter m'avait ordonné de faire ce qui était juste, sans me soucier des conséquences. Cette parole avait jeté dès lors l'inquiétude dans mon esprit, touchant le succès futur de mes tentatives. Depuis, j'ai passé bien des nuits, seul dans les cryptes des temples, évoquant le démon Hermès, initiateur de l'avenir. Toujours les signes numériques, les signes figurés ou obtenus par la fusion des métaux, ont concouru à me faire voir l'empire ravagé par les barbares et l'athéisme victorieux. En vain je voulais faire violence à la divinité, en vain je recommençais les opérations, elles tendaient toujours dans le même sens, jusqu'à ce que je tombasse inanimé, épuisé de colère et de douleur, ou peut-être frappé par la main des dieux. Enfin, la nuit qui suivit le passage du Tigre, j'étais dans ma tente, joyeux et faussement rassuré par la victoire éclatante que les nôtres venaient de remporter, et j'essayais de vaincre la fatigue et le sommeil en écrivant à Libanius les succès de ses disciples, quand je vis devant moi ce même ange qui m'avait annoncé deux ans auparavant, jour pour jour, la mort de Constance. Comme il restait immobile et silencieux, je m'écriai : « Pour« quoi as-tu tant tardé ? Les dieux ne sont-ils point « contents de moi ? Crois-tu que j'aurai moins d'ar-

« deur à leur service quand j'aurai désespéré de tout « succès et que j'aurai sacrifié à leur cause ma gloire « parmi les hommes et mes plus chères ambitions? Tu « te trompes, et je vais au-devant de ce dernier sacri- « fice. — Julien, me dit-il, il te reste encore à bien « mourir, » puis il s'évanouit[1]. Je compris que ma mort était proche. La prédiction qui m'avait annoncé autrefois que je devais mourir en Phrygie semblait contraire à l'événement; mais l'histoire fournit assez d'exemples fameux qui prouvent que les dieux savent concilier les contraires, et j'étais assuré qu'ils sauraient vérifier toutes leurs paroles. Ce matin, quand je fus blessé, l'ardeur du combat m'avait enivré, et je ne connus point tout d'abord la gravité de mon état; mais, quand je sentis à l'épuisement de mes forces que j'allais mourir, je fus aussitôt persuadé que ce lieu s'appelait Phrygie, avant même d'en avoir fait la demande.

« Mes chers amis! vous allez être persécutés à cause de moi. Que puis-je pour adoucir les vexations que vont vous faire subir les athées galiléens, sinon affermir votre foi, en vous apparaissant après ma mort et en résolvant vos doutes sur la vie future et la nature de l'âme? Dès que vous serez de retour dans votre patrie, je souhaite que ce retour soit heureux et prompt! vous vous rendrez dans le temple d'Éphèse, et dans la salle même où Maxime m'initia jadis aux premiers mystères de la théurgie, vous

[1] Am. Mar.

évoquerez mon esprit. Employez de préférence les signes arithmétiques et les carrés impairs, c'était la méthode dont j'usais le plus souvent; il me semble que je serai dans les célestes sphères en symphonie plus complète avec ces incantations qu'avec toute autre. — La demande que je vous fais n'est point tout à fait désintéressée; depuis que les dieux m'ont appris que le sage qui lutte sur la terre pour le Parfait a une grandeur égale à celle de Jupiter, j'ai conçu un profond respect pour l'homme, et je ne verrais pas sans affliction ma mémoire flétrie ou oubliée. Ce serait pour moi une grande joie, au moment où l'ignorance et la grossièreté vont pour quelque temps couvrir le monde, si les sages se réunissaient quelquefois en mon nom; s'il était pour eux un signe de ralliement; si d'âge en âge ils transmettaient ma mémoire à leurs disciples, jusqu'au jour où il plaira aux dieux d'éclairer de nouveau les hommes. Si j'ai bien compris les paroles de Jupiter, c'est la seule récompense qui me soit réservée, et j'y tiens.

« Dites maintenant ce que vous savez de l'essence de l'âme et de l'harmonie du ciel avec la terre, afin que je puisse mieux répondre aux besoins de vos pensées, quand je quitterai les régions aériennes pour vous instruire. D'ailleurs, le myste qui s'avance dans le sanctuaire pour soulever le voile d'Isis sent sa curiosité s'accroître à mesure qu'il est plus près d'y porter la main; moi, qui vais dans quelques instants vivre dans l'absolu et savoir ce qu'est l'âme, ces quel-

ques instants semblent des années à mon impatience; je voudrais devancer l'initiation et paraître devant les dieux déjà instruits. Toi, Priscus, parle d'abord; toi, si sobre d'ordinaire de tes paroles, si envieux de ton savoir, tu ne refuseras pas d'éclairer mon âme au moment où ma chair défaille et où la douleur pourrait me faire pousser quelque gémissement et former quelque souhait indigne de moi. »

Priscus ainsi interrogé répondit :

« Cette sobriété de paroles, le soin avec lequel j'évite d'émettre une opinion sur l'absolu, les uns me l'ont reproché et y ont vu la marque d'un suprême dédain pour mes semblables; les autres m'en ont loué comme d'un hommage rendu à la science, qu'il ne faut communiquer qu'à ceux qui peuvent la comprendre. Il n'y avait dans ma conduite ni hommage ni dédain, mais tout le poids d'un doute insoutenable, mais une impuissance complète à résoudre les contraires. Tu me demandes un enseignement, je vais aussi t'en demander un.

« Suivant le dire des premiers philosophes, l'âme m'apparaît comme un nombre en mouvement. Ils entendaient par là, non un nombre qui se meut dans l'espace, car il n'est pas de la nature des nombres de se mouvoir ainsi, mais un nombre qui se meut dans le temps. C'est-à-dire que nos pensées forment un tout continu à la façon des nombres, et qu'elles s'ajoutent les unes aux autres et se retranchent les unes des autres comme font les unités dans les opé-

rations de l'arithmétique. Lors donc que nous disons de notre âme qu'elle est une unité, il ne faut pas entendre par là une unité à la façon du soleil et des autres astres qui émanent du centre à la circonférence, mais une unité à la façon du monde lui-même dans son ensemble, qui émane de la circonférence au centre. Notre âme est en petit ce que le monde est en grand. Mais, si le monde doit être dit éternel et immuable parce que rien ne se perd, et parce que les transmutations de corpuscules qui ont lieu dans son sein se compensent, il n'en est pas de même de notre âme, qui à chaque instant reçoit quelque chose du monde et lui rend quelque chose, sans qu'il y ait entre ce qu'elle reçoit et ce qu'elle rend aucune compensation. Elle est visiblement à deux états différents avant et après la mort, puisque avant elle est réalisée dans une matière composée de quatre éléments, et qu'après elle ne conserve que deux de ces éléments, l'air et le feu. Je suis donc persuadé que pendant la vie aérienne qui suit cette vie, placée plus près des astres, elle continue à aspirer à une plus grande perfection, et qu'elle parvient en effet à transformer toute sa matière en cinquième corps. Par ce nouveau perfectionnement, elle se détruit elle-même et achève de se confondre avec le monde, car une substance qui a pour matière le cinquième corps ne peut avoir pour forme substantielle que l'Un lui-même.

« Mais ici se présente la contradiction que je ne

puis résoudre : puisque le Parfait, en créant notre âme et la pensée, a proposé pour but à notre âme de rentrer dans son sein, et à la pensée de se confondre avec le Verbe, pourquoi les en a-t-il fait sortir? Pourquoi le Parfait ne s'est-il pas complu dans son Verbe et dans ses unités, pourquoi s'est-il uni à la matière? Quelle raison de ce long voyage circulaire? — Malgré tous mes efforts, ma raison me présente le monde matériel comme une création fatale, la honte de l'Un, le mal. Alors je refuse de rien comprendre ni de rien résoudre, car l'Ahriman des Perses, le Satan des juifs et des galiléens satisfait encore moins ma raison qu'une contradiction non résolue. »

Julien reprit aussitôt la parole :

« Il me semble facile, cher Priscus, de résoudre la contradiction qui t'arrête. C'est par une simple convention du langage, appropriée à la faiblesse de notre raison, qui ne peut saisir les objets simultanément par toutes leurs faces, que nous parlons d'êtres *uns*, placés en dehors ou en dedans de l'Un. Absolument ils existent en lui et par lui pendant tout le cours de leur vie éternelle, et, n'étant jamais sortis de lui, ils ne peuvent point rentrer en lui par des changements successifs, ainsi que tu l'imaginais tout à l'heure. Telle est l'âme de l'homme, telle est aussi l'âme du monde; ton opinion que l'Un, en se mêlant à la matière pour l'organiser, déchoit, est donc fausse. Par là, au contraire, il se complète; le monde matériel n'est que la détermination du

monde des concepts dans l'espace et le temps. Le Verbe, ayant de toute éternité conçu cette détermination, nous la fait concevoir. Cette conception, nous l'appelons sujet ou matière, et l'Un serait imparfait si les deux unités de temps et d'espace manquaient à sa conception, et par suite à son émanation, ce qui est contradictoire. »

En entendant ces paroles, Priscus se mit de nouveau à pleurer.

« Pourquoi, dit-il, nous faisais-tu honte de nos larmes ? Hélas ! nous avions bien raison d'en verser, car, autrefois notre disciple, tu es devenu notre maître, et tu meurs trop tôt pour notre instruction. »

Mais Maxime l'interrompit avec vivacité.

« Il n'a pas répondu à ton objection, car, s'il est vrai, comme il l'a dit et comme je le pense, que la création du monde matériel soit une conséquence nécessaire de la nature de l'Un, il est également vrai, si la création du monde matériel est un mal, ainsi que tu le crois, que le Parfait, l'Absolu, l'Indépendant, a subi dans cette création une nécessité plus forte que lui, dont il dépend, ce qui fait naître une contradiction plus importante que la première. J'estime donc que la réponse de Julien est insuffisante, et j'affirme contre toi que la réalisation du monde idéal dans l'espace et le temps, que la création du monde matériel est un bien, le plus grand des biens, et la perfection même de l'Un, qui est si intimement lié à la matière, que sans elle on pourrait à peine dire qu'il est.

« Entrons dans les desseins de l'Un, du Parfait, du Soleil primitif, et nous verrons que partout il a montré son estime et sa sollicitude pour la matière, et que sa sublime volupté est de l'organiser et de la transformer. Nous voyons d'abord qu'il a donné à Jupiter, unité d'espace ou plutôt unité de proportion, et à Saturne, unité de temps, la supériorité sur tous les autres dieux ; eux seuls tournent dans des cercles plus grands que celui du soleil. Il leur a donné une égale supériorité dans le monde moral et dans le monde physique ; il a fait de Jupiter le père de la justice et de la beauté, parce qu'en effet ces deux qualités naissent de la proportion entre les différentes parties d'un tout ; en donnant à Saturne le gouvernement de l'année astronomique, de la période millénaire qui ramène tous les astres dans la même position respective, il lui a aussi attribué toutes les vertus de l'âge d'or : le printemps éternel, le bonheur irréfléchi dont jouit l'enfant dans son ignorance et sa simplicité. Le Soleil-Roi a si bien associé son culte au leur, qu'on doute quelquefois qu'ils soient distincts de lui ; il a voulu montrer par là que la matière fait partie de lui comme sa manifestation immédiate, que le monde matériel est son corps, que dans chaque astre, dans chaque cercle du ciel, est réalisé un dieu, qui n'existe comme unité distincte de l'Un qu'à la condition d'être ainsi uni à la matière.

« Je dis plus : des deux modes de groupement de

la matière, polyédrique et sphérique, ce sont les substances polyédriques que le Parfait préfère. Remarquons d'abord que le monde polyédrique est lié au monde sphérique comme la conséquence au principe, et, comme le principe n'est principe que par sa conséquence, le monde sphérique tombe dans le néant si tu le sépares du polyédrique. L'essence de celui-là est en effet de se mouvoir en cercle ; mais, si tu réduis le monde à une sphère pleine et unique tournant autour d'un de ses diamètres sans qu'il existe rien au dedans ou au dehors qui se meuve d'un mouvement différent de celui de l'ensemble, sans aucun point de comparaison, quelle différence fais-tu entre ce mouvement circulaire éternel et le repos éternel? C'est pourquoi la création et la transformation incessante du monde polyédrique est la volupté continue du Parfait, qu'il y éprouve une jouissance semblable à celle des animaux quand ils reproduisent leur espèce; c'est pourquoi il a donné à l'homme, corps composé de quatre éléments, le pouvoir de faire obéir, par le savant emploi des symboles matériels, les génies et les dieux supérieurs eux-mêmes, voulant montrer que, par son union plus intime avec la matière, l'homme est par un certain côté supérieur aux dieux. Notre âme sent cette supériorité que lui donne la chair dont elle est revêtue ; quand notre chair et notre sang s'épurent et se nourrissent sous l'influence de la lumière solaire, elle sent des voluptés sans pareilles. Aussi, quand après la mort l'âme humaine

habite le monde aérien, la jouissance de la contemplation et de la conception lui suffisent pour un temps; mais bientôt elle éprouve le regret de la terre, de l'activité et de la sensibilité, et elle s'efforce de reprendre une chair nouvelle, ne faisant en cela que suivre l'exemple de l'Un et entrer dans ses desseins, lui qui, au lieu de se contenter de la création des concepts, enfante chaque jour de nouveaux corps, féconde le sein des mères et développe les germes de nouvelles plantes. »

Julien, se soulevant à demi sur son lit de douleurs, recueillit ses dernières forces pour combattre ces doctrines pernicieuses.

« Je te le jure, Maxime, si le jour où, dans le bois sacré de Diane éphésienne, tu me révélais les premiers mystères de la science, tu m'avais parlé sur ce ton, je me serais enfui et je serais allé chercher un autre maître; ton amour pour la chair te rabaisse au rang des chrétiens. Mais alors tu tenais un autre langage, tes paroles élevaient vers le ciel, au lieu d'en faire redescendre. Se peut-il qu'il se soit fait en toi un tel changement? On m'avait dit souvent, et je ne t'en avais pas parlé de peur de t'affliger, que tu donnais dans la sensualité et l'ambition temporelle, que tu ne voyais dans la dignité où je t'ai élevé à la tête de mon Église qu'une occasion de luxe et de pompe. Prends garde, malheureux ami ! Crains d'errer après ta mort, larve maudite, sur la surface de la terre, de hurler la nuit dans les clairières et les

forêts, rappelant en vain ta chair perdue. Quoi! si le Parfait a organisé la matière, c'est pour se plonger dans les voluptés des sens! Quoi! si le sage renonce aux douceurs ineffables de la cité céleste, pour venir de nouveau lutter dans la cité terrestre, c'est qu'il regrette ces voluptés! Est-il possible que tu comprennes si peu les enseignements de notre divine religion, toi qui es chargé de les transmettre au peuple? Le mystère de Pessinunte que nous venons de rétablir avec éclat, tous ceux qui se fondent dans l'empire sur ce sublime modèle, ne t'ont pas dit par quelle force le Parfait avait créé le monde sensible, par quel motif le sage consent quelquefois à reprendre un corps? — Quels tableaux présente le drame divin!

« La vierge mère conçoit Attis[1], l'enfant sublime, par l'opération du troisième principe. Aussitôt éclate une profonde douleur et comme une sainte colère parmi les dieux supérieurs. Cet enfant qui va naître n'est-il pas la honte de la cité céleste? Quoi! le Verbe s'est fait chair et va habiter parmi les hommes! Le Verbe souillant sa nature parfaite va s'unir à la terre et à la matière la plus abjecte! — Dès que l'enfant est né, ils le ravissent à sa mère, et le jettent dans le fleuve Gallus, afin qu'il y périsse! Mais à la colère et à la douleur du ciel répondent les bénédictions et l'allégresse des dieux terrestres. Le fleuve caresse avec

[1] Voyez Julien : *Discours sur la mère des dieux.*

tendresse le fardeau précieux qui lui est confié et le dépose dans les herbes de la rive ; les nymphes des forêts et des airs lui dressent un berceau de feuillage, l'échauffent de leurs douces haleines, et elles convient à haute voix les princes et les sujets, les cités et les campagnes, à venir adorer le Sauveur qui est né aux hommes, le gage de l'union et du mariage de la terre avec le ciel. Alors la mère reprend courage; cet enfant dont on lui faisait une honte, elle sent qu'il est sa gloire et son honneur éternels, elle lui donne la nourriture des forts ; des flots de lait s'échappent de sa mamelle et se répandent en gouttes brillantes dans le ciel : « Tu es mon premier-né, lui dit-elle, mon bien-« aimé et mon seul bien-aimé. Le ciel sera ta tiare, les « étoiles seront ta couronne, je te donne le monde, il « est ton bien et ton légitime héritage. Erre libre-« ment dans l'espace infini, du ciel à la terre et de la « terre au ciel. Descends en glissant sur les rayons du « soleil, jusqu'aux extrémités de la terre, et remonte « au ciel avec eux pour venir te jouer sur mon sein.»

« Mais Attis, l'enfant divin qui peut à son gré habiter le ciel ou le monde sublunaire, le monde impassible ou le monde passible, n'a d'amour que pour le second. Il s'élance du sein de sa mère pour n'y plus retourner, et dans un voyage infini il descend chaque jour un degré de l'échelle des êtres. Il habite d'abord avec les nymphes des airs, il les féconde et peuple leur royaume de démons, d'âmes bienheureuses ; mais bientôt les amours aériennes ne lui suf-

fisent plus. Il passe sans s'y arrêter dans la région des pluies et des foudres; comme s'il la trouvait trop subtile, il cherche une matière plus solide qui ne se dérobe pas à ses vigoureux embrassements, il vient sur la terre féconder le sein des femmes, il fait naître au milieu de nous les prêtres, les devins et les législateurs. Enfin la femme elle-même paraît à son amour un objet trop relevé; dans son désir insatiable de communiquer à l'Infini la perfection dont il est plein, il veut s'unir aux corps les plus vils, s'identifier avec eux, transmuter toute la matière de l'univers en cinquième corps. Il quitte donc les femmes pour les femelles des animaux, il peuple le monde de monstres, de chimères et de dragons; enfin, descendant au dernier degré de l'échelle, il féconde les pierres et les cailloux, et, les remplissant de sa divinité, les change en divinités. Dans son amour sans bornes, le Verbe fait chair est devenu insensé, la raison éternelle a perdu la raison, et le dieu semble oublier que l'existence des cinq espèces d'êtres est également nécessaire à la perfection de l'Un. Alors les dieux s'émeuvent, l'ordre divin proteste contre l'amour divin, le grand Bacchus descend sur la terre et verse aux amis du jeune roi, dans une coupe que l'on passe à la ronde, un vin qui bientôt sur leurs lèvres va se transformer en sang. Ils entrent en démence, ils arrachent à l'enfant divin les organes de la génération, ils se couvrent avec rage du sang de celui qui les a tant aimés, ils se repaissent de ses gémissements, ils

boivent ses larmes et son sang dans leur transport bachique. Mais Attis savait que ce supplice lui était réservé ; loin de maudire les fidèles qui dans un aveuglement divin lui ont infligé de cruelles souffrances, il les bénit. Lorsque le voile du ciel se déchire, lorsque le coq sacré, de sa voix semblable au clairon, a par trois fois imposé silence aux mystes tremblants, lorsque Attis s'est élancé, et d'un bond est allé s'asseoir au centre du soleil, son trône légitime, il invite ceux qui ont bu son sang à glisser eux aussi sur les rayons de l'astre-roi, et à venir s'asseoir à ses côtés.

« Ce mystère, tous les ans les galles[1] nous en représentent les différents tableaux dans une suite de journées, parce que le sacrifice d'Attis ne s'est pas accompli une fois pour toutes, mais qu'il s'accomplit chaque année, mais qu'il s'accomplit incessamment. Incessamment le Parfait s'efforce de communiquer sa perfection à l'infini, de grouper, suivant des types réguliers, la matière inane, vague et imperceptible qui erre dans le chaos, d'organiser la matière inorganique, d'animer la matière organique, de purifier, de rendre une et parfaite la matière animée. Désireux de communiquer à la matière sans forme répandue dans l'espace infini sa perfection surabondante, l'Un, partant du centre du soleil, pousserait indéfiniment devant lui les ondes de son esprit créateur, mais la sagesse parfaite est là pour mo-

[1] Prêtres d'Attis.

dérer le désir parfait; elle arrête l'esprit créateur au centre de la terre, lui fait reprendre le chemin du soleil par un courant opposé, et circonscrit son activité dans une sphère de rayon déterminé. Mais, à peine revenu au centre du soleil, l'Esprit-Saint ramène de nouveau le courant de ses ondes vers les espaces sublunaires, et ainsi toujours.

« Ce mouvement éternel de va-et-vient, dont nous appelons le résultat ordre et pureté[1], le Parfait ne l'exécute pas, ainsi que tu as osé le dire, poussé par un amour charnel, semblable à celui qui rapproche le mâle de la femelle, mais poussé par l'amour pur et sans tache que peut seule ressentir la forme parfaite, par l'ineffable tendresse pour laquelle il n'est pas de joie complète si, en s'identifiant à celui qui est laid, elle ne l'a rendu beau, si, en s'identifiant à celui qui souffre, elle ne l'a rendu heureux.

« Ainsi du sage : si après sa mort, si, quand il a été accueilli par Jupiter-Pluton, qui le trouve digne d'habiter la cité céleste, il consent quelquefois à reprendre un corps de chair et à aller comme Attis habiter dans la cité terrestre, à abandonner pour un temps les jouissances ineffables de la contemplation parfaite, le sentiment qui le guide n'est pas le regret méprisable de sa chair perdue, ni l'amour charnel, mais, comme l'enfant divin, l'amour parfait; c'est qu'il se sent lié par un lien indissoluble à cette terre,

[1] *Cosmos, mundus.*

où il a souffert et lutté, aux hommes, ses frères, gardiens comme lui d'une âme immortelle, et qu'il espère, en leur donnant de nouveau l'exemple d'une vie chaste et dévouée, l'enseignement d'une morale supérieure, attirer vers le ciel les âmes de ses amis et de ses proches, et s'en faire un splendide cortége dans la cité de l'inaltérable. »

Comme Julien prononçait ces paroles avec une exaltation croissante, et que, par le contraste de sa pâleur et de ses mouvements saccadés, il semblait avoir ranimé son cadavre par opération théurgique pour affirmer encore quelques instants son espérance et sa foi, sa blessure se rouvrit et il étouffa. C'était un peu avant minuit, le 26 juin 363. Il avait alors trente et un ans, huit mois et vingt jours.

CONCLUSION

Je ne saurais mieux finir qu'en répétant ce que j'ai dit au début : Julien est un des esprits les plus chrétiens qui furent jamais, non, il est vrai, à la façon des protestants, mais des catholiques.

S'il vivait de nos jours, il serait prêtre et journaliste catholique.

Non de ce catholicisme insoutenable dans l'état actuel de nos sciences historiques, et qui sera passé de mode avant quelques années, qui nous peint le chistianisme se présentant au monde comme une merveille inattendue, se propageant et se maintenant par une suite de miracles, renouvelant l'homme du jour au lendemain, sans racine dans le passé, sans progrès possible ni souhaitable dans l'avenir ; mais

au contraire de ce catholicisme que professent déjà quelques membres du clergé français [1], qu'entrevoyait le grand de Maistre dans ses moments lucides, qui nous peint le christianisme comme la meilleure satisfaction aux instincts religieux que la race européenne a manifestés de tout temps. Au lieu de mettre le christianisme en opposition avec le paganisme, Julien nous montrerait le Sacrifice, l'Incarnation, la Rédemption, comme le fond mystérieux de tous les cultes païens; il aurait sans doute conservé son goût pour les sciences, et, au lieu de poser le savoir sacré en antagoniste et ennemi du savoir profane, il s'efforcerait de faire de nos jours ce que les Pères grecs ont tenté au quatrième siècle, ce que Galilée, Descartes, Malebranche, Newton, Leibniz, ont tenté au dix-septième siècle, de mettre la théologie chrétienne en harmonie avec l'état actuel des sciences.

Réussirait-il mieux toutefois dans cette noble tentative de sauver le catholicisme que dans sa tentative de sauver l'hellénisme? On peut en douter; car il trouverait sans doute dans son esprit et dans celui de ses coreligionnaires cette illusion qui a perdu l'hellénisme: qu'un pouvoir temporel et la protection de l'État sont utiles au clergé.

Les peuples latins, — les Italiens, les Espagnols,

[1] Voyez, par exemple, l'abbé Gerbet, *Dogme générateur du christianisme;* il voit ce dogme partout, et dans toutes les religions avant Jésus-Christ.

les Français, — sont aujourd'hui vis-à vis du catholicisme exactement dans la position où ils étaient aux quatrième et cinquième siècles vis-à-vis de l'hellénisme. Au fond, ils n'ont aucunement envie de briser ces traditions communes de poésie, d'art, de science et de politique, qui leur sont un lien et une résistance indispensable contre les barbares, — contre les Germains et les Slaves; — mais ce dont ils sont dégoûtés, c'est de la formule qui exprime ce lien et cette résistance; c'est seulement le mot catholicisme qui leur déplaît, parce qu'il leur rappelle le despotisme de la Rome chrétienne, comme aux quatrième et cinquième siècles le mot hellénisme leur déplaisait, parce qu'il leur rappelait le despotisme de la Rome impériale.

Mais il y a toujours moyen de rajeunir une formule, c'est de remonter par l'histoire jusqu'à sa source; de faire pour le mot catholicisme ce que Julien a tenté pour le mot hellénisme, et de le faire mieux, car nous savons plus d'histoire que n'en savait Julien; c'est d'en appeler de saint Ignace à saint Thomas, de saint Thomas à saint Augustin, de saint Augustin à saint Athanase, véritable fondateur du catholicisme, de saint Athanase à ses maîtres les alexandrins, Plotin, Jamblique, Ptolémée et Hipparque, des alexandrins à Aristote et Platon, leurs maîtres avoués, de Platon et Aristote à Anaxagore, Parménide, Philolaüs, introducteurs des doctrines chaldéennes et égyptiennes dans la science et la religion grecques, et

d'eux tous à Homère, père commun de la poésie, de l'art, de la religion et de la philosophie des Grecs et des Latins, et créateur de ce langage, de ce Verbe que nous adorons depuis tant de siècles.

FIN

ÉCLAIRCISSEMENTS

ET

CITATIONS

. . . . L'IDÉE DES SEPT OU HUIT RADICAUX PRIMITIFS QUI ONT PERMIS. . . ETC

On peut arriver à l'idée de ces sept ou huit radicaux primitifs de la langue japhétique par une conception plus antique que celle des types chimiques simples et composés, par la conception des sept sens ou fonctions primordiales de l'activité humaine : la vue, l'ouïe, le toucher, le goût, l'odorat, la fécondation et la parole. Le mot fonction a ici à la fois le sens que lui donnent les physiologues et les mathématiciens. Ces sept fonctions, exprimées à la façon antique par des verbes, deviennent sept dieux, sept animaux d'un ordre supérieur, pères de tous les autres animaux, ayant pour membres et pour attitudes leurs voies, leurs modes, leurs temps, leurs personnes, leurs nombres, leurs cas.

Le voir est à la fois la vision et la lumière, et, par la simultanéité habituelle de la chaleur et de la lumière, la chaleur, c'est le dieu rayonnant, celui qui lance les flèches, les rayons visuels et les rayons lumineux, Indra ou Apollon. Il fait dans la nature les visages, les espèces, les corps ; dans l'âme humaine, les vues, visions ou idées de ces espèces.

L'entendre est l'air, l'atmosphère, Jupiter, le fluide. Il fait dans la nature les vents ou esprits et les vapeurs; dans l'entendement, les agitions ou coagitations (en latin *cogitare*), les raisonnements, les rêveries et les songes; il est aussi la respiration, la vie.

Le toucher ou *le palper* est à la fois l'action de palper et la chose palpable, solide, la matière; d'où dérive immédiatement l'idée de saisir les choses, de les comprendre (*comprehendere*), de les peser (penser), de les cueillir; d'où l'intelligence (*inter legere*).

Le goûter et *le sentir* sont les divinités qui causent nos goûts et nos sentiments, nos affections et nos antipathies, nos joies et nos douleurs, nos appétits et nos désirs. Le goûter est aussi la prudence, et le sentir ou le flair le jugement, le bon sens.

Le parler, c'est le conjuguer, le combiner, l'exprimer, le concevoir; c'est aussi le faire, le créer, le poétiser (ποιειν), l'activité volontaire, l'âme dans son indivisible unité et dans toutes ses variétés; car l'homme primitif n'exprime pas seulement ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il saisit, ce qu'il sent, ce qu'il goûte avec sa bouche, mais par la pantomime de tout son corps. Comme les Japhet sentent que le langage humain est frère du cri et du geste des animaux, ils feront de chacun de ces cris un verbe, l'expression d'un système d'activité; la définition d'une espèce. Le bœuf sera le mugir (βοειν); le cheval, le

hennir, etc. Le mugir, le hennir ne sera pas seulement le cri du bœuf ou du cheval, mais son âme et son visage. Tous ces verbes, toutes ces espèces seront comme les enfants du dieu le *parler* ou ses inépuisables métamorphoses.

Le féconder ou *l'engendrer*, c'est tout ce qui dans le monde extérieur peut servir à l'homme de femelle, à la femme de mâle, pour concevoir, faire agir, poétiser. C'est donc, avant tout, la nature, Gea, femelle universelle des hommes et des dieux, mère-épouse. C'est aussi les âmes divines ou humaines, les volontés extérieures à nous, avec lesquelles notre volonté s'unit, dont notre volonté se sert de femelle pour concevoir, et qui, fixant et équilibrant à chaque instant notre volonté, nous donnent à chaque instant conscience de notre être et de sa continuité. La conscience, c'est l'application que nous faisons sur nous-mêmes du principe dynamique de d'Alembert, qui permet de concevoir à chaque instant ce qu'*est* un système de mouvements, en nous apprenant à opposer à chaque instant à lui-même le système de ses possibilités (δυναμεις). Une âme, une volonté, un dieu qui existerait seul, sans trouver nulle part des âmes, des volontés, des dieux pour l'équivibrer ou l'équilibrer et lui donner conscience de lui-même à chaque instant, n'existerait pas, car rien ne lui étant impossible, rien ne lui serait possible. Les possibles et les impossibles, les forces et les résistances, les actifs et les passifs ou réactifs, les dynames et les adynames sont à chaque instant corrélatifs, s'anéantissent en même temps et constituent le système, la libration ou vibration, comme les notes constituent l'accord, c'est-à-dire sans qu'aucune d'elles existe séparément. Ce dieu unique n'aurait pas non plus de volonté, car la volonté est pour les gens malades le choix entre ce qui

paraît possible, et pour les gens bien portants, d'une santé parfaite et inaltérable, pour les dieux, le choix entre ce qui *est* possible. En lui ôtant les adynames on lui ôte les dynames, en lui ôtant les dynames on lui ôte la volonté, en lui ôtant la volonté on lui ôte l'âme; il reste donc dans l'univers un seul dieu inanimé, sans volonté et impuissant, au lieu de plusieurs dieux animés, agissant volontairement et puissants. Aussi les japhets étaient-ils polythéistes.

ARISTOTE

PREMIÈRE INVENTION DES DIX PARTIES DU DISCOURS OU CATÉGORIES GRAMMATICALES, QUI A POUR CONSÉQUENCE IMMÉDIATE L'INVENTION DU MONOTHÉISME OU PANTHÉISME PERSONNEL.

Aristote fait le dénombrement de toutes les idées pures ou espèces logiques et les classe en dix catégories ou espèces primordiales, dont toutes les autres ne sont que les dérivations et combinaisons, et qui peuvent elles-mêmes être conçues indépendamment les unes des autres. L'invention de ces catégories n'est autre que celle des parties du discours. Les dix parties du discours de nos grammaires actuelles ne diffèrent de celles d'Aristote que par l'esprit de désordre et le besoin de classification par à-peu-près qui caractérisent les langues et par suite les grammaires modernes; mais des nôtres aux siennes la dérivation est complétement évidente. Tous ceux donc

qui croient qu'il y a autre chose dans la parole que les radicaux, dieux ou types, et la conjugaison, le νόος ou λόγος, qui raconte les liaisons, les oppositions, les séparations et les transformations des dieux, sont, sans s'en douter, péripatéticiens.

Aristote distingue quatre catégories de verbes et six de noms. Les quatre catégories de verbes sont l'actif, le passif, le réfléchi et le neutre, qu'il appelle par quatre infinitifs : l'*agir*, le *subir*, l'*acquérir* et le *posséder*. Les verbes réfléchis indiquent en effet qu'on entre en possession d'un état qu'on n'avait pas auparavant, et les verbes neutres qu'on est temporairement dans un certain état. Les six catégories de noms sont bien supérieures aux nôtres, puisqu'elles peuvent se passer des nôtres, et que nous, au contraire, nous sommes obligés de subdiviser les nôtres par celles d'Aristote. C'est d'abord le substantif, puis les trois sortes de noms que nous confondons sous le nom général d'adjectif : le comparatif, le quantitatif et le qualitatif. Aristote appelle ces quatre parties du discours : l'*essence*, le *par rapport à*, le *quel*, le *combien*. Enfin arrivent les mots qui nous servent à distinguer les lieux et les temps; Aristote appelle ces catégories : le *où* et le *quand*.

« Les termes simples (les mots) signifient ou une essence, οὐσια, ou combien elle est, ou quelle elle est, ou ce qu'elle est par rapport à autre chose, ou bien où elle est, ou bien quand elle est ; si cette essence agit, si elle subit, si elle acquière, si elle possède. Pour éclaircir par des exemples : une essence, c'est : homme, cheval ; un combien, c'est : de deux à trois coudées; un quel, c'est : blanc, écrit ; un comparatif, c'est : double, moindre, supérieur; un où, c'est : au forum, au lycée; un quand, c'est : demain, l'an dernier ; un posséder, c'est : être assis, être couché;

un acquérir, c'est : s'armer, s'habiller; un agir, c'est: couper, brûler; un subir, c'est : être coupé, être brûlé[1]. »

Aristote ne croit pas devoir faire une partie du discours de l'interjection, qui est la phrase entière; le cri tenant lieu de mot, qui a été l'origine du langage; de l'article, qui est un qualitatif et un quantitatif; de la conjonction, qui n'a aucune importance en grec et est une rédondance; du pronom, qui en grec est implicitement contenu dans le verbe; du verbe auxiliaire, puisqu'il n'y en a point en grec, et que *être coupé*, *être brûlé*, se dit en un seul mot; de la préposition, qui n'est rien ou est un comparatif.

Il faut remarquer aussi qu'Aristote dit le *où* et le *quand* et non le lieu (τόπος), et le temps[2] (χρόνος), comme on le traduit généralement. C'est qu'Aristote est un esprit géométrique qui ne voit partout que continuité, les unités arithmétiques, les intervalles égaux, les distances et les quantités exprimables en nombres lui sont antipathiques. Un *où*, pour Aristote, c'est un point géométrique qui n'ayant aucune étendue, ne peut occuper aucun lieu; un *quand*, c'est aussi un point géométrique, un instant, qui n'ayant aucune grandeur ne peut occuper aucun temps. Et cependant, par le fait incompréhensible de la continuité, un point, qui n'a aucune étendue, engendre, en s'ajoutant à lui-même, des étendues infinies; un instant, qui n'a aucun temps, engendre en se succédant à lui-même des temps infinis. Pour Aristote, l'idée de lieu, d'étendue, d'espace, est une idée secondaire de l'esprit

[1] Aristote : Catégories I.

[2] Ce que les Grecs appelaient *chrone*, c'est ce que nous appelons isochrone, la répétition à l'infini d'une même oscillation ou d'une même circulation, et ce que nous appelons le temps, c'est-à-dire le passage du passé au futur par le présent, ils l'appelaient *rhéa*, l'écoulement ou succession continue.

humain, dérivée de la combinaison de l'idée de la continuité et de l'idée du *où;* et de même, l'idée du temps est une idée secondaire de l'esprit humain, dérivée de la combinaison de l'idée de continuité avec l'idée du *quand* Lorsque nous disons : quatre mètres, dix jours, nous mettons volontairement des intervalles et des nombres là où la nature n'en met jamais. Cette suppression de l'espace et du temps au profit de la continuité est le nœud de la métaphysique aristotélique.

Après avoir construit sa logique, Aristote s'élève à la théologie, à la contemplation du monde dans son ensemble, du monde considéré comme le seul être, ou pour mieux dire, le seul étant (ὀν), qui existe réellement, dont tous les autres étants dérivent, et dont nous faisons nous-mêmes partie; étant suprême et unique, qui a pour cause première, pour virtualité la matière première, et pour cause finale, pour but et manifestation, l'espèce ou visage éternel du monde, que nous appelons Dieu. Dès qu'on applique les catégories à Dieu, les dix se réduisent à une. Dieu est par excellence l'essence, mais le monde étant seul et unique ne peut être que par ses relations et comparaisons avec lui-même, au contraire de toutes les autres étants, qui ne peuvent être que par leurs relations avec les autres étants ou avec Dieu. Ces relations ne peuvent donc être autres que la conception (pensée et création) de sa propre essence. Il ne peut la concevoir qu'à l'actif, car il n'y a en dehors de lui aucun étant qui puisse lui faire subir une action, lui permettre d'acquérir un état qu'il n'a pas, auquel il soit redevable d'un état qu'il possède. S'il conçoit *quel* il est, il se conçoit comme le principe concevant l'activité. S'il conçoit *combien* il est, il se conçoit comme le principe concevant la continuité des *où* et des *quands*. Ainsi donc Dieu est le concevant, il a pour

essence la conception, et l'activité éternelle de cette conception consiste à se concevoir elle-même. Dieu conçoit, dit Aristote, et sa conception est la conception du concevant (νόησις νοῦ).

. . . CE PREMIER HYMNE DE JAPHET A L'UNIVERS, DONT LE RIG-VEDA NOUS A TRANSMIS LES ÉCHOS

Voici la traduction de l'hymne 15, section 1, lecture 2 du Rig-Véda, si toutefois un tel chant n'échappe pas, par sa métaphysique transcendante, à toute traduction dans les langues désorganisées de l'Europe moderne :

« Chantons Brillant foudroyant. Il a chassé Nuageux, il a fait pleuvoir, il a fait jaillir les torrents de la montagne. Il a frappé Nuageux qui se tenait en l'air. Il a lancé les flèches de feu, et le troupeau des eaux nourricières est rentré à l'étable. C'est que Brillant, leur taureau, les guidait et faisait front à l'ennemi. Tel il se rue, impétueux, sur notre vin et dévore nos libations. — Oui, Éclatant a lancé ses flèches brillantes, il a tué l'aîné des nuages. O Brillant ! dès que tu as tué l'aîné des nuages, aussitôt tu as dissipé nos craintes et nos souffrances. Dévoilant d'un seul coup le soleil, le ciel et l'aurore, tu n'as plus trouvé d'ennemi devant toi. Brillant a frappé Noir, il lui a brisé les épaules. Coup terrible ! arbre coupé par la hache, le nuage gît étendu sur la terre. Insensé ! Brillant peut-il avoir un rival ; tu as osé provoquer le dieu fort, celui qui en tout remporte la dernière victoire ! — Noir n'a pu évi-

ter la défaite; l'ennemi de Brillant a grossi les rivières. Sans pieds, sans mains, il insultait encore la lumière; Brillant lui frappe la tête, et Noir, ce châtré qui se croyait mâle, est déchiré en morceaux. Dans ses cavernes, il avait caché le troupeau des eaux nourricières, ces eaux en sont sorties pour l'engloutir. Il est là maintenant, il gît à leurs pieds.

« La mère de Noir est descendue pour venger son fils; d'en dessous, Brillant, qui la voyait descendre, lui a porté le coup mortel. Ténébreuse est étendue près de Noir, la vache près du veau. Le cadavre de Noir, ballotté par les eaux en colère, disparaît; les eaux le noient, l'ennemi de Brillant n'est plus rien. — Les eaux étaient retenues captives par les méchants, les nourricières étaient emprisonnées par les nuages. Brillant a tué les Ténébreux, il a ouvert les cavernes où ils avaient caché les eaux. Comme la queue du cheval balaye les insectes, Radieux balaye les nuages. — O vainqueur! toi qui as ramené les nourricières, viens boire nos libations; prends ta part de notre vin, toi qui as ouvert les sept cavernes. La lumière, la foudre, l'eau et le tonnerre étaient pour Brillant quand il luttait contre Nuageux. Éclatant a dissipé nos souffrances. Il n'y en avait pas un autre que toi, Brillant, qui pût triompher des Ténébreux, puisque même après la victoire tu n'oses te montrer dans toute ta splendeur, et que le troupeau de tes rayons ailés ne vole qu'en tremblant à travers les cent torrents de la pluie.

Brillant est plus fort que tout; il dirige le solide et le fluide; c'est le mâle des troupeaux célestes. Il est aussi le roi des hommes, leur protecteur, car il se plaît dans leur demeure. Il enveloppe tout; c'est le cercle qui protége les rayons, c'est la jante de la roue. »

Dans les chants du Rig-Véda, la mythologie n'est pas

encore figée; elle est si fluide, que souvent elle ne semble pas de la mythologie. Le langage est encore si près du temps où les dieux, encore ignorés, n'étaient que les conjugaisons elles-mêmes et n'avaient pas encore de noms distincts, le procédé de classification des dieux sous forme d'adjectifs et de participes est encore si souple, que les radicaux qui servent de noms aux principes les plus élevés continuent à être employés familièrement dans la phrase, fléchis en verbes, en adverbes, donnés comme qualités et comme noms aux objets et aux actes les plus vulgaires. Un radical comme *bon*, par exemple, qui, sous forme d'adjectif absolu, serait le nom propre du principe actif de toute félicité et de tout salut pour les hommes, du principe actif de toute beauté et de toute puissance dans la nature, pourrait entrer dans le vers d'une façon quelconque, dans le sens de *c'est bon*, *bonjour*, *bonifier*, *bonne chance*, *bonbon*.

Dans les chants homériques, au contraire, il s'est fait une séparation entre les radicaux. La plupart de ceux qui forment les mots vulgaires ont perdu la faculté de s'animer, ou ne s'animent qu'un instant et comme par allégorie; ceux au contraire qui, sous forme adjective, sont devenus les noms propres des principaux dieux, ont perdu pour la plupart la faculté d'entrer avec un autre sens dans la phrase. Si Ephaistos, Moira peuvent être encore employés dans le sens d'*igné* et de *répartie*, le plus grand nombre, comme Zeus, Hèrè, n'éveillent plus dans l'esprit que l'idée de la divinité. Grâce à cette séparation entre les radicaux, Homère peut concevoir les dieux et les déesses comme doués de la personnalité nette de l'homme, tandis que les chantres védiques concevaient les principes des choses comme doués seulement de la personnalité inconsciente et irresponsable des animaux.

Toutefois, et c'est ce qui fait le charme incomparable d'Homère, ces dieux qu'il conçoit habituellement comme personnels, comme les types de la justice, de la vertu et de la raison, comme les principes réalisés de la morale et de la politique, il peut les concevoir, dès qu'il lui plaît, comme les principes de la physique. Il se souvient que Zeus a autrefois signifié Clair; il fait de Zeus le roi de l'atmosphère, le principe de l'électricité, et place à ses pieds l'aigle dont les poëtes védiques identifient sans cesse le vol rapide à celui des rayons de lumière. Il se souvient aussi que Hèrè a autrefois signifié Brumeuse; il donne à la déesse un caractère chagrin; il met entre elle et son époux le même antagonisme qu'entre la pluie et le beau temps; cependant il les marie ensemble, car la pluie, toute chagrinante qu'elle soit, est aussi utile que la lumière à la fécondité. De tous ces rapprochements d'ailleurs il se soucie peu, et il ne les traite qu'en badinant; il se préoccupe moins des principes qui font mûrir le blé que de ceux qui font mûrir la vertu. Pour lui, l'idéal de la beauté, c'est un homme de vingt ans, bien proportionné, habile aux armes, rapide à la course, juste, chaste, cruel à l'ennemi, tendre à son ami qu'il aime plus que lui-même. Les dieux qui n'ont à lutter ni avec la mort ni avec la nature sont par là inférieurs au héros.

Cette tendance à remplacer les types physiques par des types politiques et héroïques est, chez les Grecs, une décadence, en ce sens que dans les temps post-homériques elle amena rapidement l'inintelligence du verbe japhétique, qui amena à son tour l'imitation des mœurs et des idées de Sem et de Cham. Mais elle est, en un autre sens, un immense progrès qui rend les Grecs bien supérieurs aux Japhet purs, parce que cette tendance seule a permis aux Grecs d'inventer la politique : l'État fondé sur

une assemblée d'hommes égaux en éducation, en rang, en droit, la république sans travail esclave [1].

Le travail esclave est, malgré les préjugés qui règnent aujourd'hui à ce sujet, si contraire au régime polythéiste, si incompatible avec lui, que dès qu'il s'introduisit, par le fait de la conquête et du monothéisme, dans la société grecque et latine, cette société se corrompit. Cette corruption, arrivée à un certain degré, devint le régime chrétien, qui, fondé, lui, sur la chair au lieu d'être fondé sur l'âme, sur l'indignité de l'homme et non sur sa dignité, s'est accommodé dans tous les temps et dans tous les pays, s'accommode encore chez tous les peuples chrétiens naïvement et franchement, chez lesquels il n'y a pas eu de Renaissance, de retour aux idées polythéistes, en Russie et en Amérique, avec le travail esclave. Il est amusant de voir les historiens contemporains les plus graves essayer d'établir une distinction entre le servage et l'esclavage et nous dire que la transformation de l'esclavage en servage fut le progrès du moyen âge sur l'antiquité. Les hommes du Bas-Empire latin appelaient serfs, *servi*, ceux que les hommes du Bas-Empire grec appelaient dans le même temps esclaves, σκλαβοι, termes entièrement synonymes, puisque nous traduisons encore *servus* par esclave toutes les fois qu'il s'agit de la haute antiquité. Pendant le moyen âge, les Romans ont continué à appeler serfs ceux que leurs pères avaient appelé serfs, comme les Byzantins continuaient à les appeler esclaves, esclaves et serfs continuent à avoir la même condition en Orient et en Occident. Si la différence entre l'esclavage et le servage est qu'on ne peut vendre le serf qu'avecla terre à laquelle il travaille et à laquelle ses pères ont travaillé, où

[1] *V.* Louis Ménard : *La Morale avant les philosophes.*

serait au moyen âge occidental ou oriental la trace d'une pareille loi et la possibilité de la faire respecter? Il peut y avoir eu tout au plus (et encore on n'en sait rien) une *coutume*, coutume venant non de la supériorité de l'idéal chrétien, mais du mauvais état des routes et du commerce.

Toutes ces subtilités sont dominées par un grand fait pour lequel les documents abondent. La société chrétienne au moyen âge vivait uniquement du travail servile, ne pouvait s'en passer; la caste guerrière méprisait le labour comme indigne d'elle. La société antique, athénienne au temps des guerres médiques, romaine au temps des guerres puniques, vivait du travail libre; le travail servile n'entrait que pour un chiffre insignifiant dans la production. Les mêmes hommes qui vainquaient ici les Perses, là les Carthaginois, étaient en même temps les laboureurs qui faisaient vivre la cité, les citoyens qui votaient les lois. Tel est le vrai régime chrétien, tel est le vrai régime antique; la suite n'est que la lente décadence qui du régime antique a fait le régime chrétien, la lente renaissance qui du régime chrétien fait, de nos jours, un nouveau régime politique.

INTRODUCTION DE LA COSMOLOGIE SÉMITIQUE

PUIS DE LA COSMOLOGIE CHALDÉENNE EN GRÈCE

I

Parménide.

Parménide n'admet que deux types élémentaires, l'Igné et le Solide ; il fait sortir toutes choses de leur antagonisme et de leur mixture [1].

Il appelle indifféremment le type igné : l'Être, l'Étant, le Sphérique, l'Un ou Uniforme, le Lumineux, le Solaire, le Chaud, le Rayonnement, le Concevant, νόος (dans les deux sens de pensant et d'engendrant), le Pénétrant et le Pénétrable (dans les deux sens, physique et logique), l'Univers ou le Tout.

Il appelle indifféremment le type solide, par opposition à l'igné : le non-être, le non-étant, le matériel, l'impénétrable et l'impénétrant ; l'inconcevant et l'inconcevable, le double, le biforme ou non-sphérique.

Parménide se représente, au début de son poëme [2],

[1] C. F. Aristote : *De Generatione et Corruptione*. II, 3.
[2] Vers cités et expliqués par Sextus Empiricus.

roulant au milieu des nuées, sur un char aux roues sonnantes comme des trompettes, guidant avec peine des chevaux indociles et entouré de nymphes qu'il appelle les solaires. Ces nuées, ces roues sonnantes, ces nymphes sont, sous une forme plus abstraite, les titans d'Hésiode, les principes seconds de la nature et de l'âme, les jeux de la lumière et les illusions des sens que vont bientôt dompter les dieux, les conceptions philosophiques; les chevaux et les nymphes le conduisent à la demeure de la Vérité, au seuil de laquelle se tient la Justice. La Vérité le reçoit d'un visage aimable et lui enseigne la méthode qu'il est convenable d'employer dans les discussions philosophiques. Cette méthode dialectique n'est autre que l'opposition des deux principes; d'une part, l'Étant rayonnant, sphérique, uniforme, concevant et concevable, pénétrant et pénétrable; d'autre part le non-étant, l'informe, impénétrable et incapable de rien concevoir, matière première inerte[1].

Cette méthode révèle à Parménide les secrets de l'ordonnance de l'univers.

D'abord au sein de l'impénétrable matière première est apparu l'Un, le seul être existant par lui-même, l'Étant qui est aussi le Tout :

« Sous la forme[2] d'une sphère parfaitement circulaire, symétriquement disposée en tout sens autour de son milieu, car il ne pourrait être ni plus étendu, ni plus lourd d'un côté que de l'autre. Ayant revêtu cette forme, l'Étant a un milieu et des extrémités. »

Parménide appelle ce premier rayonnement sphérique parfait, l'Amour.

[1] Cités par Simplicius.
[2] Cités par Platon.

« D'abord il (l'Étant) conçut l'Amour, le premier des dieux[1]. »

Mais bientôt la déesse Nécessité, qui est la même que la Solidité, le principe de la déformation, a détruit et réfracté la sphère parfaite en une infinité d'étoiles; ce second état de l'Être s'appelle la Haine. C'est le règne alternatif de l'Amour et de la Haine qui produit le Jour et la Nuit, le Bien et le Mal.

A la variation continue qui fait passer l'univers de la domination de l'Amour à celle de la Haine se rattachent les phénomènes aériens, liquides, tièdes, indifférents.

Mais comment concevons-nous les idées des phénomènes? par l'existence des phénomènes en nous; comme le sphérique, par cela seul qu'il est l'Étant, conçoit l'être, les phénomènes qui tous dérivent de lui, et n'existent qu'en lui, le conçoivent également. La Vérité l'a enseigné à Parménide :

« Il faut dire qu'être, c'est concevoir. »

Nous avons l'idée des différents phénomènes naturels, parce que ce sont ces phénomènes qui composent notre corps; nous avons l'idée de l'un, du rayonnement sphérique, de la raison philosophique qui rend compte de toute chose, parce qu'en notre tête est un rayonnement sphérique.

II

Anaxagore.

Avec Anaxagore, Dieu, l'Étant, le Créateur, le Concevant, le *Nous*, n'est plus le Rayonnant, mais le Tourbil-

[1] Cités par Platon.

lonnant, parce que ce ne sont plus les idées sémitiques pures, mais chaldéennes ou sémito-iraniennes, qu'il représente en Grèce.

« Au commencement toutes choses étaient confondues, infinies en nombre et en petitesse, car la divisibilité allait à l'infini, et tant que les choses restaient confondues, nulle n'était visible à cause de sa petitesse. Il n'y avait à l'infini que de l'air et de l'éther[1]; or l'air et l'éther sont, en nombre et en étendue, ce qui est le plus grand dans l'univers. »

Le *Nous* va distinguer les points matériels les uns des autres et les grouper par la rotation.

« Toutes les choses occupent un lieu distinct dans l'univers, mais le *Nous* est infini, indépendant et ne se mêle à aucune chose, et seul est partout et toujours le même. S'il n'était pas partout le même, s'il mêlait son existence à celle d'une autre chose, il ne serait plus qu'une partie de l'univers (car chaque chose n'occupe qu'un lieu dans l'univers, ainsi que je l'ai dit plus haut). S'il se mêlait à quelque chose, le mélange serait plus grand que lui, et il ne pourrait dominer sur toutes choses comme en restant libre et indépendant.

« Le *Nous* est la plus subtile, la plus pure de toutes les choses, et il les crée toutes. De ce qui renferme une âme, soit grande, soit petite, il n'est rien que le *Nous* ne dirige. C'est lui qui a dirigé la circulation pour qu'il y eût à l'origine une circulation. D'abord il a fait circuler un peu les choses, puis il les a fait circuler davantage, et il les fera circuler davantage encore. Le mouvement des choses, leur séparation, leur distinction, le *Nous* a conçu tout cela.

[1] Le mot *éther* a ici le même sens que dans le *Timée;* il veut dire la partie vivifiante, respirable et comburante de l'air, l'oyxgène, par opposition à l'air ordinaire que nous appelons azote.

Ce que chaque chose allait devenir, ce qu'elle était, ce qu'elle est maintenant, ce qu'elle sera, le *Nous* le règle, comme aussi la circulation des étoiles, du soleil, de la lune, de l'air, de l'éther. C'est lui qui a fait tout cela comme il est. C'est la rotation qui fait le lourd et le léger, le froid et le chaud, le brillant et le ténébreux, l'humide et le sec. Toute chose occupe un lieu distinct, et cependant nulle n'est entièrement distincte des autres, si ce n'est le *Nous*. L'existence du *Nous* reste la même en grand et en petit. Il peut par là créer des existences différentes, mais comme il est dans chacune ce qu'il y a de plus important, c'est lui qui fait l'individualité de chacune d'elles. »

PARALLÈLE

ENTRE

JULIEN L'APOSTAT ET SAINT ATHANASE

IDENTITÉ DE LA TRINITÉ HELLÉNIQUE AVEC LA TRINITÉ ATHANASIENNE, SEULE ORTHODOXE

Avant de rapprocher la trinité de Julien, telle qu'il l'expose dans son discours sur le Roi-Soleil, de la trinité d'Athanase, telle qu'il l'expose dans son *Exposition de la foi*, rappelons que les Hellènes appelaient Dieu le Roi-

Soleil, comme les chrétiens disent encore le Roi de Lumière. Ils distinguaient trois Soleils : le Soleil primitif ou précédant le Verbe, Dieu le Père, qui est la synthèse et l'unité primordiale des types infinitifs, des concepts platoniciens, des anges dont les constellations sont les figures, assimilés par les chrétiens aux *chéroub* et aux *séphirot* de la Chaldée ; le Grand Soleil, le Verbe, le *Noüs*, Dieu le Fils ; le troisième Soleil, le globe visible ou sphère capitale du ciel, entièrement fait de la substance divine, du corps surnaturel, du cinquième corps, du corps *un* ou indivisible, qui n'a aucune qualité des autres corps, et qui engendre par ses circulations périodiques la lumière, la chaleur, les éléments, les végétaux, les hommes.

Le cinquième corps d'Aristote, assimilé par les Alexandrins avec l'empyrée pythagoricien, avec l'éther ou fluide divin des Chaldéens, avec l'âme, le moteur, le démiurge, l'Esprit universel de Platon, est la substance commune au Père et au Fils et la troisième personne de la trinité. Les Alexandrins chrétiens l'appellent le firmament, στερέωμα, et le Sanctuaire, le Saint, τό ἅγιον, parce que c'est ainsi que les Septante appellent le tabernacle de Jérusalem.

I

Trinité de Julien.

« Ce monde universel et divin, qui est maintenu par la continuelle et incessante providence de Dieu, depuis l'extrême voûte du ciel jusqu'au centre de la terre, a existé et existera perpétuellement sous la garde immédiate et unique du cinquième corps, dont le rayonnement solaire est la manifestation capitale ; puis, en montant pour ainsi

dire un degré, sous la garde du monde des concepts et d'un principe plus âgé, roi de toutes choses et selon lequel toutes choses sont. Il est juste d'appeler ce principe *Celui qui est au delà du Verbe*[1], ou bien *Idée de tous les êtres*, car il est le concept universel ou bien *Un*, puisque cet Un précède tous les autres et est le plus âgé, ou bien, avec Platon, le Parfait. Le Parfait, cause unique et première de tous les êtres, type de la beauté, de la convenance, de l'accord, de la force invariable, a engendré, selon l'essence première qui était en lui, le Grand Soleil, médiateur des médiateurs entre les concepts et les démiurges, en tout semblable à son père. Ainsi l'a pensé le prophète Platon, lorsqu'il dit : « J'appelle Fils du Parfait « celui que le Parfait a engendré identique à lui, pour « être dans le lieu visible, par rapport à la vue et aux « êtres visibles, ce qu'il est, lui Parfait, dans le lieu con- « cevable, par rapport au Verbe et aux concepts. » D'où je pense que la lumière du Fils est identiquement pour le monde visible ce qu'est la vérité pour le monde des concepts.... Mais il y a un troisième Soleil, ce globe apparent qui est manifestement l'auteur de la conservation de tous les corps qui tombent sous les sens. »

II

Trinité d'Athanase.

« Nous croyons en un Dieu non engendré, père et roi de toutes choses, et qui est par lui-même ce qu'il est ; en un Verbe seul engendré, sa sagesse, son Fils, engendré

[1] Τὸ ἐπέκεινα τοῦ Νοῦ.

dès le commencement et perpétuellement par le Père. Le Verbe n'est ni proféré ni enveloppé par le Père ; ce n'est pas une émanation du Parfait, un acte du *Un*, il est le Fils, vivant et agissant par lui-même, le portrait du Père, son égal en gloire et en honneur....

« Nous croyons aussi en l'Esprit, le Saint animant toutes choses, même les profondeurs de Dieu. Nous disons anathème à tous les dogmes contraires; nous n'admettons pas la *filiopatrie* des Sabéliens, qui veulent une seule essence et non une commune essence, et qui suppriment presque le Fils. Nous n'attribuons pas non plus au Père le corps divisible[1], parce que la conservation de tout l'univers vient de lui. Nous n'acceptons point non plus dans la Divinité trois existences distinctes, comme dans l'homme qui a un corps naturel[1], ni plusieurs dieux, comme le pensent les nations. Mais de même que le fleuve est engendré par la source et n'est pas séparé d'elle, quoiqu'ils aient deux figures et deux noms, ainsi le Père n'est pas le Fils, ni le Fils le Père, car le Père est père du Fils et le Fils, fils du Père. Comme la source n'est pas le fleuve ni le fleuve la source, mais que cependant ils ont la même eau qui de la source persiste dans le fleuve, le Père et le Fils ont la même divinité. »

[1] Les éléments ou corps naturels, par opposition au cinquième corps, surnaturel et indivisible.

[2] Les trois existences ou âmes distinctes en l'homme sont l'existence logique ou verbale, qui a son siége dans le cerveau, ἐγκέφαλον; l'existence animale, qui a son siége dans le cœur; l'existence nutritive ou végétative, qui a son siége dans l'estomac.

PARALLÈLE

ENTRE

JULIEN L'APOSTAT ET SAINT BASILE

LE CINQUIÈME CORPS OU CORPS DIVIN

I

Basile. — Hexameron. — Homélie III.

Parce que le firmament, dans son acception générale, paraît engendré par l'eau[1], n'allons pas le croire semblable à de l'eau gelée ou à toute autre matière obtenue par la condensation de l'humidité, telle que le cristal de roche, qu'on dit engendré par une congélation supérieure de l'eau et qui est de la nature des spéculaires[2] qui croissent entre les métaux. Cette pierre brillante, douée d'une transparence unique et parfaite, échappe par sa nature pure et indépendante à la pourriture; elle n'est pas divisée par des raies intérieures, elle montre une splendeur presque égale à celle de l'air, et

[1] Nous disons encore un diamant d'une belle eau.
[2] Ce que nous appelons aujourd'hui les cristaux clivés.

cependant nous ne comparerons le firmament à rien de tout cela ; ce serait puérilité et simplicité d'avoir une telle opinion des cieux. Et parce que tout est mêlé à tout, le feu à la terre, l'air à l'eau, et ainsi du reste, et qu'aucun des éléments qui tombent sous les sens n'est pur et indépendant, et que chacun s'associe à l'élément moyen ou opposé, nous n'oserons pas décider si le firmament a un élément qui lui est propre ou est une mixture spéciale des autres éléments, car nous sommes instruits par l'écriture à ne pas permettre à notre raison de pénétrer au delà de ce qui lui est concédé. »

II

Julien. — Discours sur le Soleil-Roi.

« Ce que nous appelons le (corps) transparent, qu'est-ce enfin? ce qui domine tous les éléments et est leur espèce universelle. Il n'est pas semblable aux autres corps ni mêlé à eux ; il ne manifeste aucune de leurs propriétés. On ne peut dire de lui ni qu'il est chaud ou au contraire froid, ni qu'il est mou ou au contraire dur, ou qu'il ait aucune de ces qualités que nous saisissons par le tact ; il n'a non plus ni saveur ni odeur ; sa nature ne se manifeste qu'à la vue lorsqu'il nous envoie la bienfaisante lumière. La lumière est son espèce, et sa matière est la matière première de tous les corps : quant aux rayons, ils sont l'efflorescence même de la lumière. »

LES ANGES ET LES CONCEPTS

I

JULIEN

Discours sur le Soleil-Roi.

« La première création de Dieu avant ce monde est celle de ces anges solaires dont l'existence est toute concevable et idéale; la seconde, celle des anges qui peuvent nous apparaître, dont l'ordre le plus sublime et le plus pur préside au ciel et aux astres, et le moins élevé à la génération. Toutes ces créatures possèdent éternellement, en Dieu et par Dieu, l'essence non engendrée. Nous ne pouvons en dire davantage sur ce qui est contenu dans l'essence de Dieu, lors même que Dieu nous en instruit lui-même, car il est impossible à notre intelligence d'embrasser toutes choses. »

II

BASILE

Hexaméron. — Homélie I.

« Avant ce monde, ainsi qu'il est évident, il existait quelque chose que notre pensée peut atteindre, mais qui échappe à nos discours, parce qu'il n'appartient pas à des écoliers et à des ignorants de le savoir. Il y avait un lieu

plus ancien que celui du monde, convenant aux puissances célestes, précédant le temps, éternel, perpétuel. Dans ce lieu, le Créateur et le démiurge de toutes choses a achevé les démiurges ; la lumière concevable, propre à la béatitude de ceux qui chérissent le Seigneur, les natures logiques et invisibles, et tout le ciel de ces concepts qui dépassent nos lumières et dont il est impossible d'énumérer les noms. Ils remplissent l'essence du monde invisible, comme nous l'enseigne Paul, disant : *En lui sont établies toutes choses, les visibles, les invisibles, les règnes, les seigneuries, les gouvernements, les pouvoirs, les forces, les armées des anges, les légions des archanges.* »

L'INCARNATION ET LA PASSION D'ATTIS

OU

LA SEMAINE SAINTE DE L'HELLÉNISME

SALLUSTE. — LA DIVINITÉ ET LE MONDE.

« Le Récit sacré nous apprend que la Mère des dieux, ayant vu Attis arrêté près du fleuve Gallus, brûla d'amour pour lui, le coiffa avec les étoiles et voulut dès lors le garder près d'elle. Mais Attis n'avait de tendresse que

pour la Nymphe[1]; il la fréquentait sans cesse et négligeait la Mère des dieux. Celle-ci le rendit insensé. Ses organes générateurs lui furent enlevés ; il quitta la Nymphe et remonta vers la Mère.

« La Mère des dieux est la Zoogène (le principe générateur de tous les êtres vivants); aussi l'appelle-t-on la Mère. Attis est le créateur des êtres vivants dont l'essence est sujette à la corruption. Il est dit trouvé auprès du fleuve Gallus; Gallus veut dire la voie Galactée ou Lactée, d'où le corps divisible tire son origine. Les premiers dieux achevant les seconds, la Mère, brûlant d'amour, lui donne les facultés célestes; tel est le sens de la coiffure d'étoiles. Mais Attis n'aime que la Nymphe : c'est qu'il a présidé à la génération de la Nymphe (de celle qui coule), car tout ce qui devient coule. Mais puisqu'il fallait que la création s'arrêtât pour qu'elle eût quelque fixité, le Créateur, privé de ses facultés génératrices, est joint de nouveau aux dieux.

« Or ces événements n'ont jamais été accomplis, mais le sont sans cesse. L'esprit les conçoit tous simultanément, bien que le discours soit forcé de présenter celui-ci avant, celui-là après[2]. Si par sa marche le Récit sacré répond complétement au monde, nous, faits à l'image du monde,

[1] Nympha, lympha, celle qui coule, qui devient sans cesse, ainsi qu'il est dit plus loin : le monde des corps périssables, composés, divisibles, dans son opposition avec le ciel, le cinquième corps, surnaturel, impérissable, indivisible.

[2] Telle est la différence fondamentale entre l'hellénisme et le christianisme : la Passion du Verbe incarné, Attis, n'a pas eu lieu historiquement dans un siècle particulier; et, une fois pour toutes, *ces événements n'ont jamais été accomplis, mais le sont sans cesse.* Cette idée hellénique que l'Incarnation et le sacrifice du Verbe sont perpétuels et éternels, a été trouvée si belle par les Galiléens, que, ne pouvant en faire le fond de la légende du Christ, ils ont introduit dans le christianisme le mystère hellénique, sous le nom de mystère de l'Eucharistie.

par quel meilleur guide serions-nous conduits à la perfection? Aussi célébrons-nous cette solennité [1]. Et d'abord nous, qui sommes tombés du ciel et habitons avec la Nymphe, nous vivons dans la douleur, nous abstenant de froment et de tout aliment solide et lourd, parce qu'ils sont contraires à l'âme. Ensuite nous coupons les branches de l'arbre, comme si nous voulions nous opposer à tout nouveau progrès dans la génération. Enfin nous nous abreuvons de lait, comme si nous allions ressusciter. Alors viennent l'allégresse, les couronnes, et comme un retour vers la Divinité.

« Le temps où se célèbre cette fête nous en indique aussi l'esprit : c'est à l'équinoxe de printemps que s'accomplissent les événements que nous avons dits [2]. A l'équinoxe, le courant des choses change de sens, la lumière croît chaque jour aux dépens des ténèbres, ce qui est le propre des âmes qui aspirent au ciel.

« C'est ainsi qu'on célèbre l'enlèvement de Cora [3] à l'équinoxe d'automne, parce que cette jeune fille, c'est l'âme descendant aux enfers.

« Nous qui cherchons le sens des récits divins, que les dieux, que les âmes des écrivains sacrés nous soient propices! »

Les hellènes avaient, comme les galiléens, des écrivains sacrés. Les Écritures saintes (γραμματικοι μυθοι) formaient un corps, une Bible, que les hellènes opposaient fièrement à la Bible des Septante, sur laquelle s'appuyaient les Pères grecs. La *Théogonie* et les hymnes homériques en formaient la *Genèse*, l'*Illiade* en était comme l'*Exode*, car c'est bien l'*Illiade* qui a fait *sortir* la race

[1] Le mystère de Pessinunte.
[2] De là le temps choisi pour la fête de Pâques.
[3] La jeune fille, nom de Proserpine dans les mystères.

grecque de l'enfance pour en faire un peuple d'adultes et de citoyens. On y puise, quand on la lit avec piété, une morale bien plus efficace que dans le Décalogue, parce que la recherche de la vertu et de la justice y est partout présentée comme ne faisant qu'un avec la recherche de la beauté, avec la libre et harmonieuse expansion de toutes les grandes facultés de l'homme. Le recueil des hymnes orphiques était à la fois les psaumes et les prophéties de la Bible hellénique; le livre des rites de Pessinunte et celui d'Éleusis en était le *Lévitique*; l'*Odyssée* en était à la fois le *Tobie*, la *Judith* et le *Daniel*. Les hellènes n'y voyaient plus qu'une suite de symboles représentant la lutte et le triomphe de l'âme humaine contre la sensualité et la mort[1], interprétation qui, à tout bien considérer, est beaucoup moins étrange que celle que l'Église a donnée aux écrits de Salomon. Quant au *Prométhée* d'Eschyle, il était le *Job* des hellènes.

[1] C. F. Porphyre. *Antre des Nymphes*.

FIN DES ÉCLAIRCISSEMENTS

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

REVUE

NATIONALE

ET ÉTRANGÈRE

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

Par une réunion d'Écrivains libéraux

MM. ÉDOUARD LABOULAYE, de l'Institut.

E. LEGOUVÉ, de l'Académie française.

JULES SIMON.

LANFREY.

TAXILE DELORD.

EUGÈNE YUNG.

HENRI MARTIN.

EUGÈNE DESPOIS.

LOUIS ULBACH, ETC., ETC.

LA REVUE NATIONALE PARAIT LES 10 ET 25 DE CHAQUE MOIS

Depuis le 10 novembre 1860

Par Livraison de 160 à 200 pages d'impression.

PRIX DE L'ABONNEMENT

PARIS.	Un an......	30 fr.	DÉPARTEMENTS.	Un an......	[illegible] fr.
—	Six mois...	16 fr.	—	Six mois...	19 fr.
—	Trois mois..	9 fr.	—	Trois mois..	10 fr.

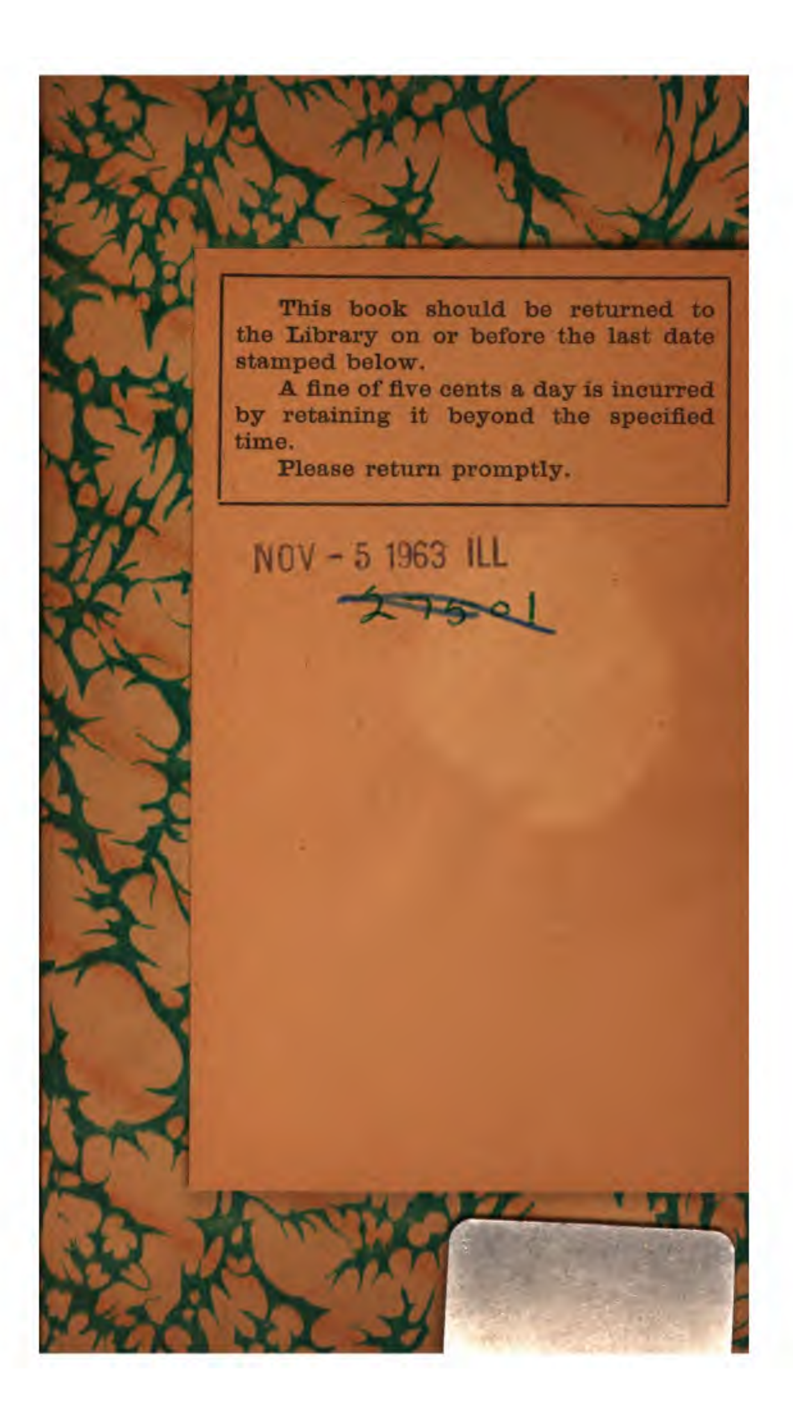
ÉTRANGER, le port en sus du prix de Paris.

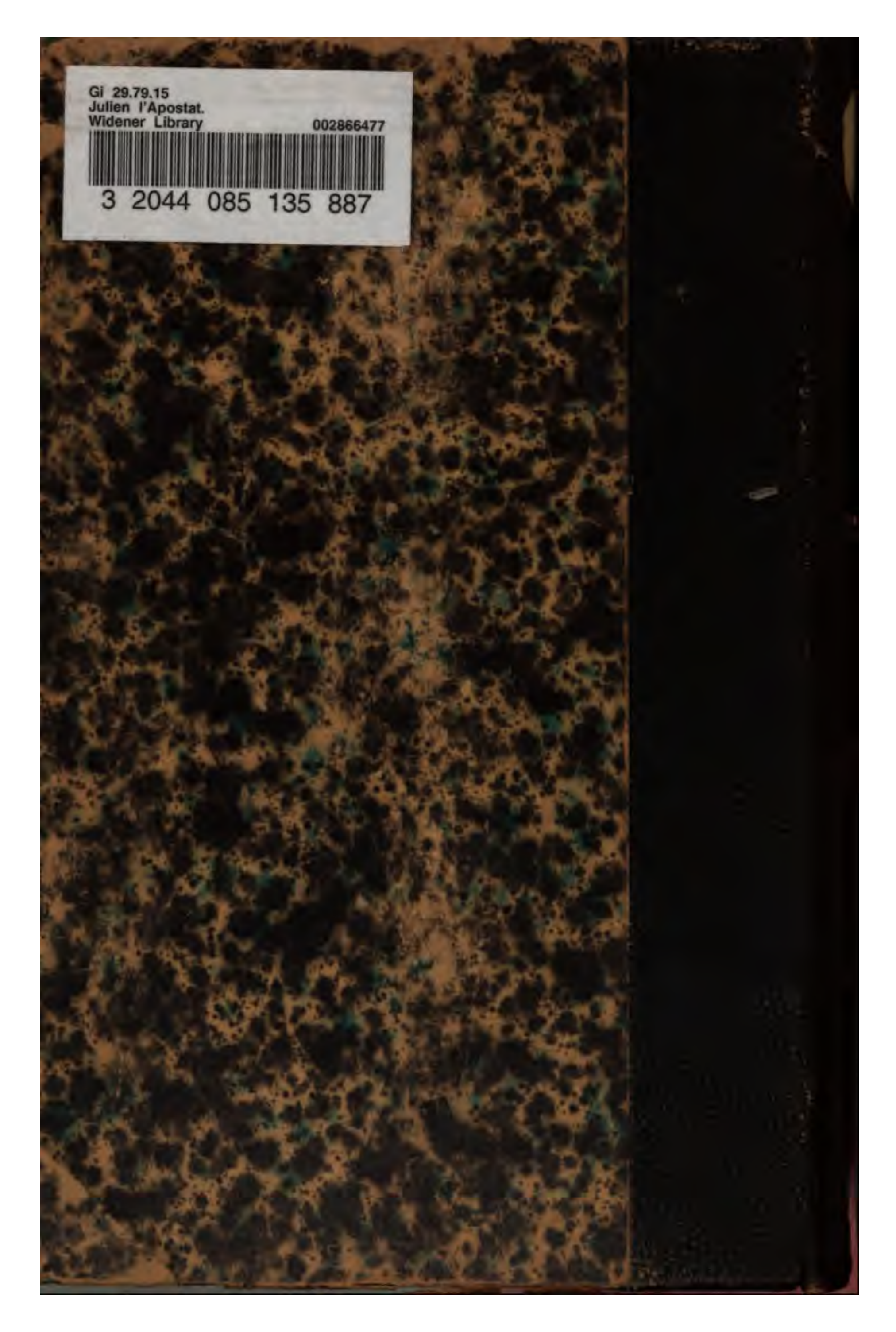
ON S'ABONNE AU BUREAU DE LA REVUE NATIONALE

19, rue de l'Arbre-Sec.

Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.






Gi 29.79.15
Julien l'Apostat.
Widener Library
002866477
3 2044 085 135 887